Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL - JUIN 1956
56e ANNÉE - No 2

CENTENAIRE D'UN LIVRE ET D'UNE POLÉMIQUE « LA VIE PUBLIQUE DE MONTAIGNE »

par ALPHONSE GRÜN

« Je prie la critique de ne pas « oublier, qu'avant tout, j'ai cru « remplir, envers un grand homme, « un devoir jusqu'ici négligé. »
A. GRÜN.

« Depuis vingt-cinq ans, plu- « sieurs hommes laborieux se sont « occupés de Montaigne ; non pas « M. Grün !... L'idée lui vint de « le faire à son tour... Trouvant la « besogne faite, il s'est donné le « plaisir d'en profiter.... Il a pris « le patrimoine des autres. »
Dr PAYEN.

Vers le milieu du siècle dernier, entraîné par la généreuse impulsion du docteur Payen, le renouveau des études sur Montaigne battait son plein [1].

A vrai dire, l'auteur des *Essais* n'avait été, à aucun moment, complètement négligé. Après les quelques décennies de relative pénitence qui avaient suivi la mise à l'*Index* de son ouvrage (1676), il avait retrouvé, au siècle des lumières, une audience et un crédit que la Révolution et l'avènement, avec Chateaubriand, d'une esthétique nouvelle, ne devaient aucunement diminuer [2].

C'est ainsi qu'en 1812, l'Académie française mettait au concours l'éloge de Montaigne. Un jeune universitaire, François Villemain, devait remporter à cette occasion un premier et bien flatteur succès ; mais son élégante dissertation et celles de ses rivaux moins heureux n'apportaient pas une contribution importante à la connaissance de Montaigne : de la virtuosité dans le bien-dire — selon les normes du temps, — une adroite amplification oratoire, n'était-ce pas ce qu'en-

1. « Il y a peu d'exemples d'un retour de l'attention publique vers une de nos vieilles célébrités, semblable à celui qui a lieu pour Montaigne », observait Alexis de Gourgues (*Réflexions sur la vie et le caractère de Montaigne...*, publiées dans le *Recueil des Actes de l'Académie... de Bordeaux*, 1855, p. 488). Sur ce retour à l'auteur des *Essais*, consulter surtout D. M. Frame, *Montaigne in France, 1812-1852*, Columbia University Press, 1940.

2. Cf. Maturin Dréano, *La renommée de Montaigne en France au XVIIIe siècle*, 1952.

tendaient, avant tout, retenir et couronner les promoteurs de cette joute, peu enclins, semble-t-il, à sortir des sentiers battus ? L'auteur d'un des envois les plus originaux, Victorin Fabre, ne se voyait-il pas reprocher par le rapporteur du concours d'avoir « déparé les beautés de premier ordre répandues dans son ouvrage... en donnant à la vie publique de Montaigne plus d'importance que l'histoire ne l'autorisait à y en attacher » [1] ?

A vrai dire, la biographie de l'ancien maire de Bordeaux ne semblait susciter aucun intérêt : on se contentait des notions vagues et souvent inexactes que les éditeurs successifs reproduisaient en tête des *Essais*. Le Dr Payen pourra écrire :

> Quand j'ai commencé mes recherches il y a plus de trente ans, on ne savait presque rien ; quand j'interrogeais les érudits, moi qui ne l'étais pas, qui ne le suis pas aujourd'hui, je ne trouvais que le néant ! On ne savait pas même comment Montaigne écrivait son nom [2]....

L'immense mérite du Dr Payen, c'est d'avoir orienté, attisé, passionné la curiosité des milieux littéraires, non plus seulement sur la pensée et le style de Montaigne, mais aussi — et surtout — sur la personne et sur la vie de l'homme [3]. C'est lui qui suscita l'équipe peu nombreuse, mais ardente, des *Montaignologues*, comme l'un d'entre eux les nommera [4].

Les travaux des érudits parisiens relatifs à Montaigne se centralisaient dans le *Bulletin du Bibliophile*, devenu la vraie tribune des montaignistes ; mais les revues historiques du sud-ouest de la France — où publiaient les Delpit, les Brunet, les Lapeyre — témoignaient aussi de cet effort persévérant.

En l'espace d'une vingtaine d'années, à partir de 1835 environ, ces pionniers vont rassembler patiemment, pierre à pierre, les éléments d'une authentique biographie de l'auteur des *Essais* : en 1837, la *Notice bibliographique sur Montaigne* du Dr Payen donne la première liste méthodique des diverses éditions des *Essais* ; en 1844, G. Brunet, attirant l'attention sur l'exemplaire de Bordeaux, en extrait des *Leçons inédites* ; en 1850, le docteur de Saint-Germain relève les inscriptions de la *librairie* du philosophe ; enfin et surtout, à partir de 1846, un certain nombre de lettres de Montaigne, présentant un grand intérêt au point de vue biographique, sont découvertes et publiées :

1. Cité dans Payen, *Documents inédits...*, n° 4, 1856, p. 57.

2. Note manuscrite rédigée après 1855, sur une page de garde, dans l'exemplaire interfolié de l'ouvrage de Grün possédé par le docteur, *Collection Payen*, n° 721. Les volumes de cette collection que nous aurons à citer seront signalés par l'abréviation *C. Pay.* suivie du numéro.

3. « Vous pouvez vous rendre le témoignage que, sans vous, Montaigne serait comme tant d'autres, relégué dans les rayons poudreux d'une bibliothèque... Vous avez mis Montaigne à la mode. » (*Lettre de l'abbé Audierne*, du 7 septembre 1856, *C. Pay.*, 710.)

4. Ce terme — on ne s'en étonnera guère — n'était pas du goût de Sainte-Beuve : « Montaignologue ! s'écrie-t-il, que dirait Montaigne, bon Dieu ! d'un pareil mot forgé en son honneur ? » (*Constitutionnel*, 28 avril 1851.)

le Dr Payen les réunit et les commente dans ses *Documents inédits*, en 1847, 1850 et 1855.

Cette vie de Montaigne — qui mettrait en œuvre et synthétiserait toutes ces recherches fragmentaires, — qui donc va l'entreprendre ? Tout le monde l'attend, est-il besoin de le dire, du Dr Payen lui-même [1], de même qu'on espère de lui une édition définitive des *Essais*. Mais le bon docteur prend son temps : il estime qu'on est en pleine période de découvertes, et qu'il est imprudent d' « entreprendre — c'est son expression — une œuvre frappée de caducité avant que de naître ».

Ce qui devait arriver arriva : dans les premiers mois de 1855, au moment où lui-même publiait une nouvelle brochure — d'ailleurs importante, et sur laquelle nous reviendrons [2] — un fort in-octavo de 414 pages, sortant des presses de Ch. Lahure, était mis en vente chez Amyot. Le titre : *La vie publique de Michel Montaigne, étude biographique* ; l'auteur : un certain Alphonse Grün, peu connu dans les milieux montaignistes qu'il ne fréquente que de fraîche date.

Né en 1801, à Strasbourg, Grün est un ancien avocat qui a, de bonne heure, bifurqué vers le journalisme ; il devient rédacteur en chef du *Moniteur Universel*, en 1840 ; après avoir subi deux échecs aux élections législatives, il quitte le *Moniteur* et réussit à se faire nommer, en 1853, archiviste de la Couronne. Ce poste lui laisse probablement de larges loisirs, car le voilà qui se met en tête d'écrire un grand ouvrage sur Montaigne [3]. Il réunit diligemment tout ce qui a été publié jusque-là sur l'ancien maire de Bordeaux ; consciencieux, il se documente sur l'époque, le milieu et la province où avait évolué Montaigne : histoires locales, correspondances, chroniques, coutumes, statuts et règlements de la ville de Bordeaux sont tour à tour l'objet de son examen attentif.

Dans l'été de 1853, il entre en rapport avec Payen [4], dont il s'efforcera, non sans succès, d'obtenir un grand nombre de renseignements et la communication de documents encore inédits ; nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de son attitude à l'égard du docteur. Enfin, pour tâter le public, il donne, au cours de l'année 1854, deux chapitres détachés du livre qu'il prépare [5].

Aucune véritable biographie de l'auteur des *Essais* n'existant au moment où il se met à l'œuvre, on peut se demander pourquoi c'est à

1. Sainte-Beuve (*loc. cit., ibid.*) indiquait, en 1851, que le docteur préparait « depuis des années » ce livre sur Montaigne ; les lettres adressées à Payen par ses amis roulaient toutes, ou peu s'en faut, sur ce projet.

2. *Documents inédits sur Montaigne,... nº 3*, 1855. Cet opuscule publiait pour la première fois les annotations des *Éphémérides* de Beuther, si précieuses pour la chronologie de Montaigne.

3. Il avait jusque-là publié des manuels de vulgarisation sur le droit et les assurances, et, en 1850, un premier essai historique, *Les États provinciaux sous Louis XIV*.

4. « On ne se hasardait guère, note G. Richou, à écrire sur Montaigne, sans avoir, au préalable, consulté le docteur » (*Inventaire de la collection... Payen*, 1878, p. IV).

5. *Les dernières années de Montaigne* et *Montaigne magistrat*.

la vie publique de Montaigne que Grün a limité son examen et circonscrit ses visées [1]. En dehors du goût très net de l'ancien avocat pour les questions historiques, on peut penser que c'est la nature même des documents mis au jour dans les dernières années, qui a déterminé l'orientation de ses recherches : en particulier, les quelques lettres à Matignon, les deux lettres à Henri IV — révélées une à une et passionnément commentées — ont attiré l'attention sur cet aspect jusque-là négligé de la personnalité de Montaigne : le serviteur et le confident des rois et des grands, en un mot l'homme public [2].

Avant de voir l'accueil que lui fera la critique, jetons un coup d'œil sur le livre de Grün. A cent ans de distance, il se lit encore assez facilement, — ce qui est un bon signe pour une œuvre de ce genre. Bien que l'auteur ait mené rondement sa tâche, l'ouvrage est sérieusement composé et rédigé avec soin. Une préface lucide retrace sobrement l'historique de la question et dégage sans ambiguïté le propos de l'auteur et la méthode qu'il entend suivre. Puis, au cours de chapitres indépendants [3], qui ne sont pas dépourvus d'agrément, se dessine la figure de Montaigne homme public, ou, pour mieux dire — car le portrait de Grün ne manque ni de nuances ni de modération, — d'un Montaigne qui ne fut « ni indifférent ni étranger aux affaires publiques » ; d'après l'auteur, « on verra qu'il a toujours été résolument du parti catholique et royaliste, qu'il n'a jamais appartenu à la Ligue, et que ses sympathies personnelles étaient au contraire pour le roi de Navarre » (*Préface*, p. x). Conclusions raisonnables dans leur ensemble, et que les études ultérieures n'ont pas démenties.

L'ouvrage se laisse lire, avons-nous dit. On sent que Grün aime et possède son sujet. Si l'on considère qu'il ignore les annotations du Beuther, que la plupart des lettres à Matignon sont encore inédites, on est obligé de reconnaître qu'il s'est tiré avec honneur de son entreprise. Montaigne est fort bien replacé dans son temps et dans son milieu, sans que cela crée aucune disparate avec les confidences des *Essais* qui, utilisées avec bonheur, fournissent au contraire à la biographie son armature psychologique. L'ouvrage est clair, les discussions bien menées : d'un bout à l'autre, l'auteur y montre de solides qualités de méthode et un esprit critique qui sait dominer une documentation parfois un peu touffue.

1. L'anglais R. Pattison (*Quarterly Review*, septembre 1856) suggère que Grün, ancien journaliste et agent du gouvernement, a peut-être un peu sacrifié à la mode qui met en avant les hommes d'action — ou prétendus tels — au préjudice des contemplatifs.

2. « En présence de ces ressources, écrit Grün dans sa *Préface*, le moment m'a semblé venu de faire connaître comme homme public celui que le monde entier connaît comme écrivain » (p. VIII).

3. Voici les titres de ces chapitres : I. *Naissance et noblesse de M.* — II. *Principes généraux de la conduite de M.* — III. *M. magistrat.* — IV. *Relations de M. avec la cour.* — V. *M. chevalier de l'ordre de Saint-Michel.* — VI. *M. gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.* — VII. *M. citoyen romain.* — VIII. *M. maire de Bordeaux.* — IX. *M. négociateur politique.* — X. *M. militaire.* — XI. *M. aux États de Blois.* — XII. *Dernières années de M.* — XIII. *Résumé chronologique de la vie de M.*

Toute médaille a, hélas, son revers. La présentation fragmentée adoptée par l'auteur (le *magistrat*, le *maire*, etc.) nuit certainement à l'intérêt autant qu'à l'unité du livre ; de plus, certaines divisions apparaissent bien artificielles (Montaigne *citoyen romain*, *militaire*) : autant de fausses fenêtres, placées là pour la symétrie et pour donner plus d'importance à l'édifice. Autre défaut, peut-être plus grave : une certaine suffisance, propre au caractère de Grün, lui inspire parfois un ton péremptoire assez déplaisant [1]. Il est certain — on saura le lui rappeler — qu'il ne fait pas assez de cas de ses devanciers et qu'il a une singulière propension à relever toutes leurs erreurs [2]. N'est-ce pas aussi cette même superbe qui l'incite à outrer certaines assertions [3], à soutenir, avec opiniâtreté, certains faits ou certaines dates, alors que l'absence ou l'insuffisance de documents commandait au moins la prudence [4] ? On peut trouver, enfin que plusieurs démonstrations — où la réfutation de ses prédécesseurs tient décidément beaucoup de place — sont conduites avec trop de complaisance, ou bien tournent franchement à la digression.

Mais ces imperfections, pour fâcheuses qu'elles soient, ne doivent pas nous faire oublier le grand mérite d'un ouvrage qui, sérieux et documenté, répondait à un besoin évident : cette biographie de Montaigne, toujours différée, il fallait bien que quelqu'un se décidât à s'y attaquer, et, rien qu'à ce titre, Grün avait droit à l'attention et à l'indulgence que mérite tout initiateur consciencieux.

En fait, il n'eut pas, dans l'ensemble, à se plaindre de la critique. La plupart des journaux et des revues consacrèrent à son livre de substantiels comptes rendus où l'éloge dominait nettement [5]. « Livre historique tout à fait remarquable », écrit Le Roux de Lincy, qui ajoute :

> Les documents originaux, si nécessaires dans un pareil travail, sans manquer précisément, ne sont pas très nombreux ; pour les réunir et les coordonner, il fallait se livrer à de grandes recherches et à une critique aussi éclairée que sévère. L'auteur a rempli sa tâche avec habileté [6].

1. Malgré l'humilité de rigueur des dernières lignes, la fin de sa préface est une bonne illustration de ce genre de travers : « J'ai fixé... j'ai exposé... je précise... je retrace... j'entre dans le détail... j'établis... je prouve... »

2. Payen trouvera excessif — et il aura raison — le soin pris par Grün pour signaler les inexactitudes commises par des gens qui lui avaient ouvert si libéralement leurs tiroirs.

3. « Le rôle qu'il (Montaigne) a joué dans les affaires de son temps est considérable », dira-t-il dans une phrase qui ne reflète manifestement pas la modération de ses analyses et de ses conclusions (*La vie publique...*, p. 16).

4. Ainsi, quand il prétend — lui qui ignore les précisions du Beuther — déterminer l'ordre de naissance des frères du philosophe, il erre complètement : « Il est difficile, dira Malvezin — *Michel de M., son origine, sa famille*, 1875, p. 146, — d'entasser autant d'erreurs en si peu de mots. »

5. Peut-être serait-il juste de se demander si, dans l'accueil chaleureux d'un grand nombre de feuilletonistes littéraires, une part ne revenait pas à l'ancien rédacteur en chef du Moniteur et à l'archiviste de la Couronne.

6. *Le Moniteur Universel*, 1er juin 1855.

Ch. de Mazade, lui aussi, se rend compte des difficultés d'un tel travail :

Il ne faut pas croire, remarque-t-il, que même avec les ressources de l'érudition moderne ce soit une œuvre facile de recomposer cette vie, qui, en étant mêlée à toutes les choses de son temps, reste presque complètement dérobée au contrôle de l'histoire [1].

Les qualités de clarté dans l'exposition — que Grün possède à n'en pas douter — ont manifestement séduit ses premiers lecteurs :

Il a, apprécie A. Dantier, soigneusement réuni tous les documents historiques qui pouvaient servir de base à son travail ; il les a disposés dans un ordre simple et lucide [2].

« Recherches patientes, exactes, heureuses », écrit à son tour Fr. Barrière [3], en louant « l'ardeur biographique » qui a permis à Grün de rendre attrayant un ouvrage aussi sévère :

Je me suis laissé prendre à lire les premières pages de la *Vie de Montaigne*, déclare M. Avenel, et il s'est trouvé que j'étais à la 400e quand j'ai fermé le livre.... (M. Grün) ne s'est pas contenté de lire Montaigne, il a vécu avec lui.... On dirait qu'il fait l'histoire d'un ami d'enfance qu'il n'aurait jamais perdu de vue [4].

Que ce livre soit aussi vivant, c'est d'autant plus remarquable que l'auteur a fait tout juste le contraire d'un roman historique, comme le remarque E. Réaume :

Ici, plus de tableau de genre, plus de portrait de fantaisie tracé par l'imagination, mais une discussion sérieuse qui ne conclut que sur bonnes preuves.

Le même critique félicite Grün d'avoir montré la concordance qui existe entre la vie de Montaigne et les déclarations des *Essais* :

Un des premiers chapitres nous expose les principes généraux de sa conduite publique. Les *Essais* défraient en grande partie ce chapitre qui est une idée heureuse.... On aime à voir la vie active de Montaigne si bien en rapport avec sa vie spéculative [5].

Le Montaigne, qui apparaît au terme de cette confrontation, semble plausible à la plupart ; sans avoir sacrifié à l'hagiographie, Grün s'est gardé de tout dénigrement systématique à l'égard de son héros ; bref, comme le dira L. Lamothe :

Le philosophe n'a pas à se plaindre, car il... est bien traité à tous égards...

1. *Revue des Deux Mondes*, juin 1855, p. 1323.
2. *Revue contemporaine*, novembre 1855.
3. *Journal des Débats*, 10 novembre 1855.
4. *L'Athenœum français*, 15 septembre 1855, p. 781. « Le savant et *amusant* volume de M. Grün », écrira aussi Amédée Pichot, dans la *Revue britannique* d'avril 1855, p. 501.
5. *Le Constitutionnel*, 10 juillet 1855. Même impression chez Mazade, chez Avenel : « C'est comme une fleur des *Essais* », écrira ce dernier. Le Roux de Lincy, par contre, reproche à Grün « un peu trop de citations des *Essais* » : « N'a-t-il pas oublié, remarque-t-il, que le texte sur lequel il travaillait était entre (toutes) les mains ? »

Sans chercher à déguiser ses torts ou ses faiblesses, M. Grün a presque toujours défendu ses actes [1].

Biographie du maire de Bordeaux, le livre de Grün n'est-il pas aussi l'*Histoire de Montaigne et de son temps* (E. Réaume) ? Certains critiques s'en félicitent, cependant qu'une nuance de blâme apparaît dans la remarque de quelques autres. Les traits du personnage principal sont, d'après Avenel, « un peu effacés dans l'abondance des détails étrangers à Montaigne [2] ».

Mais tout le monde est d'accord pour reconnaître que, tel qu'il est, l'ouvrage vient combler — et de très honorable façon — une incontestable lacune :

> M. Grün, proclame l'un de ses partisans, a fait ce que personne n'avait tenté avant lui.... Sans doute beaucoup de monographies littéraires ont été publiées,... mais rien n'a été tenté, ni comme pensée première, ni comme plan, ni comme but, qui se rapproche du livre sur la Vie publique de Montaigne [3].

A côté de l'étude de l'écrivain et du penseur, il convenait que prît place l'étude de l'homme ; étude de l'homme public, certes, comme venait de le faire si valablement Grün ; mais étude, aussi, de l'homme privé, conduite avec la même méthode précise, et — pourquoi pas ? — par le même consciencieux érudit :

> Plusieurs fois, concluait Le Roux de Lincy,... l'auteur a été contraint de citer des faits qui appartiennent à la vie privée.... Ce que j'en ai vu... m'a donné un espoir, c'est que M. Grün, appliquant à la vie privée de Montaigne la méthode d'investigation qu'il sait si bien mettre en pratique, complètera par une seconde partie le travail excellent qu'il vient de publier.

Ainsi couvert de fleurs par la quasi totalité de la critique, où donc Alphonse Grün devait-il trouver quelques épines ? Si on laisse de côté pour le moment la réaction du Dr Payen qui fut plus tardive et que nous examinerons en détail, on peut dire que l'ancien avocat ne trouva devant lui que deux adversaires, mais particulièrement déterminés et irréductibles. A Bordeaux, le *montaignologue* Jules Delpit, ami du Dr Payen, consacra deux articles du *Courrier de la Gironde* [4] à un éreintement féroce du nouvel ouvrage ; le prince de la critique académique, Villemain, l'avait précédé dans cette voie, quelques semaines auparavant, avec toute la courtoisie féline qu'il savait mettre dans ce genre de travail [5].

1. *Le Mémorial bordelais*, 14 mai 1855. On verra que tel ne fut pas l'avis du Dr Payen ; déjà, avant la prise de position de ce dernier, les pages relatives à l'attitude de Montaigne devant la peste de Bordeaux avaient provoqué des mouvements divers.

2. Réaume est d'une opinion contraire : « On n'écrit l'histoire d'un homme, affirme-t-il, qu'avec celle de ses contemporains, et c'est encore le peindre de faire revivre autour de lui la société de son temps. »

3. A. Matagrin, *Le Périgord*, 21 janvier 1856.

4. Numéros des 16 et 25 novembre 1855.

5. *Journal des Savants*, juillet et octobre 1855. On n'a plus idée du prestige dont Villemain jouissait en ce temps-là : les critiques provinciaux, en particulier,

Après avoir, comme tout le monde, tiré un coup de chapeau à ce dernier, « un des plus grands maîtres de style que nous ayons », Delpit annonce que, pour son compte, il s'est décidé à « adopter des allures plus franches et des accents moins harmonieusement cadencés ». En fait, le ton qu'il a choisi est on ne peut plus aigre. On sent toute la mauvaise humeur d'un Gascon qui trouve, au fond, bien outrecuidant cet écrivain alsacien — tudesque, comme dira Veuillot ! — dont la profane audace est venue s'attaquer, sans la longue initiation nécessaire, au plus grand des Gascons. C'est ainsi qu'il relève — et sur un ton fort courroucé — une innocente plaisanterie de Grün. Celui-ci, faisant allusion au passage où Montaigne, en s'égayant, place son exemple à côté de celui d'Alexandre, s'était permis d'écrire :

« Montaigne comparé par lui-même à Alexandre, c'est beaucoup : on peut même, *si on n'est pas gascon*, trouver que c'est trop [1]. »

— « Je suis Gascon — réplique Delpit de qui l'on aurait espéré plus d'humour — ... et par conséquent suspect aux yeux de M. Grün.... Beaucoup de bons mots ne méritent pas le titre qu'ils ambitionnent.... Le plus gascon ici n'est... pas le philosophe bordelais, mais bien le commentateur fourvoyé qui, ne comprenant pas bien le texte qu'il expliquait, a cru pouvoir faire rire aux dépens du maître qu'il encensait. »

Il s'en prend à la documentation de l'auteur, trop souvent de seconde main : Grün — qui n'est pas du pays ! — connaît mal l'histoire locale. Malgré de louables efforts, il ne se montre qu'un brillant amateur, comme nous dirions aujourd'hui :

M. Grün a cédé, comme tant d'autres, à la tentation de parler de choses qu'il ne connaît pas parfaitement et pour lesquelles il aurait été obligé de faire des études spéciales....

Quant aux lettres et pièces inédites publiées depuis peu, Delpit trouve immoral que Grün et ses semblables puissent s'en prévaloir : il serait plus légitime que « des *tard-venus* ne viennent pas s'emparer du travail d'autrui [2] ».

Au reste, avec tous ces matériaux — bons ou mauvais —, Grün n'a pas réussi à faire un bon livre : son plan morcelé, aux titres de chapitres interchangeables, « rendrait impossible toute espèce de clarté ».

Delpit reproche encore à Grün sa méthode historique vétilleuse — qui rappelle celle des Anglais dans leurs « immenses et puérils travaux » sur Shakespeare :

Que deviendra l'histoire, si les historiens ne se bornent plus à rapporter les faits et se mettent à écrire l'histoire de chaque fait ?

Les digressions de Grün apparaissent à Delpit comme d' « inter-

bayaient d'admiration devant le savoir-faire du secrétaire perpétuel de l'Académie. En Angleterre, on le plaçait avant Sainte-Beuve : « M. Villemain,... le premier des critiques français vivants » (R. Pattison).

1. *La vie publique...*, p. 210.

2. Il est difficile de penser que cette phrase n'ait pas été soufflée à Delpit par Payen.

minables hors-d'œuvre » au milieu desquels Montaigne est « complètement perdu de vue ». A quoi bon, aussi, reproduire « l'orthographe gothique dont se servait Montaigne » ? En un mot, pourquoi toute « cette parade d'érudition » ?

Autre grief : l'auteur ne respecte pas la mémoire de son héros. Il fait partie de ces « perfides amis » qui essayent sur leurs victimes « l'action corrosive de leurs hypocrites éloges ». Les commentaires relatifs à la peste de Bordeaux sont révélateurs à cet égard ; dans un étrange plaidoyer, Grün — qui prétend défendre Montaigne ! — « juge de l'esprit du XVI^e^ siècle par ce que nous voyons au XIX^e^, où l'on destitue les maires qui ont abandonné leur poste à l'approche du choléra ». Après cela, Grün se targue d'*excuser* Montaigne : il aurait dû dire *accuser* [1] !

Ce compte rendu hargneux se terminait par une remarque qui ne manquait pas de perspicacité : au moment où l'on pouvait légitimement espérer un très bon ouvrage sur Montaigne, le livre de Grün — imparfait et encombrant — n'allait-il pas décourager, briser même l'effort de ceux qui eussent été capables d'en donner un bien meilleur ? « La vie de Montaigne n'est pas encore écrite et la publication de M. Grün empêchera en quelque sorte de la publier. » Réflexion vraiment prophétique, si l'on songe qu'il faudra attendre près de quarante ans pour voir paraître une biographie de Montaigne, digne de ce nom [2].

A côté de cette diatribe, les pages onctueuses de Villemain, assaisonnées çà et là de louanges délicates, semblent, au début, bien anodines. Mais il ne faut pas s'y tromper : sans que le ton s'élève jamais, le livre de Grün est consciencieusement mis en pièces ; il est sapé à la base, comme l'a très bien vu Alexis de Gourgues qui, dans un essai que nous avons déjà signalé, vole au secours de Grün, non tant par amour de ce dernier qu'il ne connaît pas, mais parce qu'il a senti que l'attaque feutrée de Villemain risquait de faire une autre victime, à savoir Montaigne lui-même qui, au sortir de l'étude pateline du secrétaire perpétuel, fait vraiment piètre figure.

Cette étude comprenait, nous l'avons dit, deux longs articles. Le premier était consacré aux travaux du D^r^ Payen — lesquels ne semblaient nullement soulever l'enthousiasme du vieux critique. Il est visible qu'il n'approuve que du bout des lèvres ce qu'il appelle « l'es-

1. Derrière Delpit, on sent ici l'ardeur vengeresse de Payen. Tout le monde n'était pas de ce sentiment. Veuillot, qui ne se mêla pas à la polémique, mais qui avait lu le livre de Grün, jugeait tout différemment. Détestant cordialement Montaigne (« Il était maire de Bordeaux. La peste y vint, il prit la poste »), il se moque de ce « bon Grün » qui se travaille à excuser le philosophe : « L'honnête cœur tudesque de M. Grün ne peut expliquer cette fuite ! » (L. Albalat, *Pages choisies de L. Veuillot*, p. 249).

2. *Montaigne, l'homme et l'œuvre*, par Paul Bonnefon (1893). L'auteur — juste retour des choses — se montre ingrat envers Grün qu'il ne mentionne même pas dans sa préface, et qu'il ne cite, au cours de son ouvrage, que pour le rectifier ou le réfuter.

prit curieux et méthodique,... ce mérite d'attention scrupuleuse » de l'érudit moderne, « excellente disposition fort en crédit de nos jours ». Il salue avec condescendance « ce que le zèle assidu de *quelques pieux admirateurs* et le hasard de *quelques petites découvertes* ont ajouté aux renseignements de la postérité sur ce nom de Montaigne ». On sent que les modestes qualités de ces chercheurs ne pèsent pas lourd à côté de ce qu'il appelle « la vive sagacité, la divination créatrice de quelques talents supérieurs », au nombre desquels il se range, n'en doutons pas.

Au reste, quand il aborde les travaux sur Montaigne, Villemain est orfèvre, il ne faut pas l'oublier. Dans l'*Éloge*, de 1812, le jeune universitaire a émis des jugements que le vieil académicien n'entend pas reviser. Ce n'est pas en faveur du livre de Grün — dont l'analyse occupe son second article — qu'il va modifier ses positions. Or, que disait-il de la vie publique de Montaigne dans son essai ? Exactement rien, ou — pour être plus précis — deux mots. Après avoir évoqué en une ligne ironique son passage à la mairie de Bordeaux, il résume ainsi son impression sur l'homme : « Sans doute, il était plus fait pour étudier les hommes que pour les gouverner. » De cette formule — qui n'était pas sans justesse, Villemain n'a retenu que l'aspect le plus négatif. Pour lui, Montaigne, incapable d'accéder à la *vie publique* et de s'y maintenir, n'a *jamais* eu de véritable vie publique. Il ne sortira pas de là, et il se donnera les gants, lui, le plus prévenu du monde, de relever partout chez Grün une erreur « un peu trop admise par une complaisance d'esprit du savant biographe » (p. 616).

Le terme même de *vie publique*, appliqué à un français du XVI^e^ siècle, lui semble « un peu néologique » : « Cela ne se disait pas dans l'ancienne monarchie.... Là où il n'y a pas de droits et de liberté, il n'y a pas de vie publique » (p. 606-607).

Après cette mauvaise querelle — qui cache sans doute aussi un coup de patte au Second Empire — il feint d'être impressionné en lisant la table des matières de l'ouvrage :

> Voilà certes, écrit-il, un cadre d'activité politique assez multiple, assez varié... et nous allons être tentés de croire que Montaigne... était possédé non pas seulement de la curiosité, mais de l'ambition politique, et cherchait toute occasion de s'ingérer aux affaires de l'État. (P. 608.)

Mais, bien vite, Villemain se rassure et nous rassure :

> Heureusement — pourquoi *heureusement* ? ce mot, à lui seul, traduit la prévention du critique —, après avoir lu les recherches curieuses de M. Grün, on sera moins étonné qu'à la lecture de ses têtes de chapitres.

Tout content d'en être quitte pour la peur, il va s'appliquer à démolir, morceau par morceau, la construction de Grün qui, laisse-t-il entendre, a « exagéré ce qu'il sait, et supposé parfois ce qu'il ne peut savoir ».

L'évidence l'obligeant à concéder que Montaigne est allé à la cour, il s'efforce de réduire le nombre de ces séjours et de minimiser leur

portée ; certaines dates proposées par Grün sont repoussées après examen sommaire. Au reste,

> Montaigne eût-il, en effet, fréquenté plus que nous ne le croyons, et la cour du Louvre et la petite cour de Nérac, nulle sérieuse influence politique n'en résulterait à nos yeux, et nous n'oserions dire de lui avec M. Grün : « Le rôle qu'il a joué dans les affaires de son temps a été considérable. » (P. 616.)

Villemain ne peut s'imaginer Montaigne « dans les cabinets de Catherine de Médicis » :

> Rien, ce semble, n'obligeait à l'y appeler, même à titre de savant et d'oisif, comme quelques autres dont alors on s'amusait au Louvre. (P. 609.)

N'ayant jamais eu à la cour « aucun poste politique », n'ayant fait « aucun service de longue durée », « étranger aux secrets du temps », « Montaigne n'y fut jamais courtisan habile ou favorisé ; le point est bien éclairci » (p. 609-610).

Que diable alors allait-il y faire ? Il y passait en « spectateur », en « serviteur honorifique » :

> Montaigne dut venir à la cour, parce qu'il était homme de bonne maison, à peu près comme M. de Chateaubriand, fort jeune, suivit une chasse et monta dans les carrosses du roi. (P. 609.)

Donc rien, dans les relations du philosophe avec la cour, ne justifie les prétentions de Grün (« Cela ne peut s'appeler sa vie publique » !). Mais la mairie de Bordeaux ?

> Voilà bien, cette fois, une occasion de vie publique, comme le veut M. Grün ; mais dans ces récits mêmes, la volonté de Montaigne apparaît peu.... (P. 618.)

La méthode de Villemain reste la même : il entend réduire à l'extrême le rôle de Montaigne durant sa charge municipale ; cette mairie, c'est bien un peu de la *vie publique* — comment le nier ? — mais une vie publique timidement entreprise, pauvrement poursuivie, péniblement terminée. Le recul de Montaigne devant la peste fournit au critique l'occasion d'un joli tour de force dialectique :

> Si cette désertion administrative peut paraître excusable à quelques égards, ce sera précisément parce que le devoir et l'ambition de la vie publique n'apparaissaient pas à Montaigne tels que son historien les conçoit impérieusement pour lui. (P. 619.)

La mairie de Bordeaux ainsi escamotée, que subsiste-t-il de la vie publique de Montaigne ? Ses relations probables avec l'Hospital disgrâcié ? Mais

> ... cette participation à de nobles douleurs, cette affliction ou cette prévoyance d'un bon citoyen ne s'appelle pas la vie publique. (P. 612.)

Quoi encore ? Son activité politique en 1588 ? Mais elle se réduit, en somme, à « une présence d'amateur aux États de Blois » (p. 608). Villemain, on le voit, a réponse à tout.

Reste cependant un gros morceau : la page où de Thou, dans ses *Mémoires*, évoque une tentative de médiation faite par le philosophe entre le duc de Guise et le roi de Navarre. Ne sommes-nous pas, cette fois, dans le domaine de la grande politique ? Villemain ne nie pas le propos ni son importance ; il en fait seulement ressortir le caractère isolé :

A dire vrai, ce souvenir à la fois authentique et sommaire est le grand fait de la vie active de Montaigne et le point d'appui principal du volume de M. Grün.... Évidemment pareille confidence et pareille médiation avaient dû précéder la Saint-Barthélemy, et permettent de croire que, depuis lors, Montaigne n'eut pas à retrouver pareil rôle. (P. 614, 615.)

Et Villemain de conclure avec son autorité habituelle :

On n'est pas un grand négociateur politique pour avoir abordé des princes, rapporté des lettres et reçu quelques confidences verbales [1]. (P. 619.)

Renvoyé sans façon dans sa tour, Montaigne reçoit-il au moins du sévère critique un *satisfecit* pour l'indépendance et la noblesse de son caractère ? C'est tout le contraire. A en croire Villemain, Montaigne — qui a exagéré par vanité le nombre et la durée de ses séjours à la cour — n'y a même pas montré cette franchise de ton que Grün lui prête : on peut le comparer à Bacon qui écrivait

... contre l'abus de la louange : et on sait cependant quel flatteur et quelle âme timide était Bacon devant Élisabeth. (P. 608.)

Cette « âme timide » que l'on discerne si bien à la façon dont il quitta son poste de maire [2], Villemain croit la voir mieux que partout ailleurs dans l'attitude du philosophe en face des Princes :

Il était du nombre de ceux qui attendaient et souhaitaient Henri IV ; mais il ne le dit tout haut qu'un peu tard, deux ans après les États de Blois et la mort du duc de Guise en janvier 1590. (P. 620.)

On ne saurait être plus méchant — et, ajoutons-le, plus injuste. A. de Gourgues n'a pas tort de s'écrier :

Toute la pensée de M. Villemain est dans ce dernier mot. Dit tout doucement, il n'en est pas moins un trait mortel, et pour Montaigne et pour son défenseur. (P. 500.)

Partial, excessif, l'article de Villemain pousse à l'extrême et développe jusqu'à l'absurde une réserve qu'ont faite, au livre de Grün, ses plus chauds partisans. Le laudatif Réaume n'écrivait-il pas :

On sent que [M. Grün] voudrait à son personnage un rôle plus brillant, plus actif, mieux déterminé

1. « Non, notre Montaigne ne fut pas si mince compagnon ! », proteste A. de Gourgues (*loc. cit.*, p. 491). Selon lui, « les faits résistent à la conclusion » de Villemain.

2. On peut admirer avec quel art consommé Villemain saisit toute occasion de mettre en mauvaise posture ce Montaigne qu'il prétend aimer et défendre : « La présence de Montaigne était-elle nécessaire ? Nous ne le discuterons pas ici avec

A vrai dire, avait dû avouer aussi A. Pichot, il nous semble que ce fonctionnaire multiple (Montaigne) n'eut pas une action bien prononcée sur les événements de son temps.

Et Avenel, son ami de l'*Athenæum*, traduisait l'impression générale, en écrivant avant Villemain :

M. Grün s'exagère peut-être un peu... l'importance de Montaigne, lorsqu'il dit : Le rôle qu'il a joué dans les affaires de son temps a été considérable [1].

Personne, bien entendu, qui ne reconnaisse que les activités de Montaigne ont franchi, plus d'une fois, le cadre de la vie privée. Vie publique ? ont dit tous les critiques, certainement ! vie publique honorable, attachante, si vous voulez ! mais vie publique très importante, vie publique de premier plan, non ! Réserve légitime après tout, réserve sage, que seule la révélation d'inédits sensationnels — qui reste à faire — pourrait lever complètement [2].

En dépit de cette restriction, la presse, nous l'avons vu, s'était montrée des plus favorables à l'ouvrage de Grün. Ni la rude attaque de Delpit, ni les fielleuses insinuations de Villemain n'avaient compromis le succès de cette biographie que le public avait trouvée à la fois neuve et attachante.

Mais le Dr Payen ne s'était pas encore prononcé, et le silence du grand prêtre de la *Montaignologie* semblait lourd de menaces. Personne ne pensait qu'il prît la chose à la légère ; on savait que le livre lui avait déplu. Peut-être avait-il inspiré — plus ou moins — les articles de Delpit ? De toutes façons, une mise au point de sa part s'imposait.

Il n'est peut être pas inutile de savoir par quels états d'esprit successifs avait passé le docteur, depuis le jour de juin 1853 où lui était parvenue la première lettre de cet Alphonse Grün qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais entendu parler :

Sans avoir l'honneur d'être connu de vous, lui avait écrit celui-ci, sans posséder aucun titre à votre bienveillance, et au nom seul d'une commune admiration, je vous demande la permission de me présenter chez vous... et de vous soumettre quelques questions [3].

Après une première visite, Payen notait sur ses tablettes : « M. Grün,

la sévérité de M. Grün ; mais nous voyons avec chagrin, depuis son excellent ouvrage, un nouveau détail longtemps inédit, venir constater derechef l'absence de Montaigne » (p. 618).

1. Plus réticents encore se montrèrent les Anglo-Saxons. R. Pattison se plaint spirituellement qu'on lui ait changé le Montaigne de sa jeunesse, le gentilhomme périgourdin paisible et nonchalant, pour y substituer un homme de la cour, voire un diplomate affairé. Il ne dénie pas à Grün une certaine adresse pour soutenir sa thèse, mais une adresse d'avocat (*loc. cit.*). Dans le même sens, *The North American Review*, d'octobre 1858.

2. Certains biographes plus récents, délaissant cette réserve — qui nous paraît toujours recommandable, — ont été bien au delà de Grün dans l'édification d'un Montaigne politique.

3. *C. Pay., 656*, f. 249. *Lettre du 27 juin 1853.*

ancien rédacteur en chef du *Moniteur*... qui s'occupe de Montaigne *comme d'un auteur qu'il affectionne* et qui m'a demandé un certain nombre de renseignements... [1]. »

Quand on est le Dr Payen, comment ne pas ouvrir les bras à un homme qui, vous confessant sa prédilection pour Montaigne, a recours courtoisement, modestement, à vos lumières ? La porte est désormais grande ouverte à celui qui partage — il le croit du moins — sa ferveur pour l'auteur des *Essais*. Point question de refuser son aïde à ce nouveau dévot. Ce sera, d'ailleurs, à charge de revanche, comme il se doit.

De fait, l'ancien avocat, pour payer son écot, régalera son hôte de quelques broutilles [2] et de l'espérance de pièces capitales :

Je suis, chuchote-t-il, sur la voie d'un... renseignement qui ne manque pas d'intérêt ; je vous le signalerai comme tout ce que je rencontre ; on ne doit rien cacher à son maître [3].... On m'a dit qu'un document récent, publié en Angleterre, signalait l'existence d'une correspondance (de Montaigne) avec le prince de Condé [4]....

Ces largesses peu coûteuses et d'adroites adulations [5] permettent à Grün d'allonger sans fin la liste de ses questions et de se faire communiquer un grand nombre des pièces inédites que renfermaient les armoires du docteur. On doit le reconnaître, toute cette correspondance ne fait guère honneur au caractère de Grün. C'est Voltaire dupé par Frédéric : Grün « presse l'orange » tant qu'il peut, et Payen, bientôt, ne connaît plus de relâche. Chaque visite, à présent, est précédée d'une lettre bourrée d'impérieux *desiderata* :

J'ai fait d'avance un petit questionnaire : mais celui-là, je vous demanderai de l'épuiser jusqu'à complète satisfaction [6].

Ainsi, l'ample documentation du docteur se trouvait mise en coupe réglée. L'audace était grande. Toutefois, si, comme le prétendra plus tard le Dr Payen, Grün s'était fait passer pour un innocent amateur n'ayant ni le temps ni l'intention de publier, il faut avouer que la ficelle eût été un peu grosse. Au reste, égaré ici par la passion, Payen se méprend ; si Grün l'avait un peu trompé au départ, il s'était par la suite parfaitement expliqué sur ses projets [7].

1. *C. Pay., 713*, f. 15, v°.
2. *Id., ibid.* : « M. Grün m'a fourni quelques renseignements qui sont ici réunis.... »
3. *C. Pay., 656*, f. 252. *Lettre du 14 novembre 1853.*
4. *C. Pay., 704, Lettre du 2 juin 1854.*
5. « A l'heure qu'il est, je devrais être auprès de vous, dans ce petit cabinet où l'on entend dire des choses si spirituelles et où l'on recueille des choses si instructives, etc. » (*C. Pay., 713*, f. 17. *Lettre du 5 janvier 1854*).
6. *C. Pay., 656*, f. 251. *Lettre du 12 septembre 1853.*
7. Une note ultérieure du docteur fait peut-être comprendre sa confusion : « Il (Grün) m'avait déclaré *dans ses premières visites*, écrit-il, qu'il n'avait ni la volonté ni le temps d'écrire une ligne sur Montaigne. Dès lors, je me suis livré et Dieu sait s'il en a abusé. *Quelques semaines après*, il publiait son gros volume » (*C. Pay., 713*, f. 15, v°). Ce n'est pas *quelques semaines*, mais *dix-huit mois* après *ses premières visites* que Grün a confié son manuscrit à l'éditeur.

Je cherche et j'espère grâce à vous, lui avait-il écrit dès le 12 septembre 1853, parvenir à mettre les points sur les i pour tout ce qui touche au conseiller, à l'homme de cour, au gentilhomme de la chambre, etc. [1]....

Si un doute pouvait encore subsister, il serait levé par ces lignes d'avril 1854 :

Ce sont vos encouragements... qui m'ont déterminé à mettre en ordre et *en corps d'ouvrage* les notes informes que je prenais depuis longtemps. J'ai beaucoup avancé ma besogne [2]....

Ainsi le Dr Payen savait à quoi s'en tenir ; il le savait si bien qu'il se garda soigneusement — et il eut raison — de dévoiler à Grün tous ses secrets ; en particulier, il ne lui souffla pas mot des annotations du Beuther, dont il préparait la publication, et qui eussent constitué une prise de choix pour le biographe, avide de précisions chronologiques.

Ménageant ses effets, le docteur se réjouissait *in petto* de la faveur avec laquelle ne manquerait pas d'être accueilli son nouvel opuscule de documents inédits, qui, outre le Beuther, devait révéler aux érudits la page inédite du *César* de Montaigne. Après vingt ans de siège, le Dr Payen avait arraché au coriace M. Parison, qui possédait le précieux bouquin — acquis jadis sur les quais pour 90 centimes ! — la communication et la publication de cette maîtresse page [3]. Enfin, sa brochure apportait encore deux nouvelles lettres du philosophe. L'une de celles-ci lui avait été communiquée, après mille mystères, par la Princesse de Monaco, détentrice de la correspondance — huit ou dix lettres — de Montaigne avec le maréchal de Matignon [4] ; ce n'était, croyait-il, qu'un début, et il ne doutait pas qu'avec de la patience et un redoublement de courtoisie, il obtiendrait l'autorisation d'éditer la totalité des précieuses missives. Cette perspective l'excitait à ce point qu'il n'avait pu se tenir d'en parler à Grün. Celui-ci, à son tour, semblait fort alléché :

Depuis ce que vous m'avez dit de la duchesse [5], je ne rêve plus que les huit lettres et les volumes de correspondance. Il doit y avoir là des choses qui intéressent M. le maire et gouverneur de Bordeaux [6]....

L'esprit absorbé par ses propres travaux, Payen ne pensait plus aux publications éventuelles de Grün. Sa brochure, à lui, était à l'im-

1. *C. Pay., 656*, f. 251.
2. *C. Pay., 976*. La brochure de Grün, *Montaigne magistrat*, publiée à la fin de 1854, portait en note, page 3, cette indication : « Fragment d'un travail inédit qui embrassera toute la vie publique de Montaigne. »
3. Payen — faut-il le dire — n'attendait plus que le décès du vieux bibliophile et la vente qui serait faite à cette occasion, pour bondir sur cette insigne relique !
4. Un descendant du maréchal avait épousé, en 1715, la fille aînée d'Antoine de Grimaldi, prince de Monaco ; ce dernier, n'ayant pas d'héritier mâle, légua sa souveraineté à son gendre, à condition qu'il prît le nom et les armes des Grimaldi. C'est alors que les archives de la famille de Matignon passèrent aux princes de Monaco.
5. La Princesse de Monaco portait aussi le titre de duchesse de Valentinois.
6. *C. Pay., 656*, f. 252, v°, *post-scriptum* de la *lettre du 14 novembre 1853*.

pression, — bien courte certes, mais si riche de substance ! Une fois de plus, les « happy few » [1] lui témoigneraient leur admirative gratitude....

C'est à ce moment précis — coup de tonnerre dans un ciel sans nuage — que le lourd in-octavo de Grün s'abattit sur la place, accaparant l'attention des montaignistes, au grand détriment de l'opuscule du docteur qui fut loin de remporter son succès habituel.

La surprise de Payen n'eut d'égale que sa colère ; l'événement le terrassa littéralement et lui inspira pour Grün une aversion démesurée : à partir de ce jour, le chétif archiviste n'est rien moins pour lui que le diable en personne [2]. Payen aurait dû pourtant — nous l'avons vu — s'attendre à la publication qui le consternait. Grün ne l'avait-il pas encore prévenu deux mois plus tôt, en évoquant ses pourparlers avec des éditeurs : « Si l'affaire se conclut, précisait-il, *je presserai l'exécution...* [3] » ? Il ne lui avait jamais caché, d'autre part, que, sur plusieurs points, il ne partageait pas son opinion : Payen ne pouvait donc s'étonner que la trace de ces divergences apparût parfois dans le livre ; et, si ces rectifications étaient peut-être un peu trop soulignées dans le cours des chapitres, la préface comportait, à l'adresse du docteur, quelques lignes qui, pour exprimer un regret, n'en étaient pas moins des plus courtoises et des plus élogieuses [4].

On comprend mal, dans ces conditions, que le Dr Payen ait pu réagir de la sorte. Comment expliquer le désarroi du malheureux praticien ? Je crois, pour ma part, que, travaillant lui-même fort lentement, il n'avait jamais imaginé que Grün serait en état de publier, dans un délai aussi bref, un ouvrage de cette importance. Avant qu'il l'eût ouvert, le livre l'avait déjà scandalisé par ses dimensions [5]. Rédiger ainsi, tambour battant, plus de 400 pages sur un sujet qui — chacun en convenait — lui appartenait en propre à lui Payen, n'était-ce pas une véritable trahison [6] ?

« J'ai mis au service de Montaigne autant de désintéressement que d'amour ! », écrira bientôt le Dr Payen, dans un transport du cœur [7]. Qu'il fût sincère, qui en douterait ? Mais on se connaît parfois assez mal.... Pour ce qui touche l'attachement passionné qu'il a voué à la

1. Le Dr Payen tenait à ne tirer ses opuscules qu'à quelques dizaines d'exemplaires.

2. « Démoniaque », « diabolique », « satanique », telles sont les épithètes les plus courantes, dont il se sert pour qualifier Grün dans ses notes inédites.

3. *C. Pay., 656*, f. 255. *Lettre du 18 janvier 1855.*

4. « M. Payen qui, par la richesse des documents qu'il possède, par l'étendue de ses connaissances, par le dévouement de toute sa vie à la mémoire de Montaigne, pourrait mieux que personne écrire l'histoire complète de celui qu'il aime avec tant de passion, s'est borné jusqu'ici à des publications partielles, où l'on entrevoit à peine les bases de l'édifice qu'il lui siérait si bien d'élever » (*Préface*, p. VIII).

5. Dans ses notes, il revient sans cesse sur le « gros volume », sur les « 414 pages in-octavo ».

6. Sur son exemplaire de l'ouvrage de Grün, Payen a inscrit en épigraphe sous le titre : « Ce n'est pas icy un livre de bonne foy » (*C. Pay., 721*).

7. *Bulletin du Bibliophile*, janvier et février 1856, p. 526.

mémoire de Montaigne, la cause est entendue : Sainte-Beuve avait fort bien reconnu en lui une de « ces natures élevées... qui ont besoin d'admirer, d'aimer, et qui, même dans l'ordre intellectuel, n'ont de satisfaction réelle que de se dévouer exclusivement à ce qu'elles aiment... [1] ». Mais ce désintéressement parfait qu'il proclame — qu'il croit, en toute bonne foi, posséder — est beaucoup moins évident. Dans l'ombre de la mémoire illustre à laquelle il s'est attaché, serviteur certes, mais au premier rang, ne pense-t-il pas obscurément que la gloire du maître — qu'il gère si jalousement — doit rejaillir un peu sur l'intendant fidèle et ses humbles travaux ? Lui qui stigmatise si durement ceux qui œuvrent pour leur propre gloire [2], croit-il donc, pour sa part, échapper entièrement à ce reproche ? Ceux qui le connaissent mieux diront qu'il s'était « trop facilement persuadé que Montaigne était devenu sa propriété » ; ils subodoreront, non sans raison, dans ses écrits, « une certaine idolâtrie de son travail et de sa pensée » [3]. En tout cas, dans la circonstance que nous venons de relater, s'il avait été aussi détaché qu'il croyait l'être, jamais le livre de Grün ne l'eût blessé si cruellement.

Pour comble de malheur, ce gros livre n'était nullement un livre négligeable. Impossible de lui dénier un talent que, du reste, la presse, avec ensemble, se plaisait à lui reconnaître.

La mort dans l'âme, le pauvre docteur ausculte ces feuilletons ; il ne peut, hélas, qu'y diagnostiquer le succès de son rival :

> Vingt articles insérés dans les journaux politiques ou les revues les plus répandues, articles qui ont passé sous les yeux de plus d'*un million* de lecteurs, articles dans lesquels la louange a dépassé les limites du possible et de l'hyperbole [4].

S'il n'avait suivi que son inspiration, le Dr Payen aurait, sans tarder, pris la plume et dit son fait à l'imposteur. Mais ses amis, qui redoutaient ses emportements, l'invitèrent à temporiser :

> Je ne saurais, lui écrit L. Lapeyre, vous donner conseil en matière si délicate, et vous engager à une polémique qui vous ferait perdre beaucoup de temps. Certes M. Grün, en abusant de l'abandon de vos communications, mériterait qu'on lui fît sentir la légèreté de son procédé.... (S'il) doit être puni pour vous avoir dépouillé, croyez-vous qu'il ne l'est pas cruellement, lorsqu'il lit ces précieuses pages (les annotations du Beuther) qui paraissent en même temps que son livre et qui le rectifient si bien [5].

Lapeyre lui conseille finalement de remettre cette analyse critique à plus tard : que le docteur la réserve pour sa prochaine série de *Documents inédits*.... Ses amis espèrent visiblement que, dans l'intervalle,

1. *Moniteur Universel*, 14 novembre 1853, article sur *Étienne de La Boétie*.
2. « En somme, M. Grün a travaillé *pour lui*, moi je travaille *pour Montaigne* », etc. (*C. Pay., 721*). « Tous ces gens là... pensent *à eux* quand ils s'occupent d'un auteur, moi... » (*C. Pay., 710*, p. 52).
3. Cuvillier-Fleury, *Journal des Débats* du 23 mars 1856.
4. *Documents inédits...*, n° 4, 1856, p. 65.
5. *C. Pay., 656*, f. 281. *Lettre du 10 mai 1855.*

l'ardeur belliqueuse du chef des montaignistes se sera modérée : peut-être la « bombe » Delpit fut-elle en partie destinée à désarmer Payen, en rendant superflue sa réplique. On voulait le réserver pour des besognes plus dignes : à ce moment se précisait le projet d'une édition des *Essais* qu'on rêvait d'établir sur le texte manuscrit de l'exemplaire de Bordeaux ; Brunet et Delpit offraient leur temps et leur zèle, mais ils comptaient, en retour, sur la direction et le concours assidu de celui qu'ils considéraient comme leur maître.

Hélas ! le Dr Payen n'avait plus que Grün en tête, il ne songeait plus qu'à ce compte rendu vengeur. Certes, il le voulait courtois ! mais, en même temps, il entendait qu'il fût marqué au coin de la plus grande franchise :

> Quelques-uns de mes amis, notait-il après avoir pris sa décision, ont trouvé... en lisant (mon) manuscrit... que ma polémique était un peu ardente et ils auraient voulu que je suprimasse les traits les plus acérés. Je ne me suis pas rendu à leurs avis, car il faut avoir le courage de son opinion. J'aurais pu me taire. Je l'ai fait pendant un an, mais du moment que je parlais, je devais vider mon sac [1].

Mais pouvait-il vider ce sac ? Complètement, non. La décence l'obligeait à taire ses griefs personnels, dont l'exposé eût, au reste, enlevé à ses remarques toute apparence d'objectivité. Il considérait le livre de Grün, avant tout, comme une mauvaise action, un geste déloyal à son égard ; mais cela ne pouvait être dit. Il lui restait — et il ne s'en fit pas faute — à reprendre, en les amplifiant, les critiques déjà formulées et à dresser une liste minutieuse des erreurs de fait commises par Grün : tâche dans laquelle ses amis furent appelés à le seconder, en lui signalant à l'envi les bévues de l'archiviste de la Couronne. Lui-même, le Beuther à la main, revisait avec diligence la chronologie fautive de son rival.

Quand il eut couvert les cinquante et quelques pages où s'entassaient reproches d'ordre général et rectifications de détail, il envoya cette rhapsodie au *Bulletin du Bibliophile* — sa tribune ordinaire — qui l'inséra dans son numéro de janvier-février 1856 [2].

Que dire de ce document trop souvent fastidieux, malgré quelques observations pénétrantes que dicte au docteur son animosité attentive ? Citons deux ou trois de ses remarques :

> Bien des fois, il (M. Grün) isole l'énoncé d'un renseignement de la source qui le lui a fourni. Ses apologistes même s'y sont trouvés pris et lui ont fait l'honneur de découvertes qui ne lui appartiennent pas.... (P. 6.)
>
> Un autre reproche... m'est suggéré par la *mise en scène* à laquelle M. Grün a recours pour paraître établir par la seule force de son raisonnement... des faits qu'il sait être décidés à l'avance par des pièces authentiques dont le seul exposé devrait suffire.... (P. 7.)

1. *C. Pay., 710.* Page de garde.

2. Pages 525 à 579. Le numéro ne fut mis en circulation que dans le courant de mars. Payen reproduisit cet article dans ses *Documents inédits..., n° 4*, qui parurent quelques mois plus tard (p. 3 à 57). Nos citations se réfèrent au texte des *Documents*.

Trop souvent M. Grün *affirme*, à l'occasion de points encore contestables, et que dans l'intérêt de la vérité, il faudrait laisser en suspens.... (P. 11.)

Les erreurs des biographes, du moment qu'elles sont reconnues, ne font plus partie de la biographie ; ce long martyrologe était au moins inutile et, ouvrier de la dernière heure, M. Grün est peu généreux d'attacher au pilori de son livre des hommes qui, avant lui, ont cherché la vérité, et qui la lui ont plus d'une fois fournie.... Il les lapide, et pourtant il n'est pas sans péché ! (P. 11.)

Certes non ! Grün n'est pas sans péché ! Un plan discutable, d'aventureuses hypothèses, des procédés d'illusionniste, de trop nombreuses erreurs chronologiques, — toutes ces taches que Payen ne se lasse pas de recenser — sont là pour le prouver.

Mais pourquoi rester implacable, pourquoi le docteur, après l'avoir fustigé d'importance, n'accorderait-il pas à l'outrecuidant, à l'ingrat biographe, un pardon magnanime ? Après tout, ne servent-ils pas le même dieu l'un et l'autre ?

On sent qu'il existe un péché plus grave encore, une faute mortelle, dont Payen, malgré sa générosité naturelle, ne peut absoudre l'ancien avocat. Pour lui, la chose ne fait aucun doute : sournoisement, malignement, Grün n'a fait, au cours de ses captieux exposés, que trahir et calomnier Montaigne ! Le satanique personnage est, avant tout, un Judas. Car il avait, ne l'oublions pas, proclamé son admiration pour l'auteur des *Essais*, — « auteur qu'il affectionnait », disait-il....

L'article de Payen laisse entrevoir cette accusation capitale, mais il faut lire les notes manuscrites dont l'exemplaire interfolié de son compte rendu est criblé pour se rendre compte à quel point son esprit s'était monté sur ce qu'il considérait comme le crime irrémissible de Grün. S'étant persuadé, une fois pour toutes, de l'impeccabilité de son grand homme, il ne pouvait tolérer qu'à sa mémoire vénérée on imprimât la moindre tache ; sur la parfaite noblesse de ses actes et de ses attitudes, il n'admettait pas le plus petit soupçon [1].

Et ne voilà-t-il pas que Grün — *horresco referens* ! — s'était étendu longuement sur ce malheureux épisode de la peste de Bordeaux, auquel nul n'avait pris garde jusque-là ! Il avait utilisé de la façon la plus perfide, sans corriger par un commentaire idoine l'impression pénible qu'elle peut produire, la fameuse lettre de Montaigne aux jurats ; bien mieux,

M. Grün, appréciant la réponse de Montaigne, y voit la preuve qu'il refusa de se rendre à la prière des jurats, que le soin de sa conservation le fait reculer devant son devoir : *le courage lui manqua*, dit M. Grün, et là-dessus il rappelle le dévouement de Belzunce, etc.... M. Grün ne trouve pas suffisante cette accusation sur le fond, il incrimine même la forme et fait remarquer, en

1. On reste surpris en constatant que Payen avait laissé passer sans protester l'article de Villemain où Montaigne se voyait bien plus maltraité encore. Il estimait sans doute que les jugements d'un livre, destiné à durer, étaient plus à redouter que les traits mordants d'un article, qui — même étincelant — est oublié le lendemain. Et puis Villemain n'était pas Grün... Le brave docteur ne se sentait peut-être pas les reins assez solides pour se colleter avec un tel adversaire.

soulignant, que Montaigne termine sa lettre en souhaitant à ses frères *longue et heureuse vie* ![1]... Quelques paroles d'indulgence, dont M. Grün fait aumône à Montaigne, m'autorisent à penser qu'il regrettera le triste triomphe qu'il a obtenu. (P. 21, 22.)

La fortune que la presse avait faite à ce passage du livre de Grün aigrissait Payen, plus que tout le reste :

Cette opinion de M. Grün a fait un chemin rapide.... Tous les comptes rendus flétrissent la lâche conduite de Montaigne.... La phrase consacrée est, que c'est là une PAGE QU'ON VOUDROIT POUVOIR ARRACHER.... (P. 22) [2].

On devine combien le docteur voudrait laver son maître d'une telle accusation ; il s'y emploie, dans son article, avec plus de véhémence que de bonheur. Certains de ses arguments sentent le désespoir. Le 31 juillet 1585, veille de l'élection du nouveau maire, Montaigne s'est approché jusqu'à Feuillas, or ce Feuillas était proche de Cenon,

... en face de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne. Si Montaigne était là, on peut dire qu'il était à Bordeaux.... (P. 23, n. 3.)

D'ailleurs, si près de leur terme, ses fonctions l'obligeaient-elles encore ?

... Il faut remarquer les dates. Les deux lettres (de Montaigne) sont du 30 et du 31 juillet ; or, si Montaigne n'était plus maire le 1er août, il faut convenir qu'il ne l'était guère la veille.... (P. 24.)

Comment ne pas admirer au contraire cette réserve de Montaigne, comment ne pas le louer d'avoir « renoncé par prudence à exercer une dernière fois un simulacre d'autorité » (p. 26) pour pouvoir prêter assistance à sa famille en détresse ? Mais Grün — qui n'aime pas Montaigne ! — ne connaît que le dénigrement systématique :

S'il fait jamais *Montaigne chef de famille*, il pourra lui reprocher d'avoir accepté des fonctions publiques qui satisfaisaient sa vanité et l'empêchaient de remplir ses devoirs d'époux et de père. (P. 24.)

En vérité, si le Dr Payen reste foncièrement convaincu que la conduite de Montaigne, lors de la transmission de ses pouvoirs, fut moralement parfaite, il se rend néanmoins fort bien compte que l'épisode est scabreux et prête éminemment aux interprétations les plus désobligeantes ; de plus, il a conscience que son plaidoyer — pour sincère et chaleureux qu'il soit — est loin d'emporter la conviction. D'où son chagrin et son ressentiment contre Grün qui avait levé le lièvre.

1. « C'est une inspiration satanique que d'avoir voulu établir que Montaigne raillait les jurats, en leur souhaitant longue vie. Cela montre que, lui Grün, était capable de le faire ! » (Note de l'exemplaire interfolié, *C. Pay.*, *710*, p. 21).

2. Payen qui, non sans un certain masochisme, continuait à collectionner ses coupures, note, à propos d'un critique qui accusait, cette fois, Montaigne de *s'être enfui* : « J'ajoute cette nouvelle saleté... et un autre article *ejusdem farinae*.... Il y a progrès : l'année prochaine, en s'en allant, Montaigne aura emporté les cloches de Saint-Michel ! » (*C. Pay.*, *710*, p. 22). Il concluait, indigné : « M. Grün vient de remporter une immense victoire ! Il peut dorénavant dire : *Exegi mendacium aere perennius*... » (*Id.*, p. 24).

Les marges et les pages intercalaires de ses *Documents inédits* portent la trace de cette rumination douloureuse : de longues années après cette polémique, il continuait à chercher, inlassablement, l'argument capable de sauver l'honneur de son maître.

Mais oui, ressassait-il, Montaigne a commis cet acte, mais cet acte n'était pas une faute. Tous ceux qui avaient pu fuir Bordeaux avaient fui.... Il ne veut pas commettre une imprudence qui ne profiterait à personne : il s'abstient. Cela montre qu'il n'est pas plus entiché de la mairie à la fin qu'au commencement. Quand on le nomme, il refuse, quand on l'engage à faire son dernier acte, il s'abstient. *C'est l'inutilité encore plus que le danger de l'acte qui doit mesurer sa moralité* [1]....

Le style de cette dernière phrase atteste la torture d'esprit du pauvre homme qui gardera cette plaie jusqu'au bout. Mais revenons à sa critique de Grün. Il terminait son examen en contestant à l'auteur de la nouvelle biographie l'originalité de sa documentation et la priorité de son initiative. Au reste, d'après lui, le temps n'était pas encore venu d'écrire la vie de Montaigne. Certes, des érudits — pas M. Grün ! — ont louablement rassemblé

... une somme de matériaux, non pas suffisante pour construire la biographie encore impossible de Montaigne, mais pour comprendre la nécessité de nouvelles recherches. (P. 56.)

Aussi,

c'est en connaissance de cause et non par la négligence dont les accuse M. Grün que les admirateurs de Montaigne n'ont encore rien entrepris de définitif. (P. 57.)

S'emparant avec désinvolture des richesses accumulées par ces chercheurs [2], M. Grün « a cru que le moment était venu de les mettre en œuvre ; son livre prouve qu'il s'est trompé » (p. 56). Et la dernière ligne de Payen confirmait ce verdict :

La biographie de l'auteur des *Essais* reste à faire encore après M. Grün. (P. 57.)

Si la critique du docteur était fort sévère pour le fond, on est forcé de reconnaître qu'il avait su se contenir et garder un ton mesuré : le mérite n'était pas mince, quand on songe à la colère qui bouillait dans son cœur. Son ami, le bourru Delpit, tint à le féliciter d'avoir « employé des armes courtoises et adouci les coups le plus possible » [3].

1. *C. Pay., 710*, p. 22. A ces considérations philosophiques, on peut préférer cet argument plus naturel : « Eh bien ! si, comme le dit Montaigne très justement, il quittait un air sain comme celui qu'il habitait (*sic*) pour venir respirer l'air empesté de Bordeaux, il y aurait eu une victime *de plus*, et *de moins* le tiers des *Essais* ! » (*Id.*, p. 21). Enfin, Payen espérait que de nouveaux documents pourraient un jour justifier plus complètement Montaigne : « D'autres pièces viendront peut-être plus tard éclairer cette page de sa vie » (*C. Pay., 721*, p. 292).

2. « Les devanciers de M. Grün ont le droit de se plaindre qu'il ne leur a pas suffisamment rendu justice » (*loc. cit.*, p. 55). C'est ce reproche, nous allons le voir, qui donna à Grün le prétexte de sa réplique.

3. *C. Pay., 656*, f. 130. *Lettre du 19 mars 1856.*

Il était d'autant plus fondé à croire que la polémique s'arrêterait là, que Grün, lui-même, en recevant l'article, avait remercié son contradicteur par un billet des plus amènes :

Je suis moins flatté de vos éloges, lui déclarait-il, que satisfait de vos critiques ; on m'a parlé avec plus de bienveillance, on ne m'a rien dit d'aussi utile [1]....

Que se passa-t-il ? « Quelque ami malveillant de M. Grün » jeta-t-il, comme le suppose Payen, « du fiel dans son écritoire » [2] ? Toujours est-il que l'éditeur du *Bulletin du Bibliophile* était prié par l'auteur de *La Vie publique de Montaigne* d'insérer, dans son numéro de mars, la réponse furibonde que voici :

Vous avez publié... dans le dernier numéro du *Bulletin du Bibliophile*, un article où M. le docteur Payen décharge toute une année de mauvaise humeur contre l'ouvrage que j'ai eu la témérité de publier sur Montaigne, et qui a eu le tort de réussir. Je réfuterai en temps et lieu celles de ses critiques qui méritent une réponse ; mais je dois protester immédiatement contre un de ses reproches.... J'ai rendu pleine justice aux auteurs qui se sont occupés de Montaigne avant moi,... j'ai cité tous les écrits de quelque valeur dont j'ai eu connaissance. Il est vrai que j'ai eu l'occasion de relever de nombreuses erreurs ; au lieu de s'en plaindre, M. Payen devrait m'en remercier. Son amour pour Montaigne et pour la vérité me fait regretter de n'avoir pas signalé tous les endroits où il s'est trompé ; c'est un service que, le moment venu, je lui rendrai complètement. Veuillez agréer, etc.

A. Grün [3].

Incontestablement, l'ancien avocat allait trop loin. Les dernières lignes de sa lettre ne pouvaient que soulever contre lui les gens de cœur. L'indécence de son procédé lui fut soulignée par Payen, — nullement fâché, au fond, de cette attaque brutale qui lui permettait, tout en donnant une leçon de tact à son adversaire, de porter à la connaissance du public les circonstances que, par discrétion, il avait cru devoir taire dans son article :

De la mauvaise humeur ! ironise-t-il, mais c'est dans la lettre de M. Grün qu'on en trouve !... Si j'avais pu en éprouver en cette occasion, j'aurais dû commencer dès le premier jour de nos relations, et je me serais évité les reproches ou les railleries de mes amis.... M. Grün me menace de me *rendre un service*.... Ce *service* qu'il me fait si délicatement entrevoir ne sera pas tout à fait gratuit, car pendant les dix-huit mois que je lui ai donné mon hospitalité,... je lui ai signalé moi-même bon nombre de rectifications... et il ne sera pas sans agrément pour moi de me voir, un jour ou l'autre, écrasé par l'érudition de M. Grün, après lui avoir communiqué à peu près sans réserve les notes que j'ai recueillies, les travaux préparatoires que j'ai rédigés, les pièces authentiques que j'ai péniblement rassemblées depuis trente ans. SIT MIHI TERRA LEVIS [4] !

1. Cité dans *C. Pay., 710*, p. 65.
2. *Documents inédits...*, n° *4*, p. 65.
3. Page 644, *Lettre à l'éditeur relative à un article de M. Payen inséré dans la précédente livraison*, par M. Grün. Reproduit dans les *Doc. Inéd.*, n° *4*, p. 65.
4. *Bull. du Bibl.*, avril 1856, p. 686. *Doc. inéd.*, n° *4*, p. 66.

Il eût été souhaitable — après cette digne réponse — que Payen, oubliant une fois pour toutes le fâcheux Grün, se fût mis résolument au travail. C'était le sentiment unanime de tous ses vrais amis :

Je vous dirai sans flatterie que je trouve votre article fort bien, lui écrit G. Brunet,... mais je persiste à croire que ces discussions vous prennent un temps que je voudrais vous voir consacrer en entier à l'édition *optima* des *Essais* avec notes et vie de Montaigne : une grande tâche que vous seul pouvez accomplir [1].

Mais, hélas, déjà le docteur était reparti en guerre.... Il faut avouer que les sujets de contrariété ne lui manquaient pas, en ces premiers mois de 1856.

Une nouvelle incartade de Grün — qu'il aurait mieux fait d'ignorer — l'engageait, à ce moment, dans une longue et stérile correspondance avec l'Académie de Bordeaux [2].

Ce n'était pas tout. Deux mois auparavant, n'avait-on pas voulu — pour l'attribuer au vicomte de Gourgues — lui retirer le mérite d'avoir découvert le Beuther ? C'était encore, gémissait-il, « une de ces ignobles mortifications comme mon vénéré Montaigne m'en a valu quelques-unes ». On devine avec quel luxe de lettres indignées le pauvre docteur avait réagi [3].

A quelques semaines de là, après l'auteur, c'était au bibliophile d'éprouver un nouveau coup : mis en vente en février, le *César* de Montaigne qu'il convoitait depuis si longtemps lui échappait finalement ! Héroïque, il avait suivi les enchères jusqu'à 1 445 francs, somme insensée pour lui [4]. Hélas ! le duc d'Aumale, qui tenait au bouquin, n'avait pas fixé de limite à son mandataire.

Comme si l'épreuve n'était pas suffisante, l'ancien précepteur du prince, Cuvillier-Fleury, en deux spirituels articles publiés dans le *Journal des Débats*, badina cruellement sur les petits ridicules et les innocentes manœuvres du malheureux collectionneur [5].

Encore, si quelque riche trouvaille, quelque précieuse communication l'avait un peu dédommagé de ces avanies.... Mais rien de consolant ne se présentait, là même où les plus séduisantes espérances semblaient naguère permises. C'est ainsi que, pour la publication des lettres à Matignon, la princesse de Monaco ne voulait, à présent, plus rien entendre. A l'origine de ce revirement, le docteur reconnaissait,

1. *C. Pay., 656*, f. 62. *Lettre du 23 mars 1856.*

2. Grün avait fait paraître *in extenso* dans les *Actes* de cette académie un document qu'il présentait comme inédit, alors que le Dr Payen avait déjà signalé et analysé cette pièce (*C. Pay., 1388, passim*).

3. Sur cette plaisante querelle, qui se place en janvier 1856, consulter Jean Marchand, *Le livre de raison de Montaigne*, 1948, p. 32 et suiv.

4. « Ah ! quel service on m'a rendu, disait-il quelques jours après ; eh ! comment aurais-je payé. » Mais le coup avait été rude : « Dix ans après, la plaie était encore saignante » (P. Deschamps, article nécrologique sur le Dr P., dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1870-1871, p. 175).

5. Numéros des 16 et 23 mars. Surcroît de disgrâce, Techener, qui avait acheté le *César* pour le compte du duc, reproduisit ces deux articles persifleurs dans le *Bulletin du Bibliophile*.

une fois de plus, la main du néfaste Grün. Alerté un peu légèrement par Payen, ce dernier ne s'était-il pas cru autorisé à importuner la princesse ? Non content de son échec, il n'avait pas hésité à dénoncer, dans la préface de son livre, l'attitude de certaine « grande famille » qui, détenant des lettres de Montaigne, s'obstinait à « tenir la lumière sous le boisseau » [1]. On comprend qu'après cette remarque acide — de bonnes âmes n'avaient pas dû manquer de la lui mettre sous les yeux ! — l'héritière des Grimaldi ait été moins pressée de condescendre aux supplications du docteur [2].

Ainsi, semblait-il, le Dr Payen trouvait toujours sur sa route, pour lui barrer le passage, l'archiviste de la Couronne. Son moral finit par être plus ou moins atteint ; c'est un fait qu'en dehors de l'*Appel aux érudits* qu'il lança en 1857, il ne publia plus rien, après sa critique de Grün. En dépit des admonestations de ses amis [3], il restera replié dans une attitude négative, regrattant stérilement quelque mémoire et décourageant successivement tous ceux qui tenteront de collaborer avec lui [4]. Une curieuse note, apposée dans ses dernières années sur une vieille lettre de Grün, révèle chez lui, en expliquant son silence, une véritable maladie du scrupule :

> Ta ! ta ! ta ! mauvaise manière d'écrire l'histoire ! Avec ces enfilades de présomption, on fait des contes et non de l'histoire. Il faut attendre qu'on sache pour parler, et quand on ne sait pas, il faut savoir se taire. Surtout il faudrait ne pas s'empresser de publier, *à supposer qu'il soit prudent de publier jamais* [5]....

L'excellent homme versait de plus en plus dans la misanthropie. En 1863, un article de Sainte-Beuve sur Montaigne, dans lequel le livre de Grün était loué [6], lui inspire ces lignes d'une amertume excessive :

1. *La vie publique...*, p. VIII, note. « J'ai lu avec un profond regret (cette note), avait écrit Payen, et j'ai le droit de m'en émouvoir, puisque c'est à mon intention que (cette) grande famille a bien voulu faire dans ses archives les recherches par suite desquelles elle a découvert plusieurs lettres de Montaigne » (*Doc. inéd.*, n° *4*, p. 29).

2. Sept ans plus tard, Feuillet de Conches, personnage plus audacieux, mais aussi mieux placé — il était introducteur des ambassadeurs —, obtiendra la publication des fameuses lettres. Pour trois d'entre celles-ci, il garda les originaux et ne restitua que des *fac-similés*... (Cf. Labande, *Correspondance de Montaigne avec le maréchal de Matignon*, 1916).

3. « Les documents que vous avez recueillis sont encore trop incomplets, dites-vous. Ils le seront toujours.... Il faut mettre en œuvre ce que vous avez », lui écrit, par exemple, en septembre 1856, son excellent correspondant de Périgueux, L. Lapeyre (*C. Pay.*, *710*).

4. G. Brunet, J. Delpit, R. Dezeimeris, qui voulaient travailler avec lui à une grande édition critique des *Essais* seront tour à tour rebutés par son aboulie (*C. Pay.*, *656*, *passim*).

5. *C. Pay.*, *713*, f. 58.

6. *Constitutionnel* du 9 novembre 1863. Sainte-Beuve émettait en particulier, dans cet article, ce jugement qu'avec le recul du temps, il est difficile de ne pas trouver équitable : « On peut différer avec lui (Grün) sur la mesure de ses conclusions et sur ce qu'elles ont parfois de trop marqué ; mais il a le mérite d'avoir posé les cadres de la discussion et d'en avoir, le premier, rassemblé avec méthode les conclusions. »

M. Ste B. ne dit rien de neuf.... Il adopte pleinement l'opinion de M. Grün sur la lâcheté de Montaigne... ; il oublie que cette accusation a été discutée à fond, sans passion, mais avec conviction, dans le nº 4 de mes *Documents*, qu'il connaît, qu'il possède et qu'il a lus.... Il est heureux que la vie de l'homme soit limitée à court délai, car à voir les turpitudes auxquelles les gens honnêtes, désintéressés, laborieux sont exposés, je crois que, si la durée de l'existence était doublée, les plus purs se feraient gredins [1] !....

Il remâchait sans fin ses démêlés avec Grün :

... C'était un rude roué. Il était plus fort que moi. C'est encore heureux qu'il ne m'ait pas dépouilllé davantage... [2].

Il croyait revoir l'être abhorré dans son cabinet ; quel bonheur, tel jour, de ne lui avoir pas soumis l'original d'une certaine lettre de l'auteur des *Essais* !

Je suis aise du fait : ce calomniateur de Montaigne n'était pas digne de la tenir dans ses mains [3]....

Mais une profonde tristesse domine dans ces réflexions sur l'ouvrier de la dernière heure qui a saccagé, pour la piller, la ruche de son bienfaiteur :

Trouvant la besogne faite, il s'est donné le plaisir d'en profiter ; il a trouvé le miel préparé, il s'est mis à le débiter.... Pour se faire un patrimoine, il faut du temps ; il n'a pas voulu attendre, il a pris le patrimoine des autres et il a immédiatement demandé sa récompense.... *Sic vos non vobis mellificatis apes*....

On l'a cru jaloux, lui Payen ! comment est-ce possible ? Grün et lui n'appartiennent pas à la même race :

M. Grün a travaillé *pour lui*, moi je travaille *pour Montaigne*.... Je le dis bien sincèrement : *Nous ne sommes pas rivaux* [4].

Sans doute, mais l'affaire Grün avait ébranlé sa confiance : il craignait sans cesse de nouvelles razzias. N'ira-t-il pas, un an avant sa mort, jusqu'à soupçonner le probe, l'inoffensif Guillaume Guizot [5], de vouloir, lui aussi, le gruger, le « grüner », oserons-nous dire — si l'on nous permet d'employer le plaisant néologisme qu'avaient forgé ses amis ?

... Le fils Guizot en ce moment prépare, dit-on et dit-il, un Montaigne... (Il) a assez amplement fouillé dans mes matériaux, quoique ce soit moins que le Grün.... Il paraît que décidément j'ai dans l'esprit de ces braves gens une solide réputation d'innocence : ils me regardent comme un paysan arrivé d'hier à Paris et ayant encore laissé son paquet au coche.... Race *immortelle* des Grün [6] !....

1. *C. Pay.*, *721*, page de garde.
2. *C. Pay.*, *713*, f. 15, vº.
3. *C. Pay.*, *710*, p. 52.
4. *C. Pay.*, *721*.
5. Le plus plaisant est que justement G. Guizot souffrait de la même maladie que Payen ; ses *Études et fragments* sur Montaigne ne virent le jour qu'après sa mort, en 1899 : « Il était, nous dit A. Salles, son éditeur, de la famille des délicats qu'obsèdent et que détournent insensiblement de produire le goût inné du bien dire et le souci constant de la perfection » (p. v).
6. *C. Pay.*, *656*, f. 221.

Pendant que le Dr Payen s'enlisait dans la mélancolie, que devenait l'auteur de ses tourments ? Encouragé par son succès, songeait-il à poursuivre une carrière littéraire dont son ouvrage sur Montaigne lui ouvrait la voie ? Plusieurs critiques, on l'a vu, souhaitaient qu'il ne s'en tînt pas là et donnât, de l'auteur des *Essais*, une *vie privée* qui eût heureusement complété la biographie entreprise.

Mais Grün avait d'autres visées ; il redoutait sans doute ce que de tels projets avaient d'aléatoire. Ayant réussi à se faufiler dans l'administration des Archives, il cherchait à s'y créer une situation stable et intriguait en conséquence : en juillet 1856, le poste de chef de la section législative et judiciaire lui était attribué. Fonctionnaire strict et consciencieux, il ne rédigea plus désormais que des inventaires d'actes et autres sévères besognes. Son humeur, qui n'avait jamais été charmante, s'aigrit encore. Dans ses amusants *Souvenirs d'un vieil archiviste* (1906), E. Campardon a évoqué, non sans humour, la silhouette rébarbative du chef de section Grün qu'il avait connu au début de sa carrière [1] :

D'un caractère un peu tracassier et pas très bienveillant, il eut souvent (pour ses subordonnés) des exigences par trop excessives. Il leur défendait d'écrire une lettre pendant la séance, les réprimandait quand ils quittaient, même pour un instant, leur place au bureau, leur interdisait l'accès des dépôts,... et surtout s'opposait formellement à ce qu'ils fissent pour eux-mêmes quelque travail personnel....

Parmi les jeunes archivistes qu'il terrorisait, Léon Gautier et le poète André Lefèvre faisaient spécialement l'objet de sa surveillance. Un jour, après quelque nouvelle persécution, les deux compères résolurent de se venger lyriquement, en consacrant de plaisants distiques à la gloire d'une certaine visière, de teinte indécise, dont leur chef de section protégeait continuellement sa vue fatiguée. Voici le ton de ce badinage :

Un bandeau sied bien à l'Amour,
A Monsieur Grün un abat-jour !
. . . . . .
Est-il vert, est-il bleu
L'abat-jour de ce demi-dieu ?
. . . . . .
O renard, plus renard que les autres renards [2]
Pourquoi ton abat-jour est-il vert épinards ?
. . . . . .
Le soleil crible ton rideau
Baisse, ô mon chef, ton abat-jour vert d'eau....

Il est dommage, pour la tranquillité de son esprit, que le Dr Payen n'ait pas recouru à pareille catharsis.... Il eut, du moins, la consolation de survivre à son bourreau. Un soir de l'automne de 1866, ayant

1. Pages 65 à 69.
2. Décidément, Grün tenait du renard ! Payen, déjà, l'avait vu ainsi : « ... cet homme aux yeux de renard... » (*C. Pay.*, *713*, f. 15).

pris sur un rayon de sa bibliothèque l'exemplaire interfolié de ses *Documents inédits* — où, d'année en année, il poursuivait, le crayon à la main, son interminable réfutation de Grün, — il fixa minutieusement sur la page de garde cette coupure de journal qu'il venait de détacher :

Dimanche 23 septembre 1866. On annonce la mort de M. Alph. Grün, chef de section aux archives de l'Empire.... M. Grün est mort aux bains de Bühl, près de Barr, des suites d'une attaque d'apoplexie....

Puis, sur cette même page et sur la suivante, il colla en regard — dictame dérisoire ! — ces deux extraits d'un catalogue de livres d'occasion :

PAYEN. Recherches sur Montaigne N° 4,... 1856... br..... 10 fr.
GRUN. La Vie publique de Montaigne,... 1855... br..... 1 fr., 50

ROGER TRINQUET.

MUSIQUE ET POÉSIE AU TEMPS DE LOUIS XIII

Il n'y a pas longtemps que l'histoire littéraire se préoccupe de l'aide précieuse que peut apporter l'examen des recueils musicaux. En fait, pour tout ce qui touche spécialement à la poésie, cette étude apparaît indispensable. Qu'il s'agisse de Ronsard et de ses disciples pour qui la musique fut une véritable associée, ou d'écoles postérieures qui ont affiché indifférence ou hostilité à son endroit, il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple de poète n'ayant collaboré avec elle, ne serait-ce qu'exceptionnellement.

Le Colloque *Musique et Poésie au XVI^e siècle* dont les actes ont été publiés en 1954[1] a montré, non seulement la nécessité de confronter les disciplines ayant trait à deux sœurs, jumelles selon Ronsard, mais aussi d'en coordonner les travaux.

Dans ce domaine, il ne manque pas d'études et de bibliographie consacrées aux XV^e et XVI^e siècles [2]. Le XVII^e siècle est moins favorisé, en dépit de diverses publications parues ou à paraître [3]. Il faut, sur ce point, rendre justice à F. Lachèvre qui, dans ses bibliographies de recueils collectifs, n'a pas négligé les ouvrages de musique. A partir de ses indications, souvent incomplètes, parfois erronées, néanmoins utiles, nous avons pu entreprendre des recherches dont certaines ont abouti à quelques découvertes ou remarques de nature à éclairer, à la lumière des textes musicaux, divers aspects de l'histoire littéraire.

Nous commençons notre étude par quelques poètes du temps de Louis XIII : Lingendes, Mainard, Racan [4], nous proposant de la poursuivre ultérieurement par celles de Saint-Amant, Tristan, Théophile, Dalibray.

Jean de Lingendes.

Bien que sa carrière poétique se soit exercée dès le règne de Henri IV, Lingendes mérite ici notre attention.

La première trace que nous trouvions de sa poésie associée à la

1. *Musique et Poésie au XVI^e siècle*, Éditions du C. N. R. S., Paris, 1954.

2. Celles de G. Thibaut et E. Droz, de Thibaut et Perceau, de Henry Expert, Van den Borren, de F. Lesure et G. Thibaut, etc.

3. Celles de Gérold, de Quittard, de Prunières, de Lionel de La Laurencie, de M. Cauchie, entre autres ; celles de A. Verchaly : bibliographie des vers de Desportes et des vers de Malherbe mis en musique.

4. Nous mettons à part Malherbe, qui fera l'objet d'une étude spéciale.

musique repose sur un unique témoignage : celui de Tallemant des Réaux, qui n'est pas sans présenter quelques confusions, imparfaitement démêlées par M. Griffiths [1], mais que M. Fromilhague a clarifiées [2].

Il s'agit de la participation du poète au Ballet de la Reine, celui-là même auquel Malherbe collabora et qui fut dansé par Marie de Médicis et toute la Cour, le 31 janvier 1609.

Sur les vers dont Lingendes serait l'auteur, pas d'autre indication que le récit de Tallemant :

> ... Le Ballet de la Reyne mère... se dansa en ce temps-là... Elle [Mlle Paulet] y chanta des vers de Lingendes qui commençoient ainsy :
>
> Je suis cet Amphion, la merveille du monde....
>
> Or, quoy que cela convinst mieux à Arion, elle estoit pourtant sur un dauphin... [3].

Sur l'apparition d'Angélique Paulet portée par un dauphin, chantant à voix suave, et dans tout l'éclat de sa très jeune beauté, divers témoignages concordent [4]. Mais on doit rectifier Tallemant des Réaux quant à la narration d'une fête antérieure à sa naissance. Il faut lire non pas « Ballet de la Reyne mère », mais « Ballet de la Reyne », retirer à LINGENDES les vers du *Récit d'Amphion* [5], et leur substituer ceux du « *Récit de la naïade portée sur un dauphin* » : ces dernières strophes figurent, en effet, simultanément au recueil de vers publié par Toussaint du Bray [6] et, sous le même titre, avec leur musique, au deuxième livre des airs de cour de différents auteurs, mis en tablature de luth par Gabriel Bataille [7].

La confrontation des deux recueils prête à quelques remarques.

Sur les trois pièces que contient le recueil de vers, une seule est signée : la dernière, celle de Malherbe, « *Pleine de langues et de voix...* ».

Dans le livre d'airs, ces trois pièces figurent en même ordre, sans nom d'auteur pour les paroles, mention du musicien faite pour la première et la dernière, et se présentent ainsi :

CHEVALIER [8] :

Fo 6 — *Récit de la naïade portée sur un dauphin* : « *Ces ninfes pleines de mépris....* »

Fo 7 — *Pour la chaisne du mesme Ballet* : « *Nos esprits libres et contens....* »

1. Jean de Lingendes, *Œuvres poétiques* (Paris, Hachette, 1916, p. XLI et XLII).
2. R. Fromilhague, *La Vie de Malherbe* (Paris, Armand Colin, 1954, p. 381).
3. T. des Réaux, *Historiettes* (Édit. Mongrédien, 1932, t. III, p. 10).
4. Cf. notamment Mlle de Scudéry, *Le Grand Cyrus* (Paris, Augustin Courbé, 1654, t. VII, p. 127).
5. Ce récit, avec les vers cités par Tallemant, appartient au Ballet dansé par le roi, le 18 février 1621, cinq ans après la mort de Lingendes. Il a paru la même année sous le titre *Ballet du Roy* ; *Récit d'Apollon*, au Xe livre des airs de cour mis en tablature de luth par Anthoine de Boësset (Paris, Pierre Ballard, 1621). M. Fromilhague a cité la publication plus tardive de ce même récit, au Ve livre des airs de différents auteurs, à une voix sans basse continue (Paris, Pierre Ballard, 1623).
6. *Recueil des vers du Ballet de la Reyne* (Paris, Toussaint du Bray, 1609).
7. Paris, Pierre Ballard, 1609.
8. Compositeur d'airs de cour, de récits et d'entrées de ballet.

CHEVALIER :
F° 8 — *La Renommée au Roy* : « *Pleine de langues et de voix....* »

Si l'on accorde à Lingendes, sur le témoignage de Tallemant des Réaux, des vers pour le « Ballet de la Reyne », il n'y a aucune raison de lui attribuer le seul *Récit de la naïade* ; conduits par l'auteur des *Historiettes*, M. Madeleine et, après lui, M. Griffiths n'ont pas hésité à donner notre poète pour auteur de ce récit. Mais la pièce suivante, sans doute confiée à un chœur et « réduite » à une voix et luth par Gabriel Bataille, n'a pas retenu leur attention.

Or, elle est visiblement la réponse des nymphes à la naïade. Et si l'on donne à Lingendes le récit de la naïade, il n'y a aucune raison de lui refuser la réponse des nymphes passée sous silence dans l'*Historiette* de Tallemant. Voici les strophes qui, d'après les indications portées sur la musique, suggèrent une ronde des nymphes chantant et dansant autour de la naïade :

1. Nos espris libres et contents
Vivent en ces doux passe-temps
Et par de si chastes plaisirs
Bannissent tous autres desirs.

2. La dance, la chasse, et les bois
Nous rendent exemptes des lois
Et des miseres dont l'Amour
Afflige les cœurs de la Cour.

3. Et c'est plutost avec cet art
Qu'avec la pointe de ce dard
Que cette trouppe se deffant
Des traicts de ce cruel Enfant.

4. Car en changeant tousjours de [lieu
Nous empeschons si bien ce [Dieu,
Qu'il ne peut s'asseurer des [coups
Qu'il pense tirer contre nous.

5. Ainsi nous defendans de lui
Et passans nos jours sans ennuy,
Nous essayons de lui ravir
La gloire de nous asservir.

6. Il est bien vray qu'en nous sau- [vant
Il nous va tousjours poursuy- [vant,
Et nous poursuit en tant de [lieux,
Qu'enfin il entre dans nos yeux.

7. Mais encor' qu'on puisse penser
Qu'alors il nous doive offencer,
Pourtant nous n'avons point [de peur
Qu'il nous puisse enflamer le [cœur.

8. Car la neige de notre sein
Empesche si bien son dessein
Qu'alors qu'il nous pense en- [flamer
Son feu ne se peut allumer.

Entièrement construite sur des rimes masculines spécialement propres à l'intelligibilité d'un texte chanté, cette pièce témoigne d'une certaine virtuosité, tout au moins d'une réelle aptitude à l'interprétation chorale. Réduite à une voix accompagnée au luth, la musique conserve les traces d'un bon ajustement de l'air à des paroles vraisemblablement composées en collaboration avec leur musicien.

En l'absence de document, il n'est guère possible de trouver trace de relations entre Lingendes et d'autres musiciens que Chevalier et Anthoine de Boësset. Mais ni l'un ni l'autre n'a dû collaborer à cette pièce pour laquelle le recueil de Bataille ne donne pas d'auteur.

Quant à l'attribution du chœur des nymphes à Jean de Lingendes, la question mérite d'être posée exactement au même titre que pour le *Récit de la naïade*. Mais il y a lieu de soustraire à notre poète le *Récit d'Amphion*, postérieur de cinq (ou six) ans à sa mort et dont, par surcroît, la dernière strophe exprime un vœu impossible à l'époque des dernières années de la vie de Lingendes, Louis XIII et Anne d'Autriche étant encore des enfants [1].

La collaboration du poète aux ballets et spectacles de cour avec musique est encore attestée par quelques pièces dont les partitions n'ont pu être retrouvées : les vers du Ballet dansé en septembre 1608, par la Cour, Bassompierre et d'autres grands personnages à l'occasion de la venue à Paris du Duc de Mantoue ; ces strophes adressées aux Dames par les *Amoureux vestus de vent* et par les *Dieux Marins* [2] sont de schéma identique à celles du *Récit de la Naïade*, présentent le même balancement rythmique, observent la pause au troisième vers et témoignent d'un sentiment mélodique évident. Sans doute furent-elles écrites à l'intention d'un ensemble dansant et chantant.

Mais la certitude d'une destination musicale nous est donnée pour d'autres vers de ballets de Lingendes non recueillis par Griffiths. On trouve en effet, dans le *Romant des Chevaliers de la Gloire*, imprimé par de Rosset en 1612, ouvrage descriptif des trois Journées de « *Courses faites à la Place Royale pour la Fête des Alliances de France et d'Espagne* », avec des pièces de Malherbe, Motin, Mainard et autres, des stances de Lingendes précédées d'un argument dont voici l'essentiel, suivi de la première des dix strophes du poème :

« ... Les Heures... cherchoient le Soleil et voyants dans les yeux de la Reine luire tant de clarté et de splendeur, elles creurent que le Soleil s'y estoit retiré, de sorte qu'elles le luy demanderent par ces vers qu'elles *se mirent à chanter* :

Le juste excez de l'allegresse,
Qui rend nos esprits si contens,
Ne peut souffrir, ô grand Princesse,
Que nous vous celions plus longtemps
Que c'est à votre seul abord
Que nos vœux ont treuvé leur port [3].

Ces stances où le repos sur le troisième vers n'est pas observé, semblent destinées à une entrée ou un récit de ballet. Le nom de Lingendes figure au bas de la pièce ; le recueil ne mentionne aucun nom de musicien et nous n'avons pu retrouver l'air qui a dû s'adapter à ces vers.

En revanche, nous possédons la version mélodique d'un des plus charmants poèmes de Lingendes : *Tirsis*. Elle n'avait à notre connaissance jamais été signalée dans la bibliographie de ses œuvres. Elle se trouve, sans nom d'auteurs pour les paroles et la musique, au V^e^ livre

1. Souligné par M. Fromilhague, *op. cit.*
2. Édition Griffiths, p. 178 et 180.
3. *Le Romant des Chevaliers de la Gloire*, p. 109.

(Souhait d'un Dauphin) d'airs mis en tablature de luth par Gabriel Bataille et publié par Pierre Ballard, en 1614. Ce même recueil porte pour d'autres airs les noms des musiciens Guedron, Courville, Mauduit, Boysset (*sic*), Bailly, Bataille lui-même et Vincent, musicien de Malherbe, en 1612.

L'extrême diversité de style des musiciens auxquels emprunte Bataille, les différences de génération — Courville était mort en 1585, Mauduit était en 1614 dans sa soixante-dixième année et demeurait fidèle à la polyphonie, tandis que Guedron, Boisset, Vincent pratiquaient le nouveau genre de l'air de cour à une voix et luth, — permettraient d'attribuer à la musique de *Tirsis* une date antérieure à 1614. L'examen du texte utilisé par le compositeur appuie cette hypothèse. Ce texte comporte en effet pour sa seconde strophe la leçon suivante :

Puisque les vains soupirs de ma longue amitié
A l'ingrate Daphné n'ont peu faire pitié,
Ayant perdu le temps je perds encor la vie
Pour l'avoir bien servie

qui parut en 1607 [1] et fut remplacée dès 1609 [2] par celle-ci :

Daphné, puisque mes pleurs et ma longue amitié
N'ont peu depuis trois ans t'esmouvoir à pitié,
C'est en vain que je cherche encor' de l'esperance
En ma perseverance.

On pourrait donc placer entre 1607 et 1609 la musique de l'air pour *Tirsis*, de forme archaïque encore, non mesurée, de rythme binaire assoupli en très légères vocalises. Cet air ne comporte pas de reprise. Sa grâce mélancolique, sa ligne élégante et pure donnent au texte chanté une valeur expressive telle qu'on peut croire le poème spécialement composé pour la musique. Quelques autres remarques appuient cette observation. Les variantes et refontes opérées par Lingendes pour la seconde impression de *Tirsis* en 1609 montrent un souci de perfectionnement poétique, alors que la version initiale suggère une plus évidente soumission à la diction vocale. Nous n'en voulons pour exemples que les cinquième et sixième strophes : dans l'édition de 1607, le troisième vers de la strophe 5 se transforme de façon imprévue en octosyllabe :

1607 O toy, fille du Ciel, belle Mere du jour
A qui l'œil de Cephale a fait sentir l'Amour
Tesmoigne à ma Nimphe cruelle
Comme je meurs pour elle.

1. *Le Parnasse des plus excellens Poetes de ce Temps* (recueil de d'Espinelle), à Paris, chez Mathieu Guillemot, 1607, sous le titre : *Le Martyre et la constance de Thyrsis*. C'est la première impression de cette pièce maintes fois rééditée, et jusqu'en 1781.

2. *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps* (recueil de De Rosset), à Paris, chez Toussaint du Bray, 1609.

1609 ....
Tesmoigne claire Aurore à ma Nimphe cruelle...

Une nécessité musicale semble à l'origine de cette brusque modification pour une seule des vingt-cinq strophes de l'édition de 1607. Si l'on considère en effet la déclamation mélodique d'après le fragment musical destiné au troisième vers de la strophe, on obtient ce vocalisme malencontreux :

Tes - moi - gne - clai - *re Au - ro - ra - ma...*

tandis que la variante permet, au moyen de vocalises d'une euphonie moins malaisée et d'un coulant plus gracieux, d'assouplir et d'étirer l'octosyllabe :

Tes - *moi* - a - *gne à* - à - *ma* - nym - phe - cru - *è* - è - è - è - *le.*

Les variantes des troisième et quatrième vers de la 6e strophe ne seraient pas moins caractéristiques :

1607 Ainsi disoit Tirsis quand l'Aurore annonceant
Le retour du Soleil sur les monts paroissant,
Semoit dans l'air serain de l'or avec des roses,
Entre ses dois escloses.
1609 ... sur les monts paroissant
Avec un vaze d'or plein de perles liquides
Rendoit les prez humides.

La revision de Lingendes approfondit sensiblement le paysage poétique — la terre, absente dans la première leçon, apparaît dans la seconde avec ses prés emperlés de rosée, — mais le fragment mélodique eût donné ce vocalisme raboteux :

... (plein de per-) *les - li - i - qui - des*
... (ren-doit-les) *prez - ez - hu - u - mi - i - des*

Au contraire, la version initiale, d'une vision plus limitée, donne cette déclamation vocale :

... (de-l'or-a-) *vec* - des - és - *ro - ses*
... (en-tre-ses) *dois* - ois - dé - é - é - *clo - ses*

mieux intelligible et dont l'euphonie mélodique est rendue plus sensible par les vocalises finales déroulées en gamme descendante.

En l'absence de toute autre explication, nous n'avançons qu'une hypothèse mais nous pouvons croire volontiers que la version primitive de *Tirsis* fut établie à l'intention du chant et peut-être soumise au travail jumelé du poète et de son musicien.

Voici enfin une chanson qui a pu être intégralement retrouvée par le seul secours d'un recueil musical. M. Griffiths a relaté les circonstances de la découverte qu'on lui doit [1] : la pièce *Si c'est un crime que l'aymer...* a été publiée pour la première fois avec ses quatre strophes complètes dans son édition des œuvres poétiques de Lingendes [2].

1. *Op. cit.*, p. xxxix et xl.
2. *Ibid.*, p. 196.

Toutefois nous nous permettrons de reviser et augmenter le commentaire de l'éditeur.

Il nous dit, en effet, que la chanson « *complète et accompagnée de cet air merveilleux de Boësset le père... se cachait dans un recueil de vers et de musique intitulé Airs de cour* » et cite dans sa bibliographie [1] le V^e^ livre des airs de cour et de différents auteurs (à une voix sans basse continue) publié chez Ballard, en 1623.

Or il existe non seulement deux recueils de Ballard où figure la chanson *Si c'est un crime*, antérieurs à celui cité par M. Griffiths et d'autant plus intéressants qu'ils donnent l'un la version à cinq voix de l'air de Boësset [2], l'autre l'air à une voix mis en tablature de luth par le même [3], mais encore deux publications du XVIII^e^ siècle dont la première, datée de 1738 [4] mentionne à côté du nom de *Boisset* (*sic*) : *Les paroles sont de Lingendes.* La seconde, identique à la précédente et non datée, semble légèrement postérieure et ne porte pas de nom d'auteurs [5]. L'esprit de l'époque se reflète dans le dernier recueil où la chanson de Lingendes, par allusion à son refrain :

La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle :
Mais non pas à mes yeux.

s'intitule « *Le coupable innocent* ». La version musicale du XVIII^e^ siècle accommodée au goût du temps, déforme légèrement la mélodie de Boësset, empruntée au recueil de 1623 dont la date est spécifiée.

Tous ces recueils renferment *intégralement* les quatre strophes de la chanson. Il existe donc à notre connaissance au moins cinq ouvrages de musique reproduisant, de 1621 à 1740 environ, la pièce complète de Lingendes et Boësset. Témoignage significatif de la vogue persistante et du regain de faveur d'une œuvrette exquise à propos de laquelle les souvenirs de Ménage prennent toute leur valeur :

... Il y a cinquante ou soixante ans [en 1688]... qu'on chante à Paris et à la Cour, dans les compagnies les plus vertueuses de l'un et l'autre Sexe, des vers qui disent... :

Si c'est un crime de l'aimer...

Le vieux Boisset fit sur ces paroles un air merveilleux : et je me souviens que Lambert le chantant un jour devant le Cardinal de Retz, alors Coadjuteur de Paris, M^r^ le Cardinal de Retz le lui fit répeter plusieurs fois... et me dit en ce tems-là que ces vers estoient du Poëte de Lingendes. M^r^ de Charleval m'a depuis confirmé la même chose [6].

1. *Ibid.*, p. xxxii, AC.
2. III^e^ livre des airs de cour à quatre et cinq voix, par Anthoine de Boësset (Paris, Pierre Ballard, 1621, f° 17).
3. X^e^ livre des airs de cour mis en tablature de luth par Anthoine de Boësset (Paris, Pierre Ballard, 1621, f° 22).
4. Airs choisis à une, deux et trois voix (à Paris, chez Prault fils, 1738).
5. *Le Passe-Temps agréable et divertissant*, ou *Le Nouveau plaisir des filles* (à Paris, chez M^me^ Boivin, s. d.).
6. Ménage, *Anti-Baillet* (Amsterdam, 1725, t. XIV, p. 20-21), cité par M. Griffiths.

L'air de Boësset possède effectivement un charme auquel l'auditeur d'aujourd'hui est encore sensible. Il lui fallait d'ailleurs une séduction incontestable pour triompher du préjugé dont l'époque des ariettes et brunettes en clichés marquait généralement toute musique vocale née un siècle auparavant.

Ainsi, par une illustration musicale dont le poète ne connut pas la fortune, se répandirent dès 1621 dans les sociétés où l'on aimait à chanter, les strophes complètes de la chanson de Lingendes, dont les amateurs de seule poésie ne purent jamais lire qu'un couplet sur quatre.

Nous avons aussi trouvé trace de la publication — à notre connaissance jamais signalée par les éditeurs de Lingendes — d'une autre de ses pièces, *La Chanson pour Madame la Vicontesse d'Ochi « Amour, quitte tes armes... »* [1], mise en musique à quatre parties par François de La Roche et gravée, en 1652 [2]. Ce sont les strophes célébrant la voix de Charlotte des Ursins la *Caliste* de Malherbe, et que Tallemant des Réaux rappelle dans son *Historiette* [3] :

> ... il ne faut prendre cela que poétiquement car elle n'a jamais eu la réputation de bien chanter....

De style polyphonique au temps où s'affirme la prééminence de l'air à une voix ou en duo, la version musicale de De La Roche n'utilise que les deux premières strophes de la chanson à laquelle le poète a donné cinq couplets. Elle apparaît comme un hommage tardif à la qualité musicale de la poésie de Lingendes. Elle nous semble d'autant plus intéressante à signaler que trente ans la séparent de la dernière illustration musicale de vers de Lingendes (1621-1623 : *Si c'est un crime...*) et que les vers qu'elle traduit, maintes fois réédités de 1609 à 1642, ne seront désormais plus reproduits avant 1781 [4].

Nous avons enfin décelé une version parodiée en air à boire, de cette même chanson pour M^me^ d'Auchy, avec l'incipit : « *Amour, quitte tes armes, / N'use point ton flambeau....* » Elle est de 1715, musique de Nicolas Renier [5]. Il n'est guère possible de comparer l'air sérieux de l'année 1652 et l'air à boire de 1715 : une seule partie sur quatre nous a été conservée pour la partition de De La Roche. Mais il y a tout lieu de penser que la parodie a pris sa source aux paroles plutôt qu'à la musique.

Voilà donc, pour ce délicat poète à la courte existence, neuf recueils successifs attestant la musicalité de ses vers, et par lesquels pendant un siècle et demi sa production poétique se propage en des milieux ou elle n'aurait peut-être jamais pénétré sans eux.

1. Publiée pour la première fois en 1609 (*Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*, recueil de De Rosset, Paris, Toussaint du Bray).
2. *III^e^ livre d'airs à quatre parties*, par Fr. de La Roche, Ordinaire en la musique de S. A. R. (Paris, Robert Ballard, 1652, f° 6).
3. *Op. cit.*, t. I, p. 201.
4. *Poésies anciennes et modernes* (Paris et Rouen, 1781, 2 v.).
5. *Second recueil d'airs à boire*, à une voix et b. c., par Nic. Renier (1715, p. 16).

François Mainard.

Trois illustrations musicales contemporaines du poète nous restent pour les vers de François Mainard : une chanson et deux récits de ballet. Mais nous savons qu'un certain nombre de ses autres vers de ballet furent mis en musique bien que celle-ci n'ait pas été retrouvée [1]. En outre, si l'on examine de près son œuvre poétique, on y distingue, à côté de chansons sérieuses ou bachiques destinées au chant, un grand nombre de pièces visiblement composées aussi, soit pour quelque air disparu, soit pour tenter quelque musicien. Nous n'avons pas loisir de citer ici tous ces couplets ou strophes dans lesquels, selon les conventions du temps, le rythme musical et le phrasé mélodique sont apparents. Aussi nous bornerons-nous à quelques exemples.

Rappelons la première strophe de la chanson :

N'est-ce pas trop de cruauté,
Qu'estant près de votre beauté
Qui me retient sous son empire,
Il faille de peur des jaloux
Défendre à ma langue de dire
Ce que mon cœur souffre pour vous [2].

Les quatre couplets qui la composent accusent rigoureusement, pour chaque vers, le même rythme en vue de l'ajustement à une diction musicale tantôt syllabique, tantôt vocalisée, et pour chaque sizain, la même pause au troisième vers permettant la reprise de chacun des deux motifs — A et B — notée sur la plupart des airs de cour de ce temps.

Les mêmes observations valent pour les deux strophes de la pièce « *J'ay bien subject d'estre affligé...* », tirée des manuscrits de la Bibliothèque de Toulouse ; et si nous prenons à présent l'une des nombreuses chansons bachiques, celle qui est adressée à Thibaudière :

Amy des morceaux delicats
Et de la desbauche polie,
Viens noyer dans nos Vins Muscats
Ta soif et ta mélancolie [3].

nous voyons, aux cinq couplets dont elle se compose, le repos de deux en deux vers permettant la reprise *ad libitum* du premier ou du second thème musical, selon le schéma AA-B ou A-BB, ou même, comme cela se faisait dans beaucoup d'airs à boire, les deux reprises, AA-BB, la dernière chantée en chœur.

1. Le chœur des *Sibylles au Roi* : « *O grand frère de Minerve* », et les stances : « *Princesse dont les soins qui pénètrent partout...* » pour le *Ballet de la Princesse d'Espagne* ; le récit d'Orphée : « *Forests, et vous, rochers, que j'ay vus tant de fois...* » ; les vers aux Dames : « *Beautez plus divines qu'humaines...* », au Roy : « *Grand Prince, unique soing de Mars* », et à Madame, Sœur du Roy : « *Objet de tout poinct accomply* », pour le *Ballet des Amadis*, dansés en 1612 et 1615. (Cf. Drouhet, *Le poète François Mainard*, p. 176 et suiv.)

2. François Maynard, *Poésies* (Édit. Gohin, Paris, 1927, p. 207).

3. *Op. cit.*, p. 114.

Enfin, pour une autre chanson à boire, « *Je ne puis souffrir les Esprits* », dont le quatorzième et dernier couplet évoque Flote le verre en main, la pause, en dépit de la règle en usage pour les sizains, est observée au quatrième vers et suggère le schéma A-BB d'un air à boire où la reprise se fait sur les deux derniers vers en refrain.

A l'inverse, nous distinguons fort bien, dans les vers de ballet, ceux à réciter et ceux à chanter. Nul doute que les stances d'*Urgande à la Reyne*, « *Soleil de l'Univers, Reyne, dont le mérite* »[1], — onze strophes d'alexandrins de style abstrait *et dont certains ont une fermeté toute malherbienne* — étaient destinées à la déclamation. Au contraire, les strophes indigentes de la *Chanson des Bergers*, sans doute confiées au chœur du ballet, avec leur combinaison de rythmes pair-impair, le vers de onze et celui de trois syllabes pour la cadence finale :

Bergeres, les Merveilles
De Nature et des Cieux,
Vos graces nompareilles
Ravissent tous les yeux ;
Et les qualitez de vos divins Espris,
Sont sans pris[2],

deviennent, si on les « repense » musicalement, d'autant plus acceptables que chacun des trois couplets montre un choix de mots et de rimes aux sonorités mélodieuses dans une version chantée où alternent syllabismes et vocalises.

Ces quelques remarques peuvent paraître s'appliquer à des problèmes secondaires. Pourtant, elles nous conduisent à retrouver, dans l'ensemble de la production poétique de Mainard, une sorte de présence constante de la musique vocale, ou, si l'on préfère, une soumission plus ou moins consciente aux lois imposées par un type d'airs de cour que la société de l'époque entendait à tout moment.

Tallemant des Réaux a rapporté que Mainard fut le premier à s'apercevoir que la pause au troisième vers était « *nécessaire aux stances de six* » grâce à quoi Malherbe « *l'estimait l'homme de France qui faisait le mieux les vers* », et qu'en outre Malherbe et Mainard « *voulurent qu'aux stances de dix on en fit encore un* [arrêt] *au septième vers* »[3], pour permettre au musicien une troisième reprise dans la version mélodique des longues strophes.

En réalité, Racan avait raison d'affirmer « *que ces stances* (de dix) *ne se chantent jamais et que, quand elles se chanteraient, on ne les chanteraient point en trois reprises* »[4]. Plus musicien que son condisciple, il connaissait mieux que lui la construction de l'air de cour qui, effectivement, ne note jamais plus de deux reprises.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est d'observer comment Mainard

1. Pour le *Ballet des Amadis*.
2. *Op. cit.*, p. 176.
3. *Op. cit.*, t. I, p. 187-188.
4. *Idem.*

s'est paradoxalement contraint aux deux pauses sur les quatrième et septième vers des strophes de dix dans la plupart de ses longues pièces et jusqu'en de grandes odes composées en dehors de tout souci musical. Sur vingt-deux strophes, l'*Ode* adressée à Flote : *Chaud Amy de la Vertu...*, ne présente que deux exceptions à cette règle ; celle adressée à *Messire Charles de Noailles pour son Livre intitulé L'Empire du Juste* : *Que ce Livre fera de bruit...*, et celle à Richelieu *Sur l'heureux succez du voyage de Languedoc* : *Cessons de répandre des larmes*, une seule exception pour vingt-et-une et vingt-quatre strophes ; enfin, celle au même Cardinal : *Muse, il faut reprendre ta Lyre...* ne comporte, en ses vingt strophes, aucune exception.

Venons aux pièces mises en musique et dont les partitions ont été conservées. Les deux premières, publiées au même recueil de 1615 [1], appartiennent à un ballet sur lequel nous n'avons pas d'autre renseignement que la mention qui figure au recueil Ballard : *Ballet de M. le Prince*, en tête de chacun des deux morceaux. L'un, *Récit de la Nuict au Roy* : *Monarque, à nul autre pareil...* a pour auteur Henri de Bailly, compositeur dont Malherbe parle dans sa correspondance et auquel il confia sans doute quelque poème pour un air aujourd'hui disparu.

Le texte donne à penser que le roi assistait au ballet lequel, d'après les deux derniers vers de la seconde stance :

> ... Tu viendras reposer dans le sein adorable
> De l'Ange que l'Espagne à la France a promis

fut dansé avant l'entrée en France d'Anne d'Autriche. Cette pièce comporte six strophes de trois octosyllabes et trois alexandrins, dans lesquelles Mainard a partout observé la pause au troisième vers. Or, la musique, non mesurée, d'allure lente et solennelle, ne note aucune reprise, comme cela se remarque pour les entrées et récits de ballet ; l'arrêt est simplement souligné par les valeurs longues sur la fin du vers ; mais les musiciens de l'époque détachent les vers afin qu'on puisse, dans la version chantée, les retrouver un à un et sentir le retour de la rime. C'est d'ailleurs une des particularités de la poésie de Mainard que d'isoler volontiers chaque vers et en ce sens il a dû faciliter la tâche à ses musiciens.

L'autre pièce du même ballet, *L'Aurore aux Dames* : *Beautez, pour qui le Ciel n'a Dieu qui ne se plaise...* a été mise en musique par Pierre Guédron, Intendant de la Musique de la Chambre du Roi sous Henri IV et Louis XIII, beau-père de Boësset et musicien favori de Malherbe. La participation constante de Guedron aux ballets de cour est bien connue, comme aussi la beauté de ses airs dont chacun vantait « le charme puissant ». Sur la pièce de Mainard — trois strophes de quatre alexandrins avec repos sur le deuxième vers — Guedron a composé une longue et souple mélodie non mesurée, au rythme extrêmement

1. Premier livre des airs de différents auteurs, à une voix sans b. c. (à Paris, chez Pierre Ballard, 1615, f^os^ 7 et 10).

libre et qui, par sa déclamation mouvante ornée de vocalises, tient à la fois de l'air et du récit dramatique italien. Il n'y a aucune indication de reprise et le poète en fut pour sa peine. Mais le musicien a tiré de l'alexandrin — mètre souvent rebelle à la musique — un merveilleux parti.

La troisième et dernière version musicale des vers de Mainard appartient à Louis de Rigaud, compositeur d'airs de cour et de chansons dont une partition a été conservée [1]. C'est dans cet ouvrage paru en 1623 que figure l'air sur la chanson : *Bien que vos yeux brulent mon ame...* dont les quatre couplets — des quatrains en octosyllabes — ont été publiés pour la première fois en 1607 [2]. Mais les trois strophes utilisées par le musicien présentent de telles variantes que le texte initial, sauf pour la première, est à peu près méconnaissable :

Dans *Le Parnasse.*	Dans *Airs..., par L. de Rigaud.*
Bien que vos yeux brulent mon [ame	
Belle Phillis, je vous promets	Chère...
De receler si bien ma flame	Dissimuler...
Qu'on ne la cognoistra jamais	
Je tiens ma bouche si bien close	Et si c'est un cruel martire
Que mesme au plus fort des dou- [leurs	D'aymer une ame uniquement
D'un soupir seulement je n'ose	Sans luy pouvoir seulement dire
Donner de l'air à mes chaleurs	La cause d'un si grand tourment
Non ! on ne m'entend jamais plain- [dre,	Votre beauté qui tout mesprise
Quoyque je brusle nuict et jour ;	M'oste la voix et le discours
Si bien qu'il ne vous faut point [craindre	Et ne permet à ma franchise
Que je parle de mon Amour.	De luy déclarer mes amours
Craignez plustost que ma poictrine	
Ne s'ouvre à tant de feux ardans,	(Str. supprimée.)
Car lors vostre image divine	
Se verroit emprainte au dedans.	

Que penser de cette confrontation ? N'était le premier couplet on pourrait se demander s'il s'agit bien de la même pièce. L'hypothèse des variantes à intention musicale n'est pas à retenir : nous avons fait chanter les deux textes et ils s'adaptent aussi bien l'un que l'autre à l'air de De Rigaud, au demeurant d'une grande simplicité de ligne, de diction syllabique et de rythme nullement complexe.

Faut-il supposer que Mainard, ayant su le projet du musicien, a voulu en 1623 débarrasser de tout son fatras de *soupir, poitrine ouverte* et *feux ardents*, une chanson de jeunesse qui ne pouvait être republiée dans sa forme initiale sans le faire rougir devant son maître ?

1. *Airs faits et mis en tabl. de luth*, par Louis de Rigaud (Paris, Pierre Ballard, 1623, f° 14).
2. *Le Parnasse des plus excellens poetes* (Paris, Mathieu Guillemot).

Que ce fût par peur de Malherbe ou pour toute autre raison, la chanson seconde manière est aussi simple et directe que l'autre est artificielle et entortillée. Et nous croyons pouvoir ajouter aux œuvres poétiques de Mainard cette version qui semble n'avoir jamais été signalée jusqu'ici.

Il apparaît qu'après 1623 aucun musicien n'a mis en musique des vers de Mainard. En outre, les trois airs que nous avons cités n'ont pas été reproduits à notre connaissance dans des recueils postérieurs, comme nous le pouvons souvent constater pour les airs à succès. En fait, le poète éloigné de Paris et de la Cour pendant les treize dernières années de sa vie, perdit toute occasion de liens avec des compositeurs en vogue. Ainsi maintes strophes et couplets aptes au chant sont demeurés sans musique. Quant aux airs et récits de ballet, leur vogue passagère ne se pouvait prolonger au delà des fêtes qui les avaient suscités.

Racan.

Musicien, jouant du luth, connaissant bien les rythmes et schémas des airs de chant tels que les pratiquaient les compositeurs du temps, Racan a dû donner à la musique beaucoup plus qu'il ne nous en a été conservé. On suppose que la représentation des *Bergeries* était mêlée de musique. D'ailleurs, il suffit d'examiner le texte pour voir que la *Chanson de Tisimandre* : *Donc après tant de maux soufferts* [1]..., celle d'Alcidor : *Noir séjour de l'horreur, ténébreuses vallées...* et les trois chœurs des Bergers, étaient destinés au chant.

Cependant, les Psaumes mis à part, nous n'avons trace que de deux œuvres poétiques de Racan mises en musique : le *Cantique sur la naissance de Notre Seigneur*, plus tard intitulé *Noël pour chanter à la Messe de Minuit*, et la chanson : *Cruel tyran de mes désirs....* Mais il faut ajouter que la première de ces pièces a connu, auprès des musiciens du XVII[e] siècle, un succès persistant, et que nous en possédons plusieurs versions chantées.

Le fait le plus intéressant à signaler pour ce cantique, c'est que Racan l'a composé sur un air de Boësset : *Que sous le concert des oyseaux...*, paru en 1615, à une voix et tablature de luth [2] et, en 1617, à quatre voix [3]. C'est probablement la version à une voix et luth qui inspira le poète.

L. Arnould a signalé que dans cette pièce — l'une de celles que Racan a le plus travaillées — « chaque couplet finit par une rime masculine et que le suivant commence par une autre rime masculine, au

1. A rapprocher de Malherbe : *Donc après un si long séjour*, stances mises en musique par Vincent, 1613.

2. VI[e] livre d'airs de diff. aut. mis en tabl. de luth, par Gabriel Bataille (Paris, Pierre Ballard, 1615), f° 58.

3. Premier livre des airs de cour à quatre et cinq voix de Anthoine de Boësset (Paris, Pierre Ballard, 1617), f° 13.

lieu de faire alterner masculines et féminines d'un couplet à l'autre »[1]. Mais, s'il a pu citer les recueils où se trouve l'air de Boësset, il ne les a sans doute pas consultés, car il aurait vu aussitôt, dans le Noël de Racan, le calque exact mais de qualité poétique infiniment supérieure, des couplets utilisés par Boësset ; les deux premières strophes suffiront comme exemple :

Air de Boësset.	*Noël de Racan.*
Que sous le concert des oyseaux	Maintenant que l'Astre doré
Les nimfes des bois et des eaux	Par qui le monde est esclairé
Meinent le bal en chaque rive	A cedé la place aux estoiles,
Et que tous les peuples rejouis	Par un miracle nompareil
Accourent voir ANNE captive	La nuit au milieu de ses voiles
Dedans les chaisnes de LOUYS.	A veu naistre un nouveau Soleil.
Ce n'est pas un ouvrage humain	Celuy qui limite le cours
Où ce Roy seul ait mis la main	Des siècles, des ans, et des jours,
Deux puissans Dieux l'ont en- [chaisnée	Qui toutes choses delibere :
Et voit-on que de toutes parts	Se despoüillant de sa grandeur
Ce nœu d'Amour et d'Hyménée	S'est vestu de nostre misere
Arreste les desseins de Mars	Pour nous vestir de sa splendeur.
Enfin LOUYS est couronné...	Un bienheureux enfantement...

Nous ne connaissons pas l'auteur des vers mis en musique par Boësset, mais les paroles et leur air, composées pour un événement politique que la France entière célébrait, durent connaître une grande vogue. On comprend que la ligne mélodique et le rythme gracieux du chant aient frappé l'oreille musicienne de Racan. Toutefois, on se demande s'il désirait réellement que son Noël fût chanté sur l'air de Boësset, car la mention :

Sur le chant
Que sous le concert des oiseaux...

n'apparaît qu'en 1660 [2], après quatre publications successives du cantique, constamment remanié.

Il ne faut donc pas s'étonner que des compositeurs non instruits des intentions de Racan, aient eu idée de musiquer ce Noël. Nous en trouvons un premier témoignage en 1643 avec M^re^ Guillaume Lusson, Premier Président de la Cour des Monnoyes et sans doute musicien du dimanche, mais qui n'en a pas moins composé tout un recueil de psaumes et cantiques pour sa nièce religieuse au Val-de-Grâce [3], parmi eux celui inspiré par Racan.

L'air de M^re^ Lusson n'est pas dénué de qualités. Il exprime un sentiment sincère et il est correctement écrit. Gravé pour une voix, sans basse continue, le chant est placé au-dessus d'une portée de six lignes,

1. Racan, *Poésies*, I (Paris, 1930, p. 20).
2. *Dernières œuvres et poésies chrétiennes* (Paris, Pierre Lamy).
3. *Psaumes et cantiques mis en musique par M^re^ Guillaume Lusson...* (Paris, Robert Ballard, 1643).

laissée en blanc et sans doute destinée à recevoir une tablature de luth : on accompagnait volontiers, à l'époque, les chansons pieuses au luth, dans le dessein de façonner les airs religieux sur les airs du monde pour leur donner plus de chances de succès.

Il existe également une autre version du Noël de Racan, due à un compositeur anonyme (vers 1650) et qu'un musicien moderne a restituée pour chœur à quatre voix en 1938 [1]. Nous la citons sous toutes réserves, car nous n'en connaissons pas les sources.

Enfin, nous avons consulté un très curieux ouvrage édité à Hambourg en 1686 : *Les occupations saintes des ames fidelles* [2], dont le texte imprimé en français reproduit des psaumes, cantiques et hymnes empruntés à des poètes français du XVII[e] siècle, et leur attribue des airs notés pour chant à une voix. C'est dans cet ouvrage que nous avons trouvé le Noël de Racan, sous le titre de *Cantique pour la naissance de N. S.* qu'il eut jusqu'en 1660, avec six strophes seulement, comme dans l'édition de 1660 des *Dernières œuvres et poésies chrétiennes*, mais sans la correction opérée à cette époque par Racan soucieux d'éviter la condamnation d'un vers que les R. P. Docteurs désapprouvaient. De sorte qu'il est difficile de savoir dans quelle édition l'imprimeur hambourgeois a puisé.

La table par incipit, en tête de l'ouvrage, est bilingue. L'incipit littéraire en allemand est placé au-dessus de chaque notation musicale ; pour le Cantique de Racan : *Jetzt Das gûldner Heer*, traduction de : *Maintenant que l'Astre doré.* Tout le reste de l'ouvrage est en français. Il ne mentionne pas de noms d'auteurs.

Ainsi l'éditeur allemand reconnut les aptitudes mélodiques du Noël de Racan dont les strophes, chantées en français avec la prononciation que nous devinons, durent se répandre en Allemagne par le truchement d'une musique autochtone, à l'usage — nous citons le sous-titre — de « *toute sorte de personnes... en toute sorte de tems et d'occasions, pour prier Dieu le matin, le soir, à l'Église, et pour tout autre exercice de Dévotion* ».

A côté de ce Noël qui a fait carrière [3], la plupart des vers de ballet de Racan ont dû recevoir leur musique, malheureusement perdue. Les vers *Pour un Amériquain*, avec les souples cadences des cinq alexandrins enlaçant un unique hexamètre, le récit de *La Nuict Aux Dames*, avec des strophes de six, aux mètres variés laissant à la déclamation vocale toute sa liberté, le récit du *Roy de Perse, Aux Dames*, où alternent les vers longs et courts et où se croisent des rimes mélodieuses, ont certainement été composés pour le chant. Quant aux strophes *Pour un marinier* : *Dessus la mer de Cypre où souvent il arrive...* — qui ont séduit Wekerlin, grand fureteur de poètes et de musiciens

1. Éditions musicales Fetisch.
2. Par Pierre Knoust, Hambourg, MDCLXXXVI.
3. Bien que ce soit hors de notre sujet, nous signalons la version musicale qu'en a donnée en 1922 le compositeur et chef d'orchestre Rhené Baton.

d'autrefois — leur large rythme de barcarolle respire la musique à pleins bords.

Sans nous attarder aux regrets de ces airs disparus, examinons pour finir la chanson « *Cruel tyran de mes désirs* » dont nous avons retrouvé la version musicale signée Boësset et parue en 1624 sous trois formes et dans trois recueils différents [1] ce qui, d'une part, témoigne de la notoriété du musicien et du succès de la chanson, d'autre part, de la pratique simultanée d'airs à plusieurs voix et d'airs à une voix et luth, en un temps où les deux styles se cultivaient sans exclusive.

Aucune de ces trois versions musicales ne nous semble avoir été signalée par les éditeurs de Racan. Or, le texte qu'elles empruntent — identique dans les trois recueils — est sensiblement différent de celui qui paraîtra en 1626-1627 et pour la première fois dans un recueil poétique [2] : il prête aux mêmes questions que le *Tirsis* de Lingendes et la chanson de Mainard.

Les trois recueils musicaux de 1624 ne publient que les quatre mêmes strophes de la chanson de Racan, et sans nom d'auteur pour les paroles. Le recueil poétique de 1626-1627 en imprime six, avec de nombreuses variantes :

Recueils Ballard, 1624.	*Rec. Toussaint du Bray*, 1626.
Cruel tyran de mes desirs	
Respect de qui la violence	
Au plus fort de mes desplaisirs	
Me veut imposer le silence	
Permets qu'aux rochers seulement	
Je conte les ennuis que *l'on* souffre en aimant...	que *je* souffre...
Ces bois éternellement sours	
Ne sont point suspects à ma plainte :	
Les Ecchos y dorment toujours	
J'y suis hors de toute contrainte	*... Le repos y fuit la...*
C'est là que je puis seulement	*Les Zephirs peuvent...*
Déclarer les ennuys que je souffre en aymant	*Y soupirer le mal...*
Manquent les str. 3 et 4.	
Str. 5 :	
... Aussi *la* beauté seulement	Aussi *sa* beauté...
Str. 6 :	
... Alors aux Rochers seulement	
Je diray les *plaisirs* que l'on souffre en aymant.	... les *douceurs*...

Ces variantes ont échappé jusqu'ici à toute édition critique. Elles sont assez significatives pour démontrer, avec plus de certitude que dans les cas précédents, la composition poétique en vue de la musique. L. Arnould qui n'eut pas connaissance des recueils Ballard, data

1. IVe livre des airs de cour à quatre et cinq parties, par Anthoine de Boësset ; XIIe livre des airs de cour mis en tabl. de luth, par Anth. de B. ; VIe livre des airs de cour de diff. aut. à une voix et b. c. (Paris, Pierre Ballard).

2. Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, Racan, etc. (Paris, Toussaint du Bray, 1626 [ou 1627]).

d'avant 1627 la chanson de Racan. Mais nous pouvons à présent la dater d'avant 1624 en ajoutant que si elle fut primitivement écrite pour un air et soumise aux conventions du genre, Racan, en vue de sa publication dans un recueil où figuraient des vers de Malherbe..., Maynard... *et austres des plus fameux esprits de la Cour*, a tenu à la reviser et parfaire, lui qui travailla quarante ans le Cantique de Noël dont il a donné cinq versions successives.

Les strophes de ladite chanson, d'un rythme éminemment musical et d'une fluidité mélodique qui ne peuvent échapper aux connaisseurs [1], sont des sizains de cinq octosyllabes et un alexandrin, dont le schéma, selon L. Arnould, paraît inventé par Racan. M. Arnould ajoute encore deux remarques dignes d'intérêt ; la première concerne les deux rimes masculines différentes à la fin du couplet et au commencement du suivant : or c'est le cas du Noël dont Racan a calqué le rythme sur un air de Boësset ; la seconde se rapporte au refrain dont le genre annonce les stances de Rodrigue [2] : or, trois strophes des stances du *Cid* ont inspiré à M. A. Charpentier, en 1681, des airs d'une expression dramatique saisissante, qui attestent des possibilités musicales insoupçonnées dans les vers de Corneille, et dont nous avons publié la restitution [3].

Tout cela nous ramène encore à l'extrême capacité musicale de la chanson de Racan. L'air de Boësset se divise traditionnellement en deux thèmes A et B. Les reprises, la première marquée par la pause au quatrième vers observée en raison des deux derniers vers formant refrain, la seconde sur la cadence finale, sont toutes deux notées sur la musique. L'air est doucement mélancolique, avec de très légères vocalises ; il monte la plainte vers l'aigu et la redescend progressivement pour finir dans le grave, donnant au texte une déclamation pleine de naturel. Le rythme, non mesuré, entremêle le ternaire et le binaire : l'ensemble affirme une étroite union des paroles et de l'air qui les porte.

A notre sens, le poète a composé quatre strophes de « *Cruel tyran de mes désirs...* », spécialement pour Boësset, dont il connaissait bien la rythmique et le style mélodique. Boësset n'aurait pu trouver nulle part une pièce qui n'avait pas encore été publiée, et il y a tout lieu de croire que Racan a remis lui-même à un musicien qu'il admirait au point de lui emprunter ses modèles, des vers conçus à son intention et peut-être parachevés en commun.

On voit qu'en cette première moitié du XVII^e^ siècle, on peut trouver la musique souvent associée à la poésie, l'une et l'autre s'enrichissant de dons réciproques, et qu'il ne convient pas de laisser au siècle de Ronsard l'apanage exclusif de leur fraternité.

L. MAURICE-AMOUR.

1. L. Arnould avait remarqué que la chanson de R. aurait pu inspirer Mozart ou Massenet (*op. cit.*, p. 156).
2. *Ibid.*
3. L. Maurice-Amour, « Les musiciens de Corneille : 1650-1699 » (*Revue de Musicologie*, juillet-août 1955).

Mme ADAM ET LES DÉBUTS DE PIERRE LOTI

Par quel concours de circonstances, Juliette Lamber, la grande patriote, l'ennemie de Bismarck, Juliette Adam « La Revancharde », qui s'est intéressée davantage à la politique qu'à la littérature, découvrit-elle Pierre Loti ?

Mme Adam a toujours revendiqué la paternité de cette découverte et n'a pas craint de déclarer : « Moi seule j'ai compris, à la simple lecture de *Rarahu*, qu'un talent de premier ordre naissait. Je l'ai écrit à A. Dumas fils, à Alphonse Daudet, à dix de mes amis, et le succès dans *La Nouvelle Revue* a été colossal. Dès le premier numéro, tous mes amis des lettres à qui j'avais écrit ou dit : « Lisez ce roman d'un très jeune enseigne de vaisseau qui est maître », m'ont répondu après lecture avec enthousiasme [1] ».

La publication de cet ouvrage dans *La Nouvelle Revue* que venait de fonder Mme Adam — à la fin de 1879 — permit en effet à Loti de conquérir d'emblée la gloire. Personne encore n'avait su rendre comme lui les charmes du paradis polynésien.

En quête de manuscrits de jeunes écrivains, Mme Adam s'était adressée aux principaux éditeurs, à Calmann-Lévy notamment, qui lui offrit *Rarahu* qui allait sortir ; il s'agissait de la nouvelle œuvre d'un jeune officier de marine dont Calmann-Lévy avait publié, au début de 1879, le premier roman *Aziyadé* sans qu'il ait été très remarqué.

La publication dans *La Nouvelle Revue* de *Rarahu*, dont le titre devint, grâce à l'inspiration heureuse de Mme Adam, *Le Mariage de Loti*, préluda à une collaboration qui se poursuivit régulièrement jusqu'à l'abandon de la direction de la revue par Mme Adam en 1899, cet enfant qui lui fut si cher et à qui elle consacra vingt années de son existence.

Les lettres que Loti lui a adressées et dont la plus grande partie a été publiée par les soins de Mme Adam, chez Plon en 1924 [2], débordent de tendresse respectueuse. Après un timide essai avec « Madame »

1. Lettre de Mme Adam à Henri d'Alméras, citée par H. d'Alméras : *Avant la Gloire, 1re Série* (Paris, 1902), p. 234.
2. *Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam (1880-1892)* [Paris, 1924].

et « Madame aimée », il adopte pour ses lettres à sa seconde mère « Madame chérie ».

Les lettres suivantes sont une courte sélection de la vaste correspondance adressée par Mme Adam à Loti, qui nous a été confiée par M. Samuel Loti-Viaud. Elles révèlent le caractère de cette amitié et donneront l'histoire des premières années de cette collaboration littéraire.

On voit par le cérémonieux « Monsieur » que la lettre qui suit, et qui date d'une quinzaine de jours après leur première rencontre [1], n'est que la lettre d'une directrice de revue qui voudrait s'assurer la collaboration d'un écrivain de talent. Pourtant, elle n'hésitera pas à lui écrire :

lundi 5 avril 1880

Monsieur,

Ce n'est point une phrase banale quand je dis que mes collaborateurs sont mes amis. Vous avez bien fait de vous adresser à moi pour votre protégé Le Cor [2]. Le voici le mien. Je crains seulement d'arriver trop tard. Vous me ferez, si cela est, recommencer à temps une autre fois.

Vous ne savez donc pas que je passe ma vie à recommander les protégés de mes amis, mes amis mêmes, et que ce n'est pas une indiscrétion — du tout — que de m'écrire pour votre ami Pierre Le Cor. J'espère que vous travaillerez maintenant pour le directeur que vous connaissez et que j'aurai de vous un roman l'année prochaine [3].

Je vous serre la main,

Juliette Adam.

Elle lui envoie plusieurs lettres dans le même genre à propos de ses démarches pour Pierre Le Cor, lui rappelant le succès du *Mariage de Loti* et son désir de faire profiter ses abonnés d'un nouveau roman de cet écrivain au talent si original.

27 mai 1880

La personne, mon cher collaborateur, je vous l'avoue, qui a fait le plus de démarches pour Le Cor [4] dans les bureaux, tandis que j'en faisais au cabinet du ministre, est mon ami l'amiral La Roncière de Noury car vous savez que les bureaux et le ministre sont rarement d'accord.

Le Mariage de Loti a toujours un plus *grand succès* [5], et vous n'imaginez pas avec quelle impatience mes abonnés attendent votre *second*. Pour moi, j'ai pour votre talent une véritable *affection*.

Mes meilleurs compliments,

Juliette Adam.

1. Voir le récit de cette rencontre dans le *Journal intime* de Loti, I, p. 119, 24 mars 1880.

2. Pierre Le Cor, le futur « Mon Frère Yves ».

3. Loti avait été présenté à Mme Adam le 24 mars 1880 ; il s'agit du *Roman d'un Spahi*, publié à la *NR* du 15 mars au 15 mai 1881, sous le titre : *Le Spahi*.

4. Pierre Le Cor avait été nommé second-maître le 22 mai.

5. *Le Mariage de Loti* qui avait fait son apparition en librairie depuis le 15 mars, avait été publié précédemment dans les quatre numéros de janvier et février 1880 de *La Nouvelle Revue*. Voir Loti : *Journal intime*, I, p. 117, vendredi 19 mars 1880 : « Depuis huit jours, paraît-il, tous les journaux chantent, les uns après les autres, les louanges du *Mariage de Loti* ; de tous côtés, des articles me portent très haut. »

Le roman suivant est le *Roman d'un Spahi*, qui doit être édité par Calmann-Lévy en vertu d'un traité passé avec Loti après le succès du *Mariage de Loti*. Pour qu'elle puisse le publier, elle doit (et elle s'en plaint) subir les exigences de l'éditeur. Mme Adam indique sa détermination de profiter du talent de celui qu'elle appelle maintenant son jeune ami.

Paris, 24 sept. 1880

Vous avez envoyé un roman à Lévy. J'espère qu'il est pour la Nouvelle Revue — quels sont vos arrangements à cet égard ? Ce ne serait *pas bien* de porter à d'autres un succès auquel j'ai contribué. Votre chevalerie vous dictera cette conduite, n'est-ce pas. Veuillez me répondre directement, non par votre éditeur qui est mon ami, et qui s'étonnerait que je me fusse adressée directement à vous, mais qui en vue de vos intérêts matériels pourrait peut-être oublier ceux auxquels certainement, vous tenez plus.

Agréez toute ma sympathie,

JULIETTE ADAM.

3 oct. 1880

Mon jeune ami,

Après votre lettre si chaleureuse et si noble [1], je ne puis vous donner d'autre nom. Lévy a été, vis-à-vis de moi... éditeur ! et je n'attribuerai qu'à lui, rassurez-vous, ce qui m'adviendra pour vos œuvres. Nous conviendrons, vous et moi, à votre prochain séjour à Paris de moyens de tourner les difficultés. Je subirai les Fourches Caudines de Lévy, cette fois, et le prix qu'il me demande, et qu'il est exorbitant de demander à l'organe qui est cause du premier succès. Ne dites et ne faites rien que le jour où je vous le demanderai, et pour vous et pour moi, comme on fait avec un ami. J'ai eu la première, et *première* vaut peut-être mieux que premier ! la révélation de votre très grand, très original, très extraordinaire talent. Je me suis, par là, et par votre exquise dernière lettre, attachée à vous. Je vous serre la main.

JULIETTE ADAM.

C'est très rapidement que se manifeste et se développe chez Mme Adam cette affection maternelle. Nous la voyons dans les quelques lettres de 1881 qui furent publiées par le fils de Loti dans le journal intime de son père. « Votre amie » placé à la fin d'une lettre par Mme Adam [2], va devenir pour Loti une « chose précieuse ». « J'ai besoin d'avoir des amis et que mes amis me disent qu'il y a en moi quelque chose qui vaille. J'ai le vertige souvent tout seul [3]. »

Et Mme Adam expliquera : ... « L'amour est pour moi un sentiment si puissant que l'expression ordinaire me paraît insuffisante et que je

1. Il s'agit de sa lettre de Raguse publiée par Mme Adam, p. 9, et datée par erreur du 30 *octobre*. La lettre ne peut dater, en effet, que du 30 septembre 1880 (Loti était au golfe de Cattaro devant Baozich, le 30 octobre) ; elle répond à celle de Madame Adam du 24 septembre, citée plus haut.

2. Lettre publiée dans le *Journal intime*, p. 215, en date du 28 janvier 1881 ; d'autres lettres de Mme Adam se trouvent dans ce même volume, p. 238-239, 248-249, 281.

3. Lettre de Loti du 10 mars 1881 ; *Lettres à Mme Adam*, *op. cit.*, p. 12.

dis souvent : J'ai l'amour de l'amitié, comme on a l'amour filial, maternel ; pourquoi ne pas avoir l'amour amical ? [1] »

Elle lui écrira encore dans une des lettres déjà publiées :

Dites-vous que je pense à vous, à votre talent dont je suis un peu marraine, et que vous avez en moi non une amie, mais l'amie qui n'oublie pas, qui est prête à le prouver [2] !

Au cours des premières années de collaboration « amicale », Loti sera ainsi pour Mme Adam un ami, un jeune ami, et elle ne lui marchandera pas ses marques d'admiration et aussi ses conseils.

Les lettres suivantes, jusqu'à la date du 4 juillet 1882, concernent la publication de *Fleurs d'Ennui* dans *La Nouvelle Revue*. Loti avait pensé que ces impressions écrites en collaboration avec Plumkett (pseudonyme de Jousselin, officier de marine) plairaient à Mme Adam. La directrice de *La Nouvelle Revue* n'apprécia pas beaucoup — non sans raison — les passages sur Pékin rédigés par Plumkett, et elle imposa des modifications et de larges coupures au texte original. Ce fut encore un conte de Loti — inséré dans *Fleurs d'Ennui* qui motiva la censure de Mme Adam. L'aventure de trois matelots basques égarés chez *Les Trois Dames de la Kasbah*, titre du conte, l'avait choquée ; l'aventure, en effet, se terminait plutôt mal pour les matelots : ils avaient attrapé une « horrible maladie » et il n'était pas indiqué de parler de cette maladie « à la Zola » dans une revue qui « devait être possible dans les familles ».

13 février 1882

Mon cher ami,

J'ai un vrai chagrin. Je ne puis dans le bouquet des *Fleurs d'Ennui*, accepter la fleur *vénéneuse* de l'histoire des trois dames d'Alger. La revue doit être possible dans les familles, et, vraiment je n'ose vous demander de refaire l'histoire des matelots ou de me permettre d'en atténuer les passages les plus crus. Répondez-moi en hâte, je vous en prie. Ferez-vous ce que je vous demande ou ne m'en voudrez-vous pas de ne pas prendre *Fleurs d'Ennui* [3] ?

Mille témoignages d'amitié,[1]

Juliette Adam.

17 février 1882

Mon cher Loti,

Je vous le dis dans la sincérité de mon plus loyal jugement : tout ce que vous faites a sa saveur étrange, originale, curieuse, intéressante pour les lettrés.

1. Lettre du 11 mars 1881, publiée dans le *Journal...*, I, p. 238.

2. Lettre du 7 décembre 1881, publiée *en partie seulement*, *Journal*, I, p. 281. La lettre commence ainsi : « Mon cher ami, vous vous trompez ! Vous n'avez pas été inférieur, vous avez été original, et c'est l'impression que j'ai recueillie sur vous et éprouvée. Ce que j'ai de saillant dans le caractère et dans le cœur c'est la sincérité, vous pourrez donc vous rassurer et penser que votre visite d'*ami* m'a fait un vrai plaisir, et que votre présence réelle n'a pas détruit l'effet de votre présence imaginative. » Dans la partie publiée, il y a une erreur qu'il convient de signaler ; on a copié : « Je crois que vous bâtissez inconsciemment, — comme je le fais parfois, — et que vous trouverez plus de miel dans votre ruche, quand vous y pénétrerez pour constater si vous avez des provisions. » Mme Adam avait écrit *butinez*, non pas bâtissez.

3. Voir la réponse de Loti de date du 15 février 1882 ; *Lettres à Mme A.*, p. 17.

Fleurs d'Ennui participe de cela mais je vous avoue qu'on ne lit Plumkett que comme remplissage. L'allure du voyage en Chine, à certains moments de description, satisfait parce qu'on vous y retrouve, mais lasse et étonne quand c'est un autre genre que le vôtre. Il y a des passages que vous ne pourriez laisser : par exemple le passage scientifique des *os de mort* est lourd comme une page de vocabulaire. L'histoire des matelots est amusante. Je vous noterai où elle est impossible. Si vous l'aviez faite sans femme, c'eût été la chose la plus extraordinaire. Ces hommes qui font cent fois le même chemin, qui sont gris, qui font des farces, c'est oriental au suprême degré, mais dès l'instant que vous les faites entrer dans cette maison « que l'on peut ne pas retrouver » je voudrais, pour que l'intérêt existe, qu'ils entrent et n'en sortent pas. Il faudrait du dramatique à ce fantastique. La vieille est toute préparée à assassiner, le cadre est arrêté pour cela. Il faudrait qu'il n'entre que deux matelots ou peut-être un — qu'il ait plus d'argent et qu'on ne le revoie plus ou qu'il se retrouve tué dans la voiture aux chiens que les matelots traînent et qu'ils ouvrent. Cela vaudrait bien mieux que cette maladie.... Enfin voyez si j'ai tort ou raison et répondez-moi si je puis vous renvoyer directement *Fleurs d'Ennui*. Il faudrait aussi que cela ne fasse que deux articles de revue — coupez sur Plumkett, parce que cela ne peut être ni du roman ni de la critique littéraire, je ne saurais comment classer ; mais l'intérêt et l'originalité sont tels la forme, la forme est si exquise, que je me résignerais vis-à-vis de mes lecteurs dans deux numéros, voulez-vous [1] ?

Croyez à toute ma vraie amitié,

JULIETTE ADAM.

Paris, 19 février 1882

Mon cher Loti,

Votre amie grincheuse vous envoie les observations qu'elle a à vous faire sur *Fleurs d'Ennui*. Si vous les acceptez je serai contente et je ne crois pas nuire à l'originalité de ces fleurs. Vous verrez bien quoi je vous demande, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. En même temps que cette lettre et mes observations je vous envoie votre manuscrit recommandé. Pardon de vous tracasser, mais croyez à mon amitié.

JULIETTE ADAM.

P. S. Je mettrai une petite note pour expliquer Loti-Plumkett, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, en tête de *Fleurs d'Ennui*.

2 mars 1882

Mon bien cher Loti,

Je viens de passer ma soirée à relire *Fleurs d'Ennui*. Les pages que vous m'avez refaites sont parfaites. Je les garde et vous renvoie les autres que vous pourrez reprendre pour le volume, si cela vous plaît mieux. Tout va donc bien, très bien, sauf deux points : le premier ce sont les maladies *à la Zola* que je vous prie de supprimer. Vous verrez à l'épreuve qu'elles sont inutiles. Faites moi ce sacrifice, vous fut-il douloureux. Le second c'est que j'ai vu sur une page : « *a paru dans l'almanach du Figaro* ». Je ne peux pas réimprimer cela [2]. Dites moi ce qu'il faut supprimer.

Ne vous inquiétez pas du travail que vous me donnez. Venant de vous, il m'amuse. N'êtes-vous pas l'un de mes fils de la Nouvelle Revue ? Vos

1. Les *Fleurs d'Ennui* avec le conte *Les Trois Dames de la Kasbah* expurgées et remaniées, furent publiées, non pas dans deux numéros de *La Nouvelle Revue*, mais dans trois, les 1er et 15 mai et 1er juin 1882.

2. Au sujet de la publication dans l'*Almanach du Figaro* dont il est question, il s'agit d'un passage des *Fleurs d'Ennui* paru dans cet almanach, fin 1881, sous le titre : « Une chèvre et puis Turebigne (Trébigne). »

défauts et vos gloires m'appartiennent un peu, j'ai le droit de me mêler de la correction des uns et de m'enorgueillir du succès des autres.

A la hâte affectueusement,

JULIETTE ADAM.

Je ferai la petite note Loti-Plumkett.

Loti se plia de bonne grâce aux exigences de sa directrice, et il accepta de remanier son texte dans le sens indiqué, ce qui ne pouvait manquer de toucher la directrice de *La Nouvelle Revue.*

10 mars 1882

Mon ami Loti,

Votre lettre me fait un grand plaisir. Je veux votre gloire bien indiscutable. Vous n'imaginez pas ma susceptibilité quand il s'agit de vous. Vos succès me tiennent au cœur. Je vous envoie votre fin de manuscrit à partir de la page 136 en même temps que cette lettre. Croyez-moi l'histoire du Brésil terminera bien l'ensemble que nous donnerons. Les *Fleurs d'Ennui* sont une grande ouverture, dans laquelle il faut qu'à la fin, le motif principal de l'enfance revienne — et cela finira à mezzo voce comme cela a commencé. Merci de faire ce que je veux parce que je vous *veux bien.* Toute mon amitié.

JULIETTE ADAM.

P. S. Votre divagation d'amour ne me plaisait pas parce qu'elle était trop personnellement vécue. L'homme n'y était pas, il n'y avait que l'individu. Ce qu'il y a de merveilleux dans le *Loti* des *Fleurs d'Ennui* c'est que tout y est largement humain, par conséquent éternel.

Fontainebleau 31 mars 1882.

Mon bien cher jeune ami,

Je viens d'être quinze jours gravement malade. On me défend même d'écrire ; mais je sens un appel d'affection dans votre lettre, j'y réponds. Vous êtes un insensé, mais vous êtes humain et vivant. Vous savez trouver à souffrir, ce qui est nécessaire pour grandir moralement.

Vous avez en moi une amie de votre âme, que je vois, qui m'intéresse et qui est entrée dans la pléiade peu nombreuse avec laquelle je marche accompagnée dans l'existence. Je ne vous crois pas d'idéal religieux ou plutôt divin. J'en ai un étrange, mais qui est fortifiant. J'y matérialise les êtres morts, j'y spiritualise les vivants, et ma société intime est faite d'esprits toujours présents. Je vous conterai cela, et je vous convertirai par l'imagination que vous avez grande et noble [1].

Amitiés,

JULIETTE ADAM.

A propos des coupures qui ont été pratiquées, en comparant les textes des deux publications, revue et volume, on constate notamment, qu'une soixantaine de pages ont été sacrifiées pour la publication dans la revue ; elles se trouvent entre le conte *Les Trois Dames de la Kasbah* et l'histoire du Brésil qui termine la publication dans *La Nouvelle Revue.* Elles contiennent des souvenirs de Loti sur l'Ile d'Oléron, avec des impressions religieuses, d'autres souvenirs de Stamboul et du compagnon Daniel et, sans doute, ce que Mme Adam appelle « une divagation d'amour » qui ne lui plaisait pas (voir sa lettre du 10 mars).

1. Voir sa réponse du 9 avril 1882 (*Lettres à Mme Adam, op. cit.*, p. 22-23, et la suite de cette lettre datée par erreur 1884, p. 49-50).

Loti qui tenait à son texte original le rétablit pour la publication chez Calmann-Lévy.

L'ouvrage n'obtint pas beaucoup de succès. Il contient pourtant des pages dignes de Loti sur son enfance, dans la partie intitulée *Fleurs d'Ennui* et dans un autre chapitre *Suléïma*, nom d'une femme et aussi d'une tortue rapportée d'Algérie, qui vécut longtemps dans le jardin de la maison de Rochefort. On y lit encore le récit d'une idylle dans l'Adriatique en 1881, avec Pasquala Ivanovitch qui n'est pas moins attachante que les autres héroïnes de Loti ; enfin un *Voyage de quatre Officiers au Monténégro*. Mais les *Fleurs d'Ennui* déçurent.

St. Estève, 4 juillet 1882

... Je vous ai dit que *Fleurs d'Ennui* étaient monotones mais ce n'est pas vous qui les avez faites. La double inspiration ne vous réussit pas. Vous êtes ce que j'appelle un artiste de coulée, n'écoutez que vous. Ne faites que ce qui se fait en vous. Peignez surtout vos propres sentiments, vos propres visions, ce qui vous est personnel. Vous êtes plus original, que ce que vous trouvez curieux dans les autres. *Loti* et *Le Spahi* sont des chefs d'œuvre entendez-vous ! Je ne vous demande rien d'autre, moi qui suis votre amie et votre directeur. Ne cherchez pas en dehors de vous. Chantez, car vous chantez ! La chanson que composent pour vous, en vous, vos yeux et la fantaisie qui préside à l'éclosion de vos sentiments, de vos pensées, au personnel de vos observations. Savez-vous ce que vous êtes, au fond ? un romantique. Si je causais souvent avec vous, je vous guérirais de ce mal *littéraire* qui ne doit pas répandre son amertume sur la vie. Je ne sais comment je vous prêche après vingt heures de sommeil, mais sachez que j'ai une vraie affection pour vous, affreux clown.

Juliette Adam.

Ce demi-échec entraîna-t-il le refus de Mme Adam de publier l'ouvrage suivant de Loti, ou bien est-ce le titre même de cet ouvrage qui l'avais quelque peu effarouchée ? Toujours est-il que *Mon Frère Yves* émigra à la *Revue des Deux Mondes* où, publié en 1883, il connut le plus grand succès.

29 avril 1883

Mon jeune ami,

Mes engagements sont tels qu'il m'est impossible de vous publier avant novembre. Pour vous prouver que ce n'est pas parce que je n'apprécie pas ce que vous faites, j'ai refusé de lire votre manuscrit [1]. Vous vous seriez imaginé que si je ne le prenais pas, c'est que je le trouvais inférieur à *Fleurs d'Ennui*. *Fleurs d'Ennui* est un petit accident et il ne peut vous être imputé.

J'attends de vous votre prochain roman. Après celui-ci vous m'avez dit que votre traité avec Lévy finissait avec ce cinquième volume [2]. Je vous demanderai de songer à la revue qui paie à Lévy six cents francs la feuille ce qui vous est payé *trois cents francs*. Les temps sont durs pour le journalisme, et je voudrais bien pouvoir causer affaires avec vous. J'espère vous voir avant la fin de l'année. Tout ceci *très secret* entre nous, je vous en prie.

Mon amitié,

Juliette Adam.

1. *Mon Frères Yves.*

2. Loti était lié à la maison Calmann-Lévy par un contrat de six années signé, en 1880, après le succès du *Mariage de Loti*.

3 mai 1883.

Mon très cher ami,

Votre franchise est adorable, et mon amitié se réjouit de n'avoir pas à vous dire, à vous, autre chose que ce que j'ai dit à Lévy, pour votre manuscrit actuel[1]. Je veux, votre amie *veut* que vous le publiier ailleurs. *Je sens qu'il est bon* ; or, je suis certaine que le prochain que vous ferez *pour moi* sera bon aussi. Cela vous obligera à travailler et c'est une traîtrise d'amie. Puisque celui-ci est prêt, vite, qu'on le place ailleurs qu'à la revue, l'autre y viendra, et *je le prendrai dès qu'il sera fait*[2]. Si c'est encore avec Lévy qu'il faut que je traite, je m'arrangerai. Vous me mettrez au courant de l'époque où vous pourrez me le donner. Vous ne pouvez plus douter de moi après cela.... Si vous voulez que je lise votre manuscrit je le lirai. Tout ce qui pourra vous prouver ma vieille, constante et tendre amitié, je le ferai, car je suis bien, et irrévocablement, votre vraie amie, cher Loti.

JULIETTE ADAM.

Au grand désespoir de Mme Adam, la *Revue des Deux Mondes* publia encore en 1884-1885 des récits concernant l'Extrême-Orient, des souvenirs de la guerre du Tonkin, notamment *Pagodes souterraines*[3], la *Mort de l'Amiral Courbet*, ces pages si émouvantes[4], *Propos d'Exil*[5]. Mais son affection reste aussi profonde et pendant l'absence de Loti au Tonkin en 1883, les sentiments de Mme Adam se transforment. Elle lui écrit à propos d'une visite chez elle au mois de mai :

14 mai 1884

Mon très cher Loti,

Je ne puis vous dire quelle tendre maternité je me sens pour vous et quelle joie me cause votre entrée chez moi. Il me semble que vraiment vous êtes mon fils ! Je voudrais me reconnaître en vous, et causer longuement pour rattacher les liens que l'éloignement seul[6] me paraît avoir rompu entre mon âme et la vôtre. Puis je voudrais prosaïquement m'occuper de toutes vos affaires.

Mon cher Loti, je crois que je sais bien aimer d'amour amical. Aimez-moi d'amour filial, n'est-ce pas ? Votre mère le permettra, je le lui demanderai.

Voulez-vous venir vendredi à 4 heures ? Nous causerons de vous.

Toute mon affection,

JULIETTE ADAM.

Après la fugue à la *Revue des Deux Mondes* et la promesse du nouveau roman, Loti est considéré comme faisant partie de la famille de Mme Adam qui déjà adore sa fille, son gendre Paul Ségond et ses trois petites-filles. Elle ne cessera de l'inviter à s'asseoir à la table familiale lors des courts passages de Loti à Paris, à assister aux fêtes costumées qu'elle organise ; elle-même ira passer quelques jours, suivant la saison, à Rochefort ou à Hendaye. « Seconde mère », elle s'occupera de ses intérêts, sachant bien que Loti le rêveur se défend mal

1. *Mon Frère Yves* sera publié dans la *RDM* les 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1883.
2. Le prochain roman que Mme Adam attendait ne sera terminé qu'en 1886 ; ce sera *Pêcheur d'Islande*.
3. *RDM*, 15 juillet 1884.
4. *RDM*, 15 août 1885.
5. *RDM*, 1er septembre 1885.
6. Au Tonkin.

vis-à-vis de ses éditeurs. Elle-même, en même temps, malgré son affection et son admiration, n'oublie pas les soucis matériels et financiers qu'exige l'administration de l'affaire importante qu'est *La Nouvelle Revue.*

24 juillet 1884,
Abbaye du Val de Gif, Seine-et-Oise

Mon bien cher fils,

Vos œillets à Paris, votre lettre ici, tout cela est bien charmant, bien filial, bien tendre, bien parfumé ; je ne m'étonne de rien parce que vous êtes de ceux avec lesquels je vis par le cœur, et certaines affinités supérieures qui m'attirent et que j'attire. Je voudrais bien un jour faire un voyage avec vous, que nous écrirons chacun de notre côté, il me semble que ce serait intéressant. Je crois que vous avez raison, et que nous voyons de même. Merci de ce que vous me dites pour la Revue. Vous touchez là une corde douloureuse, et par conséquent sensible. Le mieux est d'en parler, comme vous le dites, de *fils à mère.* Je crois qu'il vaut mieux laisser à Lévy placer comme il l'entend ce volume d'articles détachés que vous faites en ce moment [1], et que je fasse mon gros effort pour avoir votre prochain roman. Je ne pourrais supporter que ce nouveau roman allât encore à la Revue des Deux Mondes, non par un esprit étroit, mais parce que cela me ferait de la peine. Je ne souffrirais pas s'il allait au *Figaro,* pensant qu'à la fin le terme approche où je vous aurais sûrement dans tout ce que vous feriez, vous délivrant matériellement de toute préoccupation d'intérêt. De cela nous causerons, quand vous serez libéré [2]. Vous viendrez en parler ici à la campagne ; quand viendrez-vous ?

Merci encore de vos œillets, et merci, à votre charmante nièce.

JULIETTE ADAM.

Bien tendrement à vous et mes meilleurs souvenirs à Madame votre tante. Je vous ai fait envoyer un portrait de moi, fait à Pest et qui me plaît beaucoup....

Une fois de plus, elle fait des demandes pour Pierre Le Cor :

Château de St. Estève, par Cavaillon, Vaucluse.
25 8bre 1884

Mon très cher Loti,

J'écris à l'instant au Ministère. Espérons que je n'arriverai pas trop tard ! Je vous en veux de n'avoir pas pensé à moi d'abord pour votre frès Yves. C'était bien assez qu'il eut été livré littérairement par Lévy, à la Revue des Deux Mondes, sans qu'il me fut repris en chair et en os [3].

Sa lettre est bien ce qu'elle doit être, et je ne vois pas qu'il exprime insuffisamment ce qu'il désire. Il sait qu'il peut compter sur vous et il le dit, simplement. Vous ne faites pas si bien avec moi, Loti, quoique vous sachiez que, vous aussi, vous pouvez compter sur moi....

Mes amitiés,

JULIETTE ADAM.

Le roman suivant avait été retenu sans conditions par Mme Adam ; elle en eut connaissance au fur et à mesure de son éclosion ; elle attendit

1. *Propos d'Exil.*
2. Du contrat de six années avec Calmann-Lévy.
3. Loti s'était adressé à Buloz, directeur de la *RDM* qui avait publié *Mon Frère Yves* pour le prier d'intervenir en faveur de Pierre Le Cor en vue de sa nomination de Maître. Voir *Lettres à Mme A.*, p. 38-39, lettre du 23 octobre (1884). Ce n'est qu'en septembre 1886 qu'il fut promu à ce grade.

trois ans mais ses espérances ne furent pas déçues ; elle eut la joie en effet de publier le plus célèbre des romans de Loti, *Pêcheur d'Islande*, qui devait s'intituler premièrement *Au Large* et qui devait faciliter l'entrée de Loti à l'Académie française peu d'années plus tard [1].

Mercredi [29 octobre 1884]

Mon cher Loti,

... J'attends *Au Large* [2]. J'ai Marc Monnier, Noël Blache, le Cte Vodzinski à passer et je ne prends plus d'engagements ensuite, pour être libre si je puis vous avoir au printemps fin mars-avril. Cela vous irait-il. Si la chose était décidée, le directeur de la revue et votre mère vous offrirait des avances si vous en aviez besoin.

Toute ma tendresse maternelle,

Jtte. Adam.

St. Estève, Mercredi]5 novembre 1884]

Ah, Loti, que je voudrais que, *vraiment*, vous soyez mon fils *véritable*, au lieu de l'être seulement par adoption ; comme ce serait simple !

Dans l'avenir, quand j'administrerai vos affaires, que j'aurai vos livres, comme ce sera facile de faire ce que je voudrai, dans ces cas-là ; mais je n'ose pas vous dire : usez de la bourse de votre mère, malgré l'envie que j'en ai. Votre lettre est cependant d'un adorable fils, que j'aime.

Juliette Adam.

Remplissant son rôle de mère confidente, elle sollicitera de son fils adoptif de véritables confessions. Son adoration pour ses petites-filles lui permettra d'affirmer qu'en dehors du mariage, il n'existe aucune joie qui vaille l'amour d'enfants et de petits-enfants.

[déc. 1884]

Mon fils Loti,

Je tremble pour vous et je ne serai rassurée qu'à votre retour. Venez me voir, en tout cas, lundi de 4 à 5 heures. Je vous parlerai de vos fiancées car j'ai encore une autre idée, et il se peut, si je ne réussis pas sur un *point*, que vous trouverez chez moi un autre *point* [3].

J'ai envoyé à M. Bon [4] un projet de traité entre nous. J'aime autant que ce soit lui qui vous demande si vous voulez ou ne voulez pas signer pour un, ou pour trois romans, le dit traité. Il est bien entendu que ce traité resterait *secret* jusqu'au jour où vous m'autoriseriez à l'*annoncer* à Lévy, en lui disant que je suis chargée par vous de lui rembourser les avances qu'il vous aura faites.

Toute ma tendre amitié,

Juliette Adam.

Au mois de mars 1885, Loti doit s'embarquer pour le Tonkin ; la campagne n'est pas terminée et Mme Adam lui écrit avec toute sa tendresse :

1. Loti fut reçu à l'Académie le jeudi 7 avril 1892.

2. Titre primitif de *Pêcheur d'Islande* qui ne devait être terminé qu'en 1886 au retour de Loti du Tonkin.

3. Cf. lettre du 19 janvier 1885 : « La petite fiancée se dessine, prend corps et je vous écrirai peut-être bientôt de venir. Ah, que c'est difficile de marier un marin à Paris ! Amitiés tendres et maternelles. »

4. Le beau-frère de Loti, le mari de sa sœur Marie qui avait dix-neuf ans de plus que son frère.

Vendredi 6 mars [1885]

... Oui, je vous écrirai là-bas, mon cher petit Loti, aussi souvent qu'il vous plaira. Vous me direz les jours de courrier pour que mon souvenir ne vous manque pas [1].

C'est cela, envoyez moi ce que vous avez fait de votre manuscrit. Et surtout « partez content » Loti, nous préparerons votre bonheur en votre absence.

Toute mon affectueuse tendresse,

JULIETTE ADAM.

Dites à votre mère combien je l'admire.

Dans les lettres qu'elle lui adressera régulièrement, il sera question de ses idées politiques, du traité secret avec Loti qui lui tient au cœur, du futur mariage du volage écrivain, et de son enthousiasme pour les premières pages d'*Au Large* qui lui sont parvenues par l'intermédiaire de la nièce de Loti.

19 avril 1885

Mon cher Loti,

La paix se signera-t-elle ? En avons-nous fini avec cette guerre odieuse, qui, sans utilité présente, amasse sur notre tête de nombreux et aussi inutiles dangers d'avenir ? Mes amis sont au pouvoir et je m'inquiète de leur voir la succession criminelle de M. Ferry. Pour réparer des actes malhonnêtes il ne suffit toujours pas d'être honnêtes, j'espère cependant que les choses iront mieux et peut-être bien, si les temps mauvais dans lesquels nous vivons, s'y prêtent un peu [2].

Je n'ai rien reçu de votre nièce et je n'ose la tourmenter durant sa lune de miel. J'espère qu'elle m'enverra un de ces jours votre manuscrit que j'ai l'impatience d'avoir. Rassurez-vous, je n'en dirai rien à Lévy que dès que vous m'y autoriserez. Puisqu'hélas, nous ne l'illustrerons pas, rien ne presse jusqu'aux annonces de janvier-15 décembre où je vous demanderai d'annoncer le cher roman et même de le glorifier vis-à-vis de mes abonnés renouvelants [3]. Pour votre mariage, mon cher petit Loti, je n'engagerai rien jusqu'à ce qu'il plaise à votre cœur de se dégager du méchant passé et de rêver un avenir bien sain et bien pur. (Pour notre secret) je suis une vraie mère qui comprend tout, même le côté prodigue de son enfant parce qu'elle l'aime pour lui être tendrement bonne.

JTTE. ADAM.

5 mai 1885

Mon cher Loti,

La paix se fait et vous n'aurez pas à souffrir de la double épreuve du climat et de la guerre. Mes amis sont revenus au pouvoir, et je suis certaine aujourd'hui de voir notre France gouvernée par d'honnêtes hommes [4]. Il me semble que cela est énorme tant j'ai souffert de la corruption de leurs

1. Voir la lettre de Loti datée de mars 1885 (*Lettres à Mme Adam*, p. 55); elle est du 5 mars et annonce à Mme Adam son départ pour le Tonkin .

2. Au début d'avril, de mauvaises nouvelles étaient parvenues du Tonkin (retraite de Lang-Son) entraînant une vive agitation et la chute du ministère Jules Ferry.

3. Il s'agit toujours du roman *Pêcheur d'Islande*, auquel travaillait Loti parti pour le Tonkin.

4. Le ministère du 7 avril formé par Brisson, après la chute de Jules Ferry ; Freycinet avait le portefeuille des affaires étrangères. Au mois de mai, des conférences pour le traité définitif avec la Chine s'ouvrent à Tien-Tsin.

prédécesseurs, autrefois hélas, aussi mes amis. Vous verrez que nous avons obtenu prompte réparation en Egypte pour une blessure légère, ce qui console un peu d'en attendre de tardives pour de graves [1]. Travaillez-vous, mon enfant chéri ; calmez-vous votre pensée toujours inquiète ? Ce mécontentement de vous et de la vie qui vous fait désirer le bonheur où vous savez qu'il ne peut être, vous poursuit-il ? Mettez-vous dans l'esprit, mon fils, qu'on a la paix quand on la veut avoir, et qu'on fait servir ses épreuves à la sérénité ! Nier le malheur en soi c'est en triompher, car, combien de fois ce malheur n'existe-t-il que dans notre imagination. La douce paix des amours légitimes, vous ne la connaîtrez que dans les joies de la famille, essayez donc, à votre retour, de la trouver dans celles du mariage, nous en recauserons, fils très chéri, que j'aime fort, malgré son instabilité.

JTTE. ADAM.

Paris, 22 mai 1885.

Mon bien cher Loti,

J'ai vu votre gentille nièce plus jolie que jamais, en Madame, et elle m'a apporté : *Au Large* que j'ai dévoré, trouvant autant, et plus que dans vos œuvres passées, tout ce qu'il y a de mélancolie imagée en vous. Je suis bien heureuse d'avoir ce *Large* si large pour votre rentrée dans la revue. Il me semble en lisant ce manuscrit, que je retrouve un enfant, car, je vous l'ai dit, j'avais eu un grand chagrin de votre infidélité moitié consentie [2].

Je n'ai rien dit à personne de notre traité, nos deux familles le connaissent et j'en parlerai seulement en décembre à la fin, n'est-ce pas, dans les annonces de renouvellement d'année. Vous me manquez bien, mon cher enfant, j'aimais à m'occuper de vous, espérant que je pouvais être pour quelque chose dans votre paix, dans votre bonheur futur. Quelqu'un vous lit, vous relit, sans savoir que j'ai pensé à elle pour vous, elle croit seulement que vous êtes mon ami, elle sait quelle tendre maternité mon cœur contient pour mon petit Loti, et elle m'interroge. Qui sait ce qu'il y a dans cette jeune tête toute pleine déjà d'admirations. Soyez brave, dans vos nouvelles aventures de guerre, ne le soyez pas jusqu'à la témérité. Pensez que vous êtes *quelqu'un* de notre France, que les grands disparaissent — mon pauvre colossal ami, Victor Hugo se meurt en ce moment et j'ai un très grand chagrin [3]. Je vous embrasse bien fort, mon ami Loti, en mère très tendre.

JULIETTE ADAM.

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
16 juin 1885

Mon bien cher Loti,

Je n'ai pas manqué *un seul courrier* à vous écrire. J'en suis aujourd'hui à celui du 21 juin et je reçois votre lettre datée du 1er mai [4]. J'espère qu'il ne vous manque pas une lettre de celles que je vous ai écrites pour les départs des 12 et 26 avril, 10 et 24 mai et 7 juin.

J'ai vu votre nièce, comme je vous l'ai déjà écrit, qui m'a apporté ce qui était fait de *Au Large* et j'ai trouvé que jamais vous n'aviez été mieux inspiré. Un grand succès vous fera du bien, mon fils chéri, et je le désire autant que j'en suis certaine pour vous.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que la lettre reçue de vous au-

1. L'incident du Bosphore égyptien ; la manière dont Freycinet avait tranché ce conflit en quelques jours avait rétabli le prestige français en Égypte.
2. Allusion à sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*.
3. Hugo est mort le 22 mai 1885.
4. Publiée par Mme Adam, *op. cit.*, p. 57.

jourd'hui [1]. Elle est apaisée, et j'y vois que les prédications de votre mère morale ont porté leurs fruits, le voyage aidant. C'est une image de la vie au-delà cet effacement des douleurs à distance. Vous n'irez pas à Formose puisque la paix est signée avec l'abandon de Formose et vous apprendrez la triste nouvelle de la mort de l'amiral Courbet. Il n'est pas à plaindre mais il manquera à nos armes....

Travaillez, mon bon et cher petit Loti, préparez-vous à une vie morale plus douce que vous conduirez toute droite si vous le pouvez enfin. Je vous marierai, si vous le voulez, sinon les miens et moi, nous vous entourerons, nous vous garderons, et vous sentirez à quel point vous êtes devenu mon enfant, et quelle joie j'ai à vous sentir de ma famille.

Je vous embrasse, Loti, avec toute la tendresse maternelle que je vous ai vouée.

JULIETTE ADAM.

En même temps qu'elle lui fait des reproches d'avoir publié le récit de la mort de l'amiral Courbet ailleurs qu'à *La Nouvelle Revue*, elle formule des espérances pour le succès de *Au Large* en directrice de revue, tout en le grondant maternellement pour ses mœurs légères au Japon, où à Nangasaki il vivait en ménage avec Okané-San, qui devait être connue quelques années plus tard sous le nom de *Madame Chrysanthème*.

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
17 août 1885

Mon cher petit Loti,

... J'ai eu un gros chagrin en voyant votre récit de la mort de l'amiral Courbet dans la Revue des Deux Mondes avant de la voir dans le Figaro [2]. Je trouve même que la note publiée par celui-ci est très malhabile et peut vous amener des ennuis [3]. Quand donc mon fils Loti ne publiera-t-il plus qu'à la Nlle Revue ? J'en ai l'impatience.

... Vous ne me connaissez donc pas encore, Loti, si vous pensez que j'ai pu vous faire un compliment, moi qui ai pris sur terre la mission de dire la vérité. Votre roman : *Au Large*, sera le meilleur et le plus vécu de vos livres, s'il continue à se tenir comme il se tient. Loti, vous ne vous corrigerez jamais, vous ne serez pas fidèle à votre femme. Avec tout ce que vous avez dans le cœur et dans l'esprit, vous pourriez bien être sage, et votre petite Japonaise ne me plaît pas du tout [4]. Vous êtes bien assez éventé comme cela. Vous

1. Il lui avait écrit : « La France semble déjà bien loin, et, au fond de ce recul, un très petit nombre de figures aimées restent encore debout, vivantes dans le souvenir ; vous êtes de celles qui ne s'effacent pas à distance, car je vous aime bien profondément. »

2. Article publié dans la *RDM*, le 15 août 1885 ; dans *Le Figaro*, le 17 août 1885 et dans le recueil *Propos d'Exil* (1887).

3. Voir *Le Figaro*, 17 août 1885 : « On se souvient du beau tapage qui se fit l'an dernier autour de la publication dans *Le Figaro* des lettres si sincères et si magistralement écrites par le lieutenant de vaisseau Julien Viaud (Pierre Loti) sur l'expédition de Hué. Le jeune officier fut rappelé en France, et, après audience du ministre de la Marine, audience dans laquelle M. Viaud plaida chaleureusement la cause de Pierre Loti, il fut décidé que ce dernier n'écrirait plus dans aucun journal politique quotidien, et que tous ses envois littéraires seraient, avant leur publication, soumis au ministre.

« Voilà pourquoi nous empruntons aujourd'hui à la *Revue des Deux Mondes*, les pages émouvantes qui suivent et dont les lecteurs du *Figaro* auraient eu certainement la primeur, sans l'interdiction dont nous venons de parler. »

4. Voir *Lettres à Mme Adam, op. cit.*, p. 68-70 ; lettre de 1885 qui doit être du mois de juillet. Allusion à Mme Chrysanthème.

voyez, votre mère vous gronde, et elle a raison. Vous n'imaginez pas ma joie, en dehors de vos légèretés, de vous savoir au Japon. Il me semble que vous voilà sauvé, et mon cœur maternel en éprouve un véritable allègement. J'avais peur. Votre mère vraie qui vous aime bien, mon cher, cher enfant.

JULIETTE ADAM.

Paris, le 20 octobre 1885

Mon cher ami,

Oui, je vous en ai un peu voulu de ce mariage japonais, mais ne vous attristez pas. Je ne puis arriver à comprendre la nature masculine en ses besoins animaux. Il y a là une hérédité d'exigences, d'appétits que le raisonnement ne peut pas expliquer. Vous me devez cette nouvelle japonaise pour que je vous la pardonne [1]. D'ailleurs il est entendu que tout ce que vous faites est à la Revue. Nous prendrons, pour cela, tous les engagements et toutes les dispositions que vous voudrez. Vous savez que vous êtes mon fils ; votre mère, votre sœur et votre nièce l'admettent et vous, mon petit Loti, vous n'avez pas à vous soustraire à cette forme de tendresse et vous n'en avez d'ailleurs nulle envie, au contraire. Je vais joliment vous gâter quand vous reviendrez, et je veux que vous deveniez l'oncle de mes trois petites en même temps que celui de l'enfant de Nadine [2]. Comme je vous l'ai promis aucune indiscrétion n'a été commise à propos de notre traité. *Au Large* ne sera annoncé que dans le no. du 15 décembre.

Ne craignez pas que je m'intéresse moins à vos personnages de *Au Large* parce que je les connais à revers. Je suis trop du bâtiment pour ne pas savoir juger dans tous les sens. *Au Large* est fait avec votre chair, il en a tous les tressaillements.

Votre amie maternelle,

JULIETTE ADAM.

Vers la fin de l'année 1885, nous discernons dans la correspondance de M^me^ Adam, sa joie de pouvoir enfin annoncer *Pêcheur d'Islande* — titre qu'elle avait choisi elle-même — pour ses réabonnements de l'année 1886.

Paris, le 4 Xbre 1885

Mon bien cher fils,

Enfin je vous sens revenu à la Nouvelle Revue, et c'est pour moi une double joie [3]. Je vous sens plus complètement de ma famille intellectuelle, et rentré sous l'aile maternelle où vous avez été couvé, car ce n'est pas la *Revue des Deux Mondes* que vous *désertez* maintenant, c'est la Nouvelle Revue que vous aviez *désertée*. Je vous en prie, Loti, disposez de moi quand vous avez l'idée d'envoyer de l'argent à votre mère, mais pas en vous présentant. Dites à votre mère qu'elle m'en demande tout simplement. Je croyais vous l'avoir déjà dit. Nous causerons affaires quand vous viendrez à Paris. Je voudrais vous délivrer de tout souci à cet égard. Il y a un titre que je trouve admirable et que je saisis au vol, c'est : *Pêcheur d'Islande*. Puisque mon fils m'y autorise, je le prends et je l'annonce [4].

1. Il s'agit de *Kioto, la Ville sainte*, nouvelle publiée plus tard dans le recueil *Japoneries d'automne* (1889).

2. Sa nièce, M^me^ Duvigneau, fille de sa sœur Marie Bon.

3. Elle va annoncer dans la *NR* du 15 décembre : « *La Nouvelle Revue* publiera en 1886 : [...] Un roman de M. Pierre Loti : *Pêcheur d'Islande, Mon Pèlerinage à Rioto* [*sic*], récit de M. Pierre Loti. »

4. Voir *Lettres à M^me^ Adam*, *op. cit.*, p. 73-75, lettre du 15 octobre 1885 : « Je vous envoie une série de nouveaux titres auxquels j'ai songé en vous priant de choisir vous-même. »

Quelle joie de penser que vous me donnerez Kioto [1].... Je recommencerai, pour votre frères Yves, mais j'ai déjà réécrit une fois à son propos. Vous savez, Loti, quelle joie j'aurais à vous apprendre que j'ai réussi à vous être utile là et ailleurs, surtout là. Je vous embrasse bien fort pour votre sagesse, ou plutôt pour vos résolutions de sagesse.... Votre mère morale et intellectuelle mon fils chéri.

JULIETTE ADAM.

Paris 19 Xbre 1885

Mon cher fils Loti,

... J'ai annoncé, le 15 Xbre Pêcheur d'Islande et le Pèlerinage à Kioto. Nous espacerons cela comme vous l'entendez. Jamais vous n'aurez un ennui à la Revue, vous le savez bien. Bourget et Sarcey, qui déjeunaient aujourd'hui avec moi m'ont dit : « Loti fait bien de rentrer dans *sa* maison, qui est la nôtre. »...

Toute mon affection maternelle,

JULIETTE ADAM.

25 mars [1886]

Mon fils bien cher,

Faites tout retomber sur moi, sur votre nouvelle famille, qui s'est coalisée avec moi pour vous enchaîner, dites que vous essaierez de vous dégager si on ne mêle pas des questions de sentiments aux questions d'affaires, etc., etc. Voilà pour Lévy.... Quelle émotion de vous revoir à la Revue. J'ai une impatience d'enfant, ou plutôt de mère en attendant le 1er avril [2].

Toute ma tendresse,

JULIETTE ADAM.

Mardi soir [mars 1886]

Mon cher petit Loti,

J'ai reçu, j'ai lu, j'ai admiré ! Je sors de mon lit aujourd'hui. J'y étais depuis douze jours. J'accepte avec gratitude votre dédicace mais je n'ose pas la mettre dans la Revue dont je suis directrice. Je crains qu'on y voit de l'amour-propre. Nous la mettrons en volume et ce sera bien à moi ces Pêcheurs d'Islande [3]. Si vous saviez comme je les aime ! Je sens que j'ai là je ne sais quelle grande maternité à travers mon fils Loti.

Bien tendrement à vous mon cher enfant,

JULIETTE ADAM.

13 avril 1886

Mon bien cher enfant,

Je n'ai eu qu'une idée : vous épargner un ennui, comme je ferai toujours. Je n'ai donc pas envoyé votre lettre à Lévy ; et comme je lui avais dit que j'avais insisté pour ce traité [4], c'est donc moi seule qu'il a accusée ; faites de même.

1. Voir *ibid.*, p. 73 : « Je me suis arrêté pendant quelques jours de travailler à mon roman pour noter, pendant que c'était tout frais, mon pèlerinage à Kioto, la ville sainte, où j'ai vu d'étonnantes et merveilleuses choses qui n'ont encore été décrites par personne. Je vais vous envoyer des notes... si vous voulez elles seront pour la Revue, mais plus tard, à mon retour... »

2. Le premier numéro où parut *Pêcheur d'Islande.*

3. *Pêcheur d'Islande* parut avec la dédicace suivante :

A
Madame Adam
(Juliette Lamber)
Hommage d'affection filiale
Pierre Loti.

4. Voir lettres précédentes à propos de ce traité secret.

Mon administrateur vous envoie la copie de notre arrangement qui vous prouve ce que Lévy gagne sur vos livres puisqu'il peut, si aisément, lui si avare, mettre mille francs de plus pour le volume. [...] Mille amitiés à vous, et mes affectueux compliments à votre mère.

JULIETTE ADAM.

La première partie de Pêcheur a un grand succès. Mme de Poilly, Bourget, et tous mes collaborateurs mardi, m'en ont dit leur enthousiasme. *Marcade va en parler* dans le Figaro [1].

18 mai 1886

Mon cher petit Loti,

[...] Pour *Pêcheur d'Islande*, je vous demande : « A Madame Juliette Adam ou à Madame Adam (Juliette Lamber), ce que j'aimerais mieux, « *hommage d'affection filiale* » [2]. J'y tiens par-dessus tout car je veux avoir le droit de vous aimer comme j'aime Paul (Segond) [3] avec toute ma tendresse la plus passionnée. Au fond je n'ai jamais été qu'une mère et qu'une grand'mère. Je mets tout mon esprit, tout mon cœur dans ce sentiment et mon petit Loti y est entré à pleines voiles.

Je vous embrasse,

JULIETTE ADAM.

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
Dimanche 1886 [6 juin]

Mon fils chéri,

Je suis touché aux larmes de ce que vous m'envoyez à propos de Buloz et je vous embrasse en famille.... Donc merci et encore et toujours merci.

J'avais parlé d'un mariage pour vous l'an dernier à mon ami Raoul Duval, le député protestant, qui a une grande influence à Bordeaux et il n'a cessé de s'en occuper. Je ne lui ai rien dit de nos projets ici pensant qu'il serait toujours temps. Je vais poser nettement aujourd'hui la question à la famille. Mais marié à Bordeaux c'est toujours par mes soins que cela vous ira. Je vous écrirai demain le résultat de mes démarches qu'Alice [4] va faire avec moi Vous savez, Loti, vous êtes mon fils et je vous aime bien,

JULIETTE ADAM.

Abbaye de Gif, S-et-O
14 août 1886

Mon fils Loti,

Pêcheur d'Islande est le plus grand succès que vous ayez eu encore. Je n'ai *pas une lettre* chaque jour où il ne soit dit. *Pêcheur d'Islande* est admirable, le meilleur roman de Loti, un *roman divin* — ceci est de Bourget. Je suis dans le ravissement d'un tel succès. Le mauvais Sarcey lui-même a dit que c'était votre plus beau livre quoique toutes ses théories soient contraires au genre littéraire que vous illustrez.

Je vous aime bien Loti, tout de suite après mon fils Paul,

JULIETTE ADAM.

Le succès du livre a été incontestable ; ses efforts se multiplient pour avoir seule le droit à ses romans ; nous voyons de nouveau des lettres qui le conseillent et le guident dans les problèmes de sa vie

1. Deux articles de Marcade ont paru dans *Le Figaro*, 1er et 8 mai.
2. Voir *Lettres à Mme Adam*, *op. cit.*, p. 87, lettre datée par erreur de juillet 1886.
3. Son gendre, médecin.
4. Mme Segond, sa fille.

sentimentale. Elle l'aidait à fonder un foyer [1], mais Loti n'était guère préparé à suivre la vie régulière familiale. Cette lettre pénétrante montre à quel point elle s'intéressait à son fils adoptif et le comprenait.

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
25 août 1886

Mon enfant chéri, votre lettre me fait un affreux chagrin. Vous allez être très malheureux si vous n'y prenez garde et si la passion du devoir et de la vertu ne domine pas en vous le regret de la vie libre. N'avez-vous pas pris dans la vie assez de plaisir et d'émotions personnelles pour vouloir enfin le bonheur des autres et la paix que donne le bien accompli. Ne voulez-vous pas d'enfants, de petits-enfants que vous ferez naître dans les ouates sociales, qui ne blessent pas leurs premières plumes. La passion dans le mariage est inutile, car elle est fugitive. Il ne faut se marier que quand on peut attendre les satisfactions du désir pendant les mois des fiançailles, et être assez calmé par les sens pour demeurer fidèle à la femme qui conçoit de vous et nourrit pour vous des enfants. Le mariage ce n'est pas la joie, l'allégresse, c'est avec le temps, le doux bonheur, l'approbation et la continuation de la famille. Que je voudrais vous avoir là, Loti, pour que vous disiez tout à une mère qui peut tout comprendre et tout consoler, même ce qui est fou et mauvais.

Tous les mariages quels qu'ils aient pu être, devraient vous faire l'effet de celui-ci. Il y a une interversion à faire dans l'*œuvre* de votre vie, comme celle que vous avez faite dans votre talent. Dans Pêcheur d'Islande, vous y avez mis un peu plus de votre imagination, de votre conception, un peu moins de réel observé, et c'est votre chef d'œuvre ; dans votre vie, il va falloir mettre un peu moins d'imagination, un peu plus de réel.

Quoi que vous pensiez ou vouliez, mon fils bien aimé, je souffrirai avec vous ou combattrai pour vous en vous. Votre mère qui vous chérit du profond de son cœur,

JULIETTE ADAM.

Heureuse de voir le prix Vitet [2] décerné à celui qu'elle considérait comme son protégé, elle l'est encore davantage qu'il accepte, comme Maupassant et Bourget d'ailleurs, de donner à sa revue tous les romans pendant cinq ans.

samedi matin [27 nov. 1886]

Mon cher Loti,

Ma joie de vous voir le prix Vitet n'est pas sans mélange. Nous l'avons eu entier pour Paul Bourget l'an dernier, et, si je m'en étais mêlée je l'aurais eu entier pour vous. — Après Pêcheur d'Islande il vous était dû intégralement. Mais je ne veux pas qu'une dernière joie vous arrive sans que votre mère adoptive vous prouve qu'elle y participe.

Toute ma tendresse maternelle et mes plus affectueux souvenirs à votre bonne mère et à votre tante.

JULIETTE ADAM.

1. Voir lettre du [6 juin] : Loti épousa à Bordeaux, le 21 octobre 1886, Mlle Blanche de Ferrière.
2. Prix de 5 000 francs décerné par l'Académie française.

Paris le mardi [1er fév. 1887]

Mon fils chéri,

Alice et Paul se font une fête de vous voir le 20 [1]. Coppée et Aicard [2] seront aussi ravis. Nous nous amuserons, je vous l'assure, mon petit Loti, je ne vous demande qu'une chose, je sais qu'elle est égoïste, féroce, mais je la demande à mon fils — c'est de ne jamais publier de romans dans une autre revue française que la mienne. La revue est ma fille, elle est la sœur de Loti. Quant à toute autre forme de publication je ne demande qu'une chose c'est que mon fils gagne le plus d'argent possible et je me sacrifierai à cela.

Enfin je vous embrasserai le mois prochain. Je m'ennuie de vous, mes enfants vous veulent plus souvent.

Mille tendres souvenirs à Madame Julien Viaud, à bonne mère et à bonne tante, et à vous une profonde affection maternelle.

JULIETTE ADAM.

Paris, le 5 fév. 1887

Mon bien cher enfant,

Une mère bien égoïste qui accepte de son fils de pareils sacrifices ! mais quelle joie ? Etre certaine que *pour cinq ans renouvelables* Loti ne publiera pas de romans dans la Revue des Deux Mondes, je pense que si je n'avais du chagrin des massacres de guerre, je ne pourrais avoir une joie plus grande [3]. Merci, Loti, de me l'avoir donnée. Seulement je ne puis vous tendre en échange ce que vous me demandez. Vous aimer plus ? Comment le pourrais-je ? Quand je vous aime avec toute ma tendresse et toute ma passion maternelles....

Je publierai *Kioto* tout de suite dès que je l'aurai....

Mon fils Loti on dit que Buloz vous offre douze mille francs pour un roman. Je le crois, car rien ne pourrait payer un roman comme Pêcheur d'Islande. Je n'ai qu'une consolation en acceptant un tel sacrifice, c'est que Mirbeau m'a dit qu'Ollendorff lui avait dit que la Nouvelle Revue fait vendre plus que la Revue des Deux Mondes les volumes parce qu'elle fait tant de bruit de presse et qu'elle n'épuise pas les lecteurs. Et puis d'ici cinq ans, qui sait si la Nouvelle Revue ne pourra pas aussi bien payer que la Revue des Deux Mondes !

Toute ma tendresse, mon enfant chéri,

Votre maternelle amie,

JULIETTE ADAM.

Paris, le 7 fév. 1887

Mon fils Loti,

... Maupassant, sollicité par Buloz, me fait le même sacrifice que vous, sacrifice énorme ? de même que Bourget. Vous êtes les trois jeunes *premiers*. Tous trois vous ne publierez pas de romans dans d'autres revues. Mirbeau vient ensuite. J'espère que la revue, grâce aux trois premiers romanciers de notre jeune temps, sera en mesure un jour de reconnaître ce qu'ils font pour elle.

1. Il s'agit d'un bal costumé. Les invités devaient porter le costume d'un personnage de théâtre. La réponse de Loti à cette lettre a été publiée par Mme Adam (p. 94, datée par erreur *mars* 1887). Loti assista à cette fête dans le costume d'Osiris.

2. François Coppée et Jean Aicard étaient souvent des compagnons de Loti lors de ses passages à Paris.

3. Après la mort de Loti et en vue de la publication par M. Samuel Loti-Viaud du journal intime de son père, Mme Adam a revu ses lettres à Loti ; elle a biffé quelques passages et modifié d'autres concernant surtout des questions familiales sans grand intérêt. Pourtant dans cette lettre, au nom de la *Revue des Deux Mondes* (3e et 4e lignes), elle a substitué « ailleurs que dans la *Nouvelle Revue* ».

J'attends le 20 avec une impatience pour vous embrasser, mon fils chéri, du fin fond de mon cœur [1].

Votre maman,
JULIETTE ADAM.

Au cours des années qui suivirent, *La Nouvelle Revue* accueillit parmi les œuvres principales de Loti les *Japoneries d'Automne* [2], le *Roman d'un Enfant* [3], *Fantôme d'Orient* [4], *L'Exilée* [5] *Le Désert* [6], *Jérusalem* [7], et quantité de récits ou nouvelles. Mais au départ de Mme Adam de la direction de *La Nouvelle Revue* en 1899, Loti put reprendre sa liberté totale et offrir ailleurs sa collaboration.

Auparavant, il faut noter de 1894 à 1899 un essai à la *Revue de Paris*, qui publia notamment *Ramuntcho*.

Tel un enfant prodigue et grâce surtout à Ferdinand Brunetière, qui n'avait cessé de le solliciter, Loti fut accueilli à la *Revue des Deux Mondes* ; il lui fut fidèle jusqu'au moment où il ne fut plus en état de tenir une plume. Le journal *Le Figaro*, où il avait débuté en 1895, conserva également sa collaboration pendant plus de vingt années.

Cette grande affection que lui voua Mme Adam fut-elle sans nuages ? Certes non ; un exemple. En 1899, Loti a le désir curieux d'être reçu par l'empereur d'Allemagne [8] ; Mme Adam lui envoie une lettre de rupture :

30 juillet 1899

Adieu, mon fils Loti ! J'ai été pour vous, j'en suis certaine, une amie maternelle dévouée, mais au jour où, sans y être forcé par votre service, vous allez demander audience à l'Empereur allemand, roi de Prusse, simplement pour que vos attitudes et vos paroles à tous deux « fassent le tour de la presse » et avancent d'un pas, la possibilité de l'entrée de Guillaume II à Paris, ma souffrance sera telle, le déchirement si grand de voir l'un de mes fils *faire cela* qu'il sera mort pour moi....

Mes prières et mes actes vous ont, je le crois, épargné plus d'un malheur. Dieu vous protège quand je n'aurai plus pour vous que l'affection du passé. Je vous pleure, Loti. Je pleure l'un de mes fils, un soldat français et un patriote.

JULIETTE ADAM.

Loti s'est révolté : « Vous me jugez comme à une époque où j'étais comme un véritable petit sauvage, ignorant de toutes les choses du siècle, et vous continuez de voir en moi l'enfant de jadis [9]. » Il est

1. Au bal costumé.
2. 1er mars et 15 décembre 1887, 1er janvier et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1888.
3. 15 janvier au 1er avril 1890.
4. 1er et 15 janvier, 1er février 1892.
5. 15 décembre 1892, 1er janvier 1893.
6. Septembre à décembre 1894.
7. 1er janvier au 1er mars 1895.
8. Cf. le récit de cette visite dans *Berlin vu de la mer des Indes*, dans le recueil *Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant*.
9. *Lettres à Mme Adam*, *op. cit.*, p. 148 ; sans date (octobre 1899).

néanmoins parti pour Berlin [1] où il n'a pas rencontré le kaiser. Le nuage se dissipe.

De nouveaux nuages pendant les guerres balkaniques et après la grande guerre ; attaques contre les Anglais, contre les Grecs aussi. Mais les années passent et la tendre affection qui les a rapprochés pendant plus de quarante ans subsiste ; Mme Adam assistera à la déchéance physique de Loti. En 1923, sentant que sa fin est proche, Loti lui fait écrire qu'il désirait la voir.

Malgré son grand âge, quatre-vingt-sept ans, elle part accompagnée de sa fille. Elle le voit à Rochefort, étendu sur une chaise-longue : « Madame chérie, j'étais sûr que vous viendriez », lui dit-il. « Vous, mon cher Loti, vous ne craignez pas la mort ?... — Non ! C'est une douce amie. Et c'est ici, dans ma maison natale, que je rêve de l'attendre un jour !... Pourtant... Pourtant ?... Pourtant, je veux retourner à Hendaye cet automne... [2] ». Cette entrevue eut lieu une vingtaine de jours avant la mort de l'écrivain, survenue le 10 juin 1923 ; au début du mois, il avait eu le désir de revoir Hendaye plus tôt qu'il ne l'avait pensé. Il devait y mourir. Sa mère adoptive n'avait cessé de rester fidèle à l'affection maternelle qu'elle avait eue pour son « fils Loti ». C'est elle qui la première avait deviné son génie, et elle n'avait pas hésité à lui écrire tout à fait au début de sa carrière littéraire : « Vous êtes un maître. »

KEITH G. MILLWARD.

1. Du 30 octobre au 3 novembre 1899.
2. Cf. *Le Gaulois*, 19 mai 1923, article de Pierre Plessis.

NOTES ET DOCUMENTS

VICTOR HUGO ET LECONTE DE LISLE
à propos d'une élection académique

On trouvera ci-après, en complément de détails repris d'après d'anciennes chroniques et des publications récentes, quelques précisions inédites concernant Leconte de Lisle, en tant que désigné par Victor Hugo comme son successeur sous la Coupole.

Élu en 1841, après trois échecs en 1836, 1839 et 1840, et ayant délaissé le quai Conti depuis 1851, c'est seulement en 1874 que Victor Hugo y était retourné pour la première fois, tenant à apporter sa voix au fils de son vieil ami Alexandre Dumas.

Devenu très assidu aux séances dans ses dernières années, quand un fauteuil devenait libre, il votait toujours pour Leconte de Lisle. « Avec ostentation » ajoute, dans la *Grande Encyclopédie* Philippe Berthelot, qui affirme que c'était devenu le « désir formel » de Hugo qu'il lui succédât, et rappelle aussi que la réponse faite en 1887 au discours de réception de Leconte de Lisle, par Dumas fils précisément, « fit sensation » : elle n'était rien moins que bienveillante, mais ceci est une autre histoire.

Leconte de Lisle s'était vu, en 1873, préférer le P. Gratry pour le fauteuil de Barante, et pour celui d'Autran, en 1877, Victorien Sardou ; celui-ci l'emporta sur Audiffret-Pasquier, mais au troisième tour seulement, et grâce au déplacement d'une des deux voix qui s'étaient d'abord obstinément prononcées pour Leconte de Lisle et dont il est notoire que c'étaient celles de Hugo et de Barbier.

Une légende s'est propagée à ce sujet, qui tendrait à jeter du même coup le discrédit sur la fidélité de Hugo à Leconte de Lisle, et quelque ridicule sur ce dernier : il convient d'en faire justice définitivement, à l'aide de précisions incontestables.

Celles-ci résident dans les deux lettres inédites données ci-après, adressées par Leconte de Lisle, l'une à Victor Hugo, l'autre à Judith Gautier, dès le lendemain de la séance académique du 7 juin 1877, et qui ont figuré dans la bibliothèque de Louis Barthou.

La première, pour laquelle le catalogue de la vente porte inexactement la date du 7, a seule fait l'objet de publications, à vrai dire répétées, mais toujours tronquées et approximatives ; la seconde fait partie de la collection J. Pozzi.

Il est superflu de souligner la valeur du témoignage ainsi constitué par leur ensemble, et aussi la portée d'une telle divulgation autorisée par Victor Hugo dans les délais les plus courts.

LETTRE A VICTOR HUGO.

8 juin 1877

Cher et Illustre Maître,

En m'honorant trois fois de votre suffrage dans la dernière élection académique, vous m'avez largement récompensé de toute une vie de travail,

uniquement consacrée à l'art suprême dont vous êtes la plus glorieuse lumière. Mon ambition la plus haute est satisfaite. Vous m'avez nommé, je suis élu.

Croyez, Cher Maître, à toute ma gratitude comme à toute mon admiration.

LECONTE DE LISLE.

LETTRE A JUDITH GAUTIER.

8 juin 1877

Ma Chère enfant,

Voici ma lettre à Victor Hugo. Je serais très reconnaissant à Vacquerie de la donner dans le Rappel et je me recommande à vous pour cela. Victor Hugo m'a autorisé à publier ce remerciement.

Votre vieil ami tout dévoué.

LECONTE DE LISLE.

(en P. S.) J'ai envoyé la lettre à Victor Hugo.

Cependant, des indiscrétions auxquelles le nom du Secrétaire perpétuel Camille Doucet a été ouvertement associé ont répandu la créance que l'unique voix restée fidèle à Leconte de Lisle n'était pas celle de Hugo.

C'est sans doute à raison de ces rumeurs d'une évidente malveillance qu'il a été jugé préférable d'écarter toute polémique de presse et d'utiliser la précieuse autorisation sous une autre forme, telle que la mise en circulation de la copie reçue par Judith Gautier, jusque dans les milieux où s'exerçait la médisance.

On ne sache d'ailleurs pas qu'Auguste Barbier, pour qui, dès 1864, dans le *Nain Jaune*, Leconte de Lisle avait proclamé la plus vive admiration, et qui, réciproquement, plaçait ce dernier très haut, ait jamais protesté contre cette révélation que c'était son suffrage qui avait finalement passé à Sardou.

On rencontre la plus formelle confirmation de cette attitude dans les « Notes Intimes » de Victor Hugo publiées au *Figaro Littirair* du 12 mai 1956 par H. Guillemin, où on lit, à la date du jour même de la séance académique, après un détail précis de tous les votes émis : « Barbier, en quittant Leconte de Lisle pour Sardou, a fait l'élection ».

Au surplus, un extrait, donné par J. Dornis, de la réponse faite par Hugo, dès le 9 juin, à la lettre de Leconte de Lisle de la veille, contient l'assurance suivante : « ... Je vous ai donné trois fois ma voix, je vous l'eusse donnée dix fois ... » Mais l'original de cette réponse aurait disparu lors de l'occupation allemande.

C'est donc très exactement et d'ailleurs sans l'assortir d'aucune réserve que dès 1940, René Peter, au Tome V de sa *Vie Secrète de l'Académie Française*, exposait les répartitions successives des suffrages en cause ; il rappelle que, à la suite de cette échec, Leconte de Lisle se refusa désormais à faire acte de candidat, et aussi que Hugo avait « exprimé la volonté » que son fauteuil revînt à Leconte de Lisle. Celui-ci consentit à se présenter à cette succession et fut élu d'emblée en 1886.

Le même chroniqueur précise également que Joseph Bertrand fut élu (en 1884) au fauteuil de J.-B. Dumas « sans concurrent et à l'unanimité moins la voix de Hugo donnée cette fois encore à Leconte de Lisle ».

Aussi bien lit-on au tome III de *Mes Cahiers*, de Barrès, ces lignes suivant lesquelles, s'entretenant avec Hugo, « le secrétaire perpétuel, Camille Doucet, lui disait : « Mais ça n'est pas régulier. On ne peut

voter que s'il y a une lettre posant la candidature. — Je sais bien, disait Hugo, mais ça m'est plus commode ».

On n'insistera pas sur ce que cet échange de vues manifestement dépourvu d'aménité donne à entendre des relations de Hugo avec Doucet, et corrélativement des sentiments de ce dernier pour l'un et l'autre poète, et on se plaira à penser que si l'hydre hugophobe de la calomnie a pu dresser parfois une tête renaissante, la dernière se trouve désormais coupée.

Rolland Boris.

SUR LA JEUNESSE D'ALPHONSE DAUDET (*)

M. Bornecque a parfaitement compris qu'écrivant sur Alphonse Daudet il devait plaire ; il fait plus, il captive. Avis à la critique mondaine pour laquelle une thèse se feuillette et surtout se pille. Dirons-nous qu'ayant commencé cet ouvrage nous n'avons pu le lâcher ? Et, sans doute, quand on a passé son enfance et une partie de son adolescence à contempler le petit Chose, éternisant, comme le Musset de la Comédie-Française, son regret d'avoir si mal inspiré son sculpteur, et mirant dans la cuvette saumâtre du jardin de la Couronne à Nîmes sa nostalgie de l'eau, on ne peut que dévorer ces pages où Languedoc et Provence apparaissent comme des paradis trop tôt perdus ou plutôt fâcheusement échangés contre la brume de Lyon et la bohème de Paris. M. Bornecque prend son personnage à sa naissance et l'abandonne à regret, et nous avec lui, à l'époque de ses vingt-cinq ans (1865) ; en vingt-sept chapitres, d'un seul bloc, il observe sa croissance, le suit jusque dans ses aventures les plus ignorées, bouscule parfois la légende ou l'hagiographie pour mettre à leur place une vérité souvent plus gracieuse ou pittoresque, trace avec une précision et une fidélité exhaustives l'odyssée du journaliste qu'il éclaire par l'analyse d'une foule d'articles ou d'œuvrettes ensevelis, découvre de précieux inédits, établit les relations exactes de Daudet avec sa famille, ses amis, ses patrons, c'est-à-dire Villemessant et Morny, reconstitue ses grandes vacances et ses villégiatures, Montoban, ses notables et ses moulins, l'Algérie où les lions coulent en paix leur éméritat, la Corse et ses vestales moustachues, mais surtout Maillane et Mistral. Il y a là un effort très original pour évoquer, autour d'un débutant, le monde à la fois tel qu'il était de 1859 à 1865, et tel qu'il devait apparaître à un myope sans titres ni recommandations, voué au ratage et qui sut naviguer dans les salons et les bas-fonds avec la chance prodigieuse du canotier amateur à travers l'encombrement du Rhône. C'est même cette avidité de circulation, cette fièvre d'enquêtes, de renseignements, cette fureur de « ramassage » et de chapardage qui nous semble le mieux caractériser Alphonse Daudet alors qu'incertain de son avenir qu'il pressentait toutefois, sans être trop sûr de sa force, et devinant que son talent ne serait qu'une longue patience, il écrivait à son frère Ernest : « Oh ! quand je serai un peu plus mûr, comme je m'en payerai un roman ! Comme c'est la grande et belle forme du XIXe siècle ! C'est bien plus noble et plus élevé que l'histoire. L'histoire d'une âme, semblable à la mienne, me touche bien autrement que l'histoire des Assy-

*. A propos de la thèse de M. Jacques-Henry Bornecque, *Les Années d'apprentissage d'Alphonse Daudet, La Jeunesse, Le Second Empire, Les Premières Œuvres et les Œuvres méridionales.* Avec de nombreux inédits. Librairie Nizet, 1951.

riens et des Chaldéens ! Seulement il faut être très fort ; heureusement, on arrive en piochant.... [1] » Il piochera beaucoup et même le jardin des autres. A l'âge où il papillonne, se prend pour un poète et butine des fleurs séchées, Balzac, Flaubert, Zola commençaient leur œuvre et traçaient avec une gaucherie puissante les contours d'un univers bien à eux dans lequel s'insèreront les matériaux fournis par le dehors. Au lieu que Daudet emprunte les fondations mêmes. Mais M. Bornecque ne nous suivra pas sur ce terrain ; qu'il nous pardonne si sa thèse nous apporte la confirmation de ce que nous avions toujours pensé, dans la mesure où nous semble s'y dessiner la vocation de l'un des plus ingénieux parasites de notre littérature.

Origines nîmoises d'abord. M. Bornecque a pu obtenir communication de précieuses correspondances familiales ; il a, en appliquant avec beaucoup de perspicacité la méthode tainienne, déterminé la part des hérédités ; voici le père, Vincent Daudet, le Méraut des *Rois en exil*, qui ne tarda pas à décevoir les rêves romanesques de sa fiancée, Mlle Reynaud, laquelle fut protégée par un contrat léonin contre les mauvaises intentions que le futur aurait pu nourrir sur sa dot. M. Bornecque interprète avec beaucoup de finesse ce document caractéristique et prouve, avant l'exposition de l'Hôtel des Archives et le livre de M. Jacques Christophe sur le *Maréchal Marmont*, que les notaires détiennent la solution de pas mal de problèmes historiques. M. Bornecque n'est pas nîmois que nous sachions ; mais il a bien compris l'étrange cité qui ne livre pas volontiers son mystère. Pourtant, la séparation bien tranchée qui existait entre protestants et catholiques, les uns propriétaires des beaux hôtels qui avoisinent les jardins de la Fontaine, les autres peuplant l'Enclos Rey, bastion des lys, n'est plus inscrite que dans le tour de ville. Vincent Daudet, négociant en soies imprimées, attendait Henri V, en évoquant les verdets de la duchesse d'Angoulême, et les horions et les culottes déchirées en l'honneur du souverain légitime ; sous Louis-Philippe, tandis qu'Alphonse grandissait, on l'attendait encore, et il est permis de supposer que ce retour certain et toujours ajourné dut apparaître au gamin comme la parfaite expression de la « galéjade ». En tout cas, la ruine devait venir avant le roi et Vincent Daudet ne fit qu'accumuler les déceptions dont fut nourrie la jeunesse du futur romancier, ce fils étrange dont il appréhendait les foucades, auquel il légua ses colères et qui devait devenir à sa façon expert en broderies et arabesques tout en sachant infiniment mieux conduire sa fortune. On aimerait savoir ce que le romancier pensait de son père qu'il semble n'avoir guère aimé ; il préférait sa mère « très tôt retirée dans l'asile de ses lectures » et qui fuyait en pleine chimère le déclin de la prospérité. C'était une Reynaud, disions-nous, cousine très rapprochée du Reynaud de Montfrin qui trompait la désolation provinciale par des récits de chasses et des prouesses de cercle ; c'est lui qui fit les frais du voyage en Algérie. Alphonse Daudet, pour l'en remercier, lui conféra l'immortalité ; seulement c'est celle de Tartarin.

« En presque chacun des habitants [de Nîmes], dit M. Bornecque, sommeillait un illuminé ou un fanatique, voire les deux.... » La Terreur blanche n'était pas loin, en effet, mais les passions politiques et religieuses dédaignent les frontières, et sans rien retrancher à ce jugement fondé, nous ne voudrions pas que, sur la foi de *Numa Roumestan*, par exemple, l'on fît de Nîmes la capitale de l'exagération chronique attribuée aux Méridionaux. La fameuse ouverture de ce roman,

1. Édition des *O. C.* d'Alph. Daudet, « Ne varietur », Paris, 1930, t. I, p. 113.

la réception du ministre aux Arènes, nous a toujours paru conventionnelle. Nîmes est une ville froide, méfiante, triste, peut-être, où les grandes passions s'enlisent plus qu'elles ne flambent ; un abîme sépare cette immense cité, sommeillante au pied de sa tour, — phare désaffecté, trophée monumental, qui le dira ? — cuite et recuite dans ses garrigues comme Syracuse dans ses latomies, de ses remuantes et toutes proches voisines, riches en couleurs, en sonorités et en belles filles, Montpellier et Avignon. Sans doute elle s'éveille les jours du culte, c'est-à-dire de « corridas ». Mais Daudet s'est-il jamais préoccupé de savoir la place et le sens, dans l'âme nîmoise, de cette religion du taureau ? Tout en sachant fort bien lui-même la différence entre Languedoc et Provence, n'a-t-il pas cédé à la facilité en situant son Midi dans un univers psychologique borné à ces deux chromos extrêmes : *L'Arlésienne* et *Tartarin* ? M. Bornecque connaît bien la nuance entre deux âmes fort différentes et va loin dans l'explication de son personnage quand il dit : « Alphonse Daudet, tout méridionaux dans le sens convenu du terme que soient les grands traits de son caractère, s'immunise contre eux quand il le veut par un don languedocien que ne possède guère le méridional-type, c'est-à-dire le provençal : la lucidité. L'ironie aussi est délivrance.... » Il faudrait ajouter que Daudet prolonge d'un aiguillon parfois venimeux la « galéjade » provençale et, peut-être, saurons-nous un jour si les beaux et les bons sourires des *Lettres de mon Moulin* ne représentent pas l'apport de Paul Arène. Mais comment M. Bornecque qui sait tirer, dans la suite de son livre, des effets saisissants d'un parallèle Daudet-Gide, voyageurs en Afrique du Nord, n'a-t-il pas songé à rapprocher, des interprétations et souvenirs nîmois de son personnage, la *Typhonia* de Joséphin Péladan [1] ? On ne lit guère le Sâr et c'est bien dommage ; sa gigantesque éthopée est bien autre chose qu'un décrochez-moi ça de l'illuminisme et il savait, quand il le voulait, voir et décrire les hommes de son temps. Lyonnais venu à Nîmes où il eut la double et, à ses yeux, sacrilège révélation du lycée et de la caserne, tandis que Daudet « monta » de Nîmes à Lyon, il s'est vengé en accentuant jusqu'à la stupidité la gravité languedocienne et en invectivant contre la pesanteur d'une cité où l'on assassine les grands hommes. Il faut entendre par là qu'il y avait fréquenté tous les établissements scolaires sans jamais passer son baccalauréat. Mérodack, considéré comme ennemi public par la plèbe carnassière des arènes et par la jeunesse dorée du boulevard Victor Hugo, fait de Nîmes la cité bestiale par excellence où « le péché provincial » se commet dans son énormité. Du moins, discerne-t-on sous le pamphlet la vision d'une ville capable de sérieux et même de silence. Jusque dans l'air et dans la lumière, incomparablement plus légers en Avignon, on soupçonne l'austérité ; et que dire de cette banlieue espagnole ou musulmane où le fifre de Valmajour détonerait autant qu'à l'Escorial ? M. Bornecque pourrait toujours nous répondre, et non sans raison, que le Languedoc déposa à la fois en Daudet les rayons et les ombres. Mais la dureté excède la tendresse. Mireille et Vincent, si proches de Nîmes par la géographie, en sont infiniment éloignés par l'âme. Le pire contresens, du reste perpétuellement renouvelé, dont Tartarin, cet apatride, est responsable consiste à con-

1. On trouverait aussi dans *Le Dernier Bourbon* du même Péladan une autre fresque satirique de Nîmes, plus haute en couleurs encore. Le retour du roi légitime donne lieu à une aventure étonnante, d'une verve quasi rabelaisienne et auprès de laquelle pâlit l'intrigue lymphatique des *Rois en exil*. C'est un excellent croquis de mœurs méridionales à l'époque des Inventaires.

fondre, sous le commun vocable de méridional, le nîmois et le marseillais [1].

C'est à Lyon où les revers de Vincent Daudet avaient contraint la famille à s'expatrier que l'existence d'Alphonse devient une parfaite odyssée, car il vécut sur l'eau ; il commença, peut-être, d'y prendre ce visage que, bien des années plus tard, Carrière devait faire surgir, quand la douleur l'eut émacié, d'un fond de brume ; cette vie déréglée, ce canotage tâtonnant et dangereux, — car Daudet partait seul et n'y voyait guère, — qui ne s'interrompait que les jours de composition où l'absence était plus flagrante, confère à cette adolescence une sorte de halo surréaliste. Il y avait de quoi en tirer bien autre chose que les confitures des *Amoureuses*.

Puis, c'est le retour dans le Midi, non certes au pays natal, mais la dure révélation des premiers contreforts cévenols empuantis de charbon, Alès-Sarlande, où le petit Chose, qui n'est encore que le petit Poucet, que sa famille expose ne pouvant le nourrir, par la grâce posthume d'un ecclésiastique, apparenté aux Reynaud et qui avait enseigné au collège, obtient un poste de surveillant. M. Bornecque qui a établi une édition critique du roman dont l'auteur lui-même convient qu'il est aussi malingre que son héros, n'accable pas Daudet, car il l'aime, mais réunit toutes les pièces qui permettent de ne lui accorder, entre toutes les formes possibles de l'imagination, que celle du dénigrement. Dans cette courte carrière de pion, il s'alcoolisa et commença, les yeux noyés, de s'attendrir sur lui-même. Veut-on savoir ce qui se passe dans l'âme du petit Chose, remontant vers Paris, loin des geôliers et des brutes, en écoutant tinter le grelot intérieur qui ne deviendra jamais ni plain-chant ni orchestre ? Il suffit de lire son poème commémoratif à Musset :

> Son corps est un roseau, son âme est une fleur,
> Mais un roseau sans moëlle, une fleur sans calice,
> Il est triste sans cause, il souffre sans douleur,
> Il faudra qu'il en meure et qu'on l'ensevelisse
> Avec sa nostalgie au flanc, comme un cilice...
> ... C'est un petit enfant, prenez-le dans vos bras.

Et voici un véritable tour de force : dans le sillage de Musset, l'annonce de Rostand :

> Un rossignol qui fausse, un papillon qui louche [2]....

La seule excuse de Daudet c'est qu'il a dix-sept ans. Mais il ne persévérera que trop dans ses aberrations poétiques ; pendant six ans encore, jusqu'en 1863, date de la réédition des *Amoureuses*, il offrira de sa tarte aux prunes sans que jamais personne manifeste le moindre écœurement. Et si l'on songe au labourage du sol poétique pendant les années 1850-1860, des *Poèmes antiques* aux *Fleurs du Mal*, en passant par les *Chimères*, les *Contemplations*, les harmonies finales de Lamartine, *le Désert, la Vigne et la Maison*, et les dernières *Destinées* de Vigny, que lisait donc ce myope et quelle idée se faisait-il de la

1. Pour en finir avec Nîmes, reprochons bien vite à M. Bornecque une petite erreur d'urbanisme. La statue d'Antonin ne se dresse ni aux bains ni au temple de Diane, mais dans un square situé au centre d'une place où commence la promenade de La Fontaine et où se termine le boulevard Gambetta.

Signalons aussi que vient de paraître un livre de M. le Chanoine Marcel Bruyère consacré à *La Jeunesse d'Alphonse Daudet* et qui apporte de très utiles compléments, quant aux origines du romancier, au chapitre de M. Jacques-Henry Bornecque consacré à Nîmes.

2. Bornecque, *op. cit.*, p. 179.

poésie ? Car cette restauration du mirliton a l'air tout à fait sérieuse et convaincue. Le plus grave, c'est que mis en goût par la savoureuse évocation de la brasserie des Martyrs à laquelle se livre M. Bornecque, nous avons lu, pour la première fois, avouons-le, le recueil un peu mince de ce Charles Bataille avec lequel Alphonse Daudet se lia : *Le Monde interlope*. Cela domine et de quelle hauteur l'herbage communal des *Amoureuses* ; cela vibre, cela chante, cela pense même, et, dans un sillage illustre, cela ose. Quand un poète est conduit par sa Muse jusqu'au banc de la correctionnelle, pourquoi s'en tenir à une inspiration de sous-préfet [1] ?

Par le sort qu'il fait à l'article que Daudet publia dans le *Figaro* du 24 novembre 1859, sous le titre *Le Maître d'Études*, et qui lui valut une volée de bois vert d'un pion en exercice et fort content de soi, M. Bornecque montre bien le dépôt de rancunes, d'humiliations mal digérées et de terreurs vagues qui s'opéra dans l'esprit du futur romancier. Il y eut comme une hantise de la misère à la fois matérielle et morale chez ce jeune Nîmois d'une beauté que l'ironie crispait parfois ; celle du Sâr Péladan demeurait au contraire sculpturale et pontifiante. Tous deux, du reste, poussèrent jusqu'à la manie le goût du travestissement, mais Daudet s'en lassa vite. Six mois plus tôt, dans ces balbutiements d'apprenti journaliste, le Midi avait fait entendre sa note, la première, beaucoup plus âpre. M. Bornecque insiste à bon droit sur *Audiberte*, nouvelle qui parut les 14, 16, 18 juin dans *Paris-Journal* et où il faut voir un premier crayon de *L'Arlésienne*. C'est l'occasion de pages intéressantes et neuves sur le régionalisme en littérature et, particulièrement sur l'interprétation littéraire du Midi à l'époque ; le nom de Joseph Méry et y éclate et reçoit un commencement de réhabilitation. Il la revendique plénière ce merveilleux improvisateur qui prit pourtant la peine d'écrire une cinquantaine de livres ; s'il gaspilla beaucoup de gemmes dans les salons ou dans les feuilletons, il en enchâssa plus d'une. Mais Daudet connaît mal ses aînés et n'emprunte qu'à d'obscurs camarades. Il a, sans doute, la chance insigne de découvrir à la fois Homère et Virgile dans Mistral ; mais sa formation littéraire et artistique manque d'allure, elle demeure tributaire d'une bien médiocre paperasserie de gazette et ne s'élève guère, en ses meilleurs moments, au-dessus du mythe simplet de l'*Homme à la cervelle d'or* (*Monde illustré*, 7 juillet 1860). En tout cas, l'alternance est trouvée ; le ciel et la mer du Midi, les rues et les quais de la capitale. Daudet a besoin d'azur et de brume ; l'antithèse le stimule ; il n'est pas habité, comme Mistral ou Aubanel, d'un dieu puissant et simple accordé à une nature maternelle ; c'est un transplanté qui s'ingénie à découvrir une famille d'adoption et un horizon compensateur. Le moulin lui est un asile et il va à Maillane comme au sanatorium. D'où le désaccord et le grincement qu'on ne sent jamais chez les religieux de chœur du Félibrige, à plus forte raison chez les frères lais. Faux Parisien, faux Provençal, il détone et ses excentricités éclosent dans une tête que chauffe un soleil factice. Tel n'est,

1. Daudet a pourtant conscience d'un épuisement précoce. Il l'avoue dans la *Chronique parisienne* qu'il donne à *L'Universel*, journal catholique belge sous le pseudonyme de Pierre et Paul, n° du 22 août 1859. Il écrit, à propos d'Alphonse Karr retiré à Nice : « Ce n'est que sous le ciel de Nice qu'on peut conserver ces précieuses qualités, à l'âge où est arrivé M. Alphonse Karr. Hélas ! que de jeunes littérateurs auraient besoin du même ciel et du même régime. Toute la génération littéraire qui nous précède conserve une vigueur, une sève, une ardeur au travail que nous ne connaissons guère et que la plupart d'entre nous ont déjà perdue.... » Jusque dans la constatation de la décrépitude, il faut avouer que la *Confession d'un Enfant du Siècle* a une autre allure.

certes pas, l'avis de M. Bornecque qui, convaincu de la grandeur et de l'importance de Daudet, étudie avec amour ses premiers pas ; si nous trouvons dans sa thèse de quoi réchauffer et rajeunir quelques griefs, c'est que cette thèse est vivante, et neuve dans les reconstitutions du climat littéraire accordées aux diverses tentatives de l'écrivain novice. C'est ainsi que l'exigence de son propos conduit M. Bornecque à tirer d'un oubli immérité quelques originaux de la bohème parisienne qui aplanirent les voies de Daudet. Car enfin le petit Chose eut plus de chance qu'on ne croit. Tous les provinciaux quand ils débarquent n'ont pas une « mère Jacques » qui les attend à la gare, leur donne un lit, une table, et, avec la certitude du lendemain, l'atmosphère propice au travail. Nous avons parlé plus haut de Charles Bataille ; Alfred Delvau fut un véritable frère pour Alphonse Daudet et leurs inspirations un moment se jumelèrent. *Les Nuits parisiennes* du second, ne valent guère mieux que les *Dessous de Paris* du premier, mais Delvau incline Daudet, qui y répugnait d'abord, au réalisme sans outrances de système. Ce curieux homme qui s'intéresse aux fous, dispense son ami de lire Hoffmann, Quincey, Baudelaire ou Nerval, mais non Dickens, il est vrai, qui sera la découverte personnelle, unique et à peine avouée du futur auteur de *Jack*. Plus tard, après le voyage qu'ils feront ensemble en Alsace, et au cours duquel il le tirera d'un fort mauvais pas, il lui donnera sous le nom de Henry de la Barthelasse un rôle dans son énigmatique roman à clefs : *Le Grand et le Petit Trottoir* [1]. Le poète est surfait, mais non l'amateur de courtisanes follement aimé à son tour et pour ses impertinences mêmes. Un autre original, Privat d'Anglemont, dont le nom revient quelquefois dans les parages baudelairiens, fait aussi l'objet d'un savoureux portrait qui le tire un instant de sa nuit.

L'une des questions auxquelles revient le plus souvent M. Bornecque, en vertu même des efforts et des tentatives de son personnage pour s'expliquer à cet égard, c'est celle de la religion de Daudet.

L'enfant qui enterrait si allègrement le Pape devait, au cours de ses années d'apprentissage, passer par plusieurs crises de croyance que réfléchissent ses essais. M. Bornecque découvre qu'il défendit l'autel du 7 août au 12 septembre 1859, dans un journal belge dont le titre ne disait que trop la vigueur ultramontaine : *L'Universel*. On plaisante de l'Église à Paris en compagnie du comte de Rochefort-Luçay dont on vient de faire la connaissance, mais on la défend à Bruxelles. Il faut vivre, n'est-ce pas ? Gageons que le vaudevilliste qui n'éclairera que dans dix ans sa *Lanterne* s'est diverti du bon tour sans apporter au « prius vivere » la restriction dont il cinglera plus tard l'un de ses adversaires, de bas étage, il est vrai [2]. Il y a d'excellentes choses sous ce masque pieux : une comparaison piquante entre les funérailles solitaires de Marceline et les obsèques grandioses de Béranger, un éreintement du roman de Louise Colet : *Lui*, vouée à poignarder les morts, comme les vivants, dans le dos. C'est dans le feuilleton du 14 août que Dickens est nommé pour la première fois ; de longtemps, et pour cause, Daudet n'en reparlera. Qui se serait enfin attendu à voir l'auteur des *Amoureuses* entreprendre à la même date

1. Roman publié en 1866. M. Bornecque n'est pas parvenu, même après de fort longues recherches, à identifier les personnages de ce roman à clef. L'héroïne Imperia ne serait-elle pas la même que celle qui inspire à Théophile Gautier *Étude de mains* dans *Émaux et Camées* ? Cela ne donne pas, pour autant, le nom du personnage : la Païva, peut-être comme le suggère M. Bornecque.

2. « Il faut vivre », disait à Rochefort un journaliste attaché à une feuille de chantage. « Je n'en vois pas la nécessité », répondit Rochefort en lui tournant le dos.

et conduire, avec une parfaite bénignité, un panégyrique du Curé d'Ars ? Sincérité, cynisme ? demande M. Bornecque ; sans doute aussi survit « dans l'âme anxieuse et divisée » de Daudet un atavisme de foi profonde ; mais attention au mimétisme, attention au Roumestan qui sommeille dans le futur secrétaire du duc de Morny : « Moi, quand je ne parle pas, je ne pense pas » ; il suffit de monter en chaire pour ruisseler de conviction et l'eau bénite du Midi a des vertus plus actives qu'ailleurs. M. Bornecque prouve que Daudet fit deux visites au P. Félix, l'illustre prédicateur de Notre-Dame, auquel il avait été présenté en 1858, par Augustin Largent, encore une de ces Providences qui veillèrent sur le petit Chose en ses débuts parisiens. Superstitieux, mais fortement attaché au monde par Marie Rieux, la maîtresse en titre et combien d'autres, Daudet aurait voulu accorder le Diable et le Bon Dieu. Le Père dut être accueillant mais inflexible, et la seconde fois prêta des livres apologétiques, ses propres *Conférences* publiées depuis 1856. Le petit Chose les revendit ; une aussi forte doctrine, reliée en quatre volumes, avait de quoi tenter l'acquéreur. Et le vendeur y avait si peu touché ! Il s'en confessa beaucoup plus tard à Edmond de Goncourt. Le poème qu'il écrit à la même époque, *Le Confesseur*, « les plus jolis vers que j'aie encore faits », dit-il à son frère, ne le montre guère convaincu de l'efficace de la pénitence ; et c'est, dans l'histoire, le prêtre lui-même qui pèche en devenant subitement amoureux de sa pénitente. On eût sans doute beaucoup étonné l'auteur en lui disant que, depuis longtemps, le couple sandien Magnus-Lélia, avait affaibli la portée de sa trouvaille. Daudet continuera, selon les lois de l'alternance, gouailleur ou angoissé, rimant tantôt *La Double Conversion* [1], tantôt *Les Chansons d'un Fou* [2] et *Les Ames du Paradis* [3], jusqu'à ce qu'il résolve ses hantises dans une *Divine Comédie* à la bonne franquette, celle du *Curé de Cucugnan*. Il y a pourtant la *Lettre à Voltaire* que publie *Le Figaro* du 22 janvier 1860. Musset, toujours lui, mais quel affaiblissement dans l'écho ! M. Bornecque veut y voir une profession d'indépendance intellectuelle ; en fait, c'est une révolte contre la cuistrerie contemporaine en quête d'une enseigne et que dirige Francisque Sarcey de Suttières, menée beaucoup plus au nom de la sensibilité que de l'intelligence et du savoir ; Voltaire est un grand homme, mais qu'on ne réacclimate pas en son nom la platitude poétique du XVIII^e siècle ; qu'on nous laisse la liberté des petits sentiers, des petits oiseaux, des petites cousines, qu'on nous laisse rimer à notre guise et pour des prunes. Evanescence de Musset, prélude de Rostand, l'auteur des *Amoureuses* est toujours là, dans l'entre-deux. Signalons au passage que dans le très utile tableau des étapes de la réhabilitation de Voltaire au XIX^e siècle que trace M. Bornecque manque le *Discours de réception à l'Académie française* de François Ponsard (4 décembre 1856).

C'est à la *Revue Fantaisiste* fondée par Catulle Mendès et dont le premier numéro parut le 15 février 1861, que Daudet, réaliste malgré lui, ironiste chronique, envoûté de brume et affamé de soleil, trouve enfin à se fixer. M. Bornecque a raison de signaler aux historiens littéraires qui, parfois, la négligent, l'importance de cette date : héritage romantique, rappel de libertinage, complaisance pour le genre fantastique et pour l'ésotérisme, wagnérisme même, toutes ces tendances représentées par quelques collaborations importantes, se battent un peu chez Daudet dont l'âme chatoyante est joliment évoquée par son

1. *Figaro*, 20 septembre 1860.
2. *Revue Fantaisiste*, 15 mars 1861.

exégète : « La Fantaisie qui fait de la création muette un essaim bourdonnant et féérique, peut dès lors représenter un refuge et une compensation au divin auquel l'on ne croit plus tout en continuant d'en sentir l'aiguillon ; cette espèce de panthéisme permet d'accorder la joie de vivre avec les tendances mystiques. Dieu, nulle part, pour punir ou gêner, sera partout pour ravir.... » Si Daudet n'offrit guère à la *Revue* que les *Chansons d'un Fou* (15 mars 1861), et les *Sept pendues de Barbe-Bleue* (1er juin 1861), ce genre d'inspiration qui se donne déjà libre carrière dans le *Roman du Chaperon Rouge* (*Figaro*, 18 décembre 1859), — il y aura une suite, quatre ans plus tard, *Le Petit Chaperon Rouge à Paris* (*Figaro*, 25 octobre 1863), — dessine quelques contours du monde du romancier, qui adopte à son usage la définition de la Fantaisie proposée par Alcide Dusolier : l'enveloppe idéale de la Réalité.

Mais enfin il faut que le petit Chose grandisse et même qu'il devienne un homme. Certes, les femmes, Sapho entre autres, lui ont beaucoup appris, mais n'ont guère étoffé sa chanson. La bonne fée qui veille sur son berceau lui ménage la rencontre de deux êtres aussi dissemblables qu'il se peut et dont la vie surabondante va faire la substance de son œuvre future. Qui diable se fût préoccupé d'associer, dans une telle orientation, Morny et Mistral ? Et pourtant, dans les dernières années de son éphébie, Daudet ira de l'un à l'autre, secrétaire intermittent du premier dont il retournera les vieilles culottes, selon la remarque désobligeante de Léon Bloy, ami enthousiaste du second qui, avec les Frères Ambroy, pris beaucoup plus au sérieux que les félibres, achèvera de lui révéler l'ampleur de résonance de la nature provençale [1]. Et il trouvera le moyen de donner de la tragi-comédie humaine, telle qu'on la joue à Paris et telle qu'on la joue dans le Midi, une sorte de tableau comparatif qui atteindra dans *Le Nabab* à sa pleine expression. Que le Midi se prolonge en Algérie et en Corse [2], que Paris s'étende, grâce à Dickens, jusqu'aux quais de la Tamise, et il ne restera plus au saute-ruisseau du journalisme qu'à se faire romancier. Bientôt du reste, il se mariera [3] et, dès lors, commencera sous l'autorité d'une maîtresse femme, l'exploitation de tant de réserves engrangées. Et le bloc des Daudet, dispersé jadis par la mauvaise étoile, reconstitué grâce à l'encre et à la plume, apparaîtra à Ernest La Jeunesse comme le modèle de l'artisanat familial [4]. Les hommes sont méchants !

M. Bornecque arrête son passionnant ouvrage sur des perspectives beaucoup plus flatteuses ; et, certes, ce n'est pas nous qui lui ferons grief de servir son personnage sans jamais oublier les droits de la vérité. Il y a, par exemple, et c'est même l'une des articulations importantes du livre, une très juste appréciation de la dramaturgie de Daudet. M. Bornecque admire *L'Arlésienne* et a raison de croire que

1. C'est en 1860 que Daudet fut présenté à Morny. Dans la longue et intéressante étude que fait M. Bornecque, p. 265-277, il ne semble pourtant pas prouvé que l'Impératrice soit restée totalement étrangère à cette subite fortune.

La première rencontre de Daudet et de Mistral eut lieu à l'Hôtel du Sénat, à Paris, en avril 1859 ; ils se retrouvèrent à Maillane pendant l'été de l'année suivante. M. Bornecque a découvert et publie un important manuscrit inédit de Daudet sur Mistral, beaucoup plus vivant, en effet, que la fameuse *Lettre de mon Moulin* elle-même.

Quant aux Frères Ambroy qui étaient demeurés célibataires et vivaient avec leur vieille mère, ils possédaient le domaine de Montauban ou Montoban, encerclé de collines où s'étageaient les moulins de Daudet, car il en occupa plusieurs : Tissot, Ramet, Ribet, Saint-Pierre. Le plus aimé fut le troisième.

2. Daudet séjourna en Algérie de décembre 1861 à février 1862, et en Corse, de décembre 1862 à mars 1863.

3. Avec Mlle Julia Allard qu'il vit pour la première fois à la première représentation si mouvementée de la pièce des Goncourt : *Henriette Maréchal*.

4. *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains.*

le théâtre fut, pour Daudet, beaucoup plus qu'un violon d'Ingres. Aussi étudie-t-il, avec une scrupuleuse attention, les piècettes jouées ou non jouées pendant toute l'époque délimitée [1]. Elles furent nombreuses, pas toutes indifférentes, et surtout, comme le montre fort bien M. Bornecque, elles expliquent la gestation de *L'Arlésienne*.

Entre tous les mémorialistes, Daudet fut l'un des moins exacts, l'un des plus distraits si l'on veut. Insouciance ou coquetterie ? Les deux à la fois, sans doute. M. Bornecque a scrupuleusement rétabli les faits, sans jamais cesser, grâce à une composition proustienne et aux très fines antennes de son style de tenir le lecteur en haleine [2]. Alphonse Daudet a beau n'être point Gœthe, le talent de son exégète finit par donner à ses années d'apprentissage presqu'autant d'importance qu'à celles de Wilhelm Meister. Et le soleil n'y est pour rien.

JACQUES VIER.

APOLLINAIRE A STRASBOURG (1904)

(Études apollinariennes, II)

La biographie d'Apollinaire, bien que précisée en ces dernières années et commodément résumée par M. Adéma, — non sans quelques inexactitudes, — pose encore divers problèmes. La bibliographie est loin d'être définitivement établie ; l'examen des problèmes qu'y pose la mention d'ouvrages relatifs à l'Allemagne, notamment un livre intitulé *L'Œuvre des Conteurs allemands* (Bibliothèque des Curieux, 1913), nous a mené, par des voies imprévues, à propos de l'élaboration de cet ouvrage [3], à certains détails se rapportant à l'année 1904. Nous avons précisé ailleurs ce qui concerne cet ouvrage, l'un des écrits érotiques les plus curieux qu'Apollinaire ait préfacés [4]. Il convient d'insister brièvement ici sur d'autres textes, insuffisamment remarqués, de cet auteur, datant de cette époque ; ce qui nous permet, en précisant la date d'un de ses poèmes quelque peu négligé, de lui attribuer un texte non signé du « Festin d'Ésope » et aussi d'illustrer les procédés de son invention et la démarche de sa pensée.

On connaît le poème intitulé « 1904 », d'abord paru (en mai 1914) dans *Les Soirées de Paris*, plusieurs fois reproduit et daté, sans preuve, de 1913 [5]. A moins que l'édition critique en préparation n'apporte, sur ce point, des arguments nouveaux, nous estimons qu'il date effectivement de 1904 ; son texte, en effet, confirme un détail biographique de cette même année et aide, inversement, à interpréter un texte,

1. Citons entre autres : *La Dernière Idole*, un acte, en prose, 1862. *Les Absents*, proverbe, 1863. *L'Œillet blanc*, comédie en un acte, en prose, 1865. *Les Absents*, opéra-comique en un acte, 1864.

2. Quel dommage, pourtant, quand on écrit si bien d'user et d'abuser de « dromomanie » ou d' « entrevision » ; quel dommage aussi de surcharger des développements copieux par des reproductions in extenso. Pour finir, signalons une erreur p. 11, dans le nom de Paul Deltuf, orthographié Deltu. P. 13, il n'est pas exact d'attribuer à Murger *L'Histoire de Trois buveurs d'eau* ; elle est l'œuvre de Nadar, Lélioux, et sans doute aussi de Léon Noël. Une erreur dans la note de la p. 309, dernière ligne, où il faut lire *1884* et non 1864.

3. Ouvrage paru dans la Collection des Maîtres de l'Amour, 1 vol. grand in-8°, 285 pages, Paris, 1913.

4. Cf. *Revue de Littér. comp.*, XXIX/3, juillet 1955, p. 380 et suiv. : R. Warnier, « Apollinaire et l'Allemagne, précisions bibliographiques ».

5. Poème reproduit, ensuite, dans le recueil posthume *Il y a*, dont la maquette, selon M. Adéma, fait état de la date de 1913 ; seul, le ms. pourrait en décider. A. Billy a écarté cette date dans son *Apollinaire*, éd. en 1947.

jusqu'à ce jour anonyme et oublié de cette même date. L'étude de l'œuvre d'Apollinaire offre d'ailleurs d'autres exemples de ces vérifications réciproques.

De patientes recherches sur les sources auxquelles Apollinaire a puisé pour la publication de l'ouvrage inexactement intitulé « L'Œuvre des Conteurs allemands » nous ont, en effet, conduit à préciser une première source, découverte à Strasbourg, en 1904, lors d'un court séjour d'Apollinaire.

On en peut reconstituer les circonstances.

Au début de 1904, Apollinaire, — au terme d'une « année décisive » [1], — est encore assez régulièrement collaborateur de *L'Européen* où, depuis 1902, sont parus de sa plume nombre de textes, signés ou non ; à mainte reprise s'y est affirmé son intérêt pour les choses allemandes [2].

Or, pendant l'hiver 1903-1904, l'affaire Bilse a pris quelque ampleur. Le roman *Aus einer kleinen Garnison*, paru sous le pseudonyme Fritz von Kyrburg, — lequel n'a pas tardé à faire identifier, et traduire devant un conseil de guerre, à Metz, l'auteur réel, un lieutenant Bilse, du 16e bataillon du Train, en garnison à Forbach, — est un sévère réquisitoire contre les mœurs militaires germaniques. Réédité d'abord à Vienne après sa saisie en Allemagne, il est traduit en français, puis en d'autres pays, dès le début de 1904 [3]. Cette première « affaire de Forbach » trouve en France quelque écho [4] ; elle ne laisse pas indifférent Apollinaire qui, depuis deux ans, critique à chaque occasion Berlin, son Empereur, le militarisme prussien, voire l'attitude ambiguë des socialistes (articles sur Bebel, M. Harden et sa « Zukunft », etc.), et vitupère contre toutes les formes d'autoritarisme en Europe. Le rebondissement de l'affaire Bilse suffit à expliquer qu'il aille, en journaliste, enquêter en Alsace-Lorraine. On n'oublie pas, au demeurant, qu'il est, et restera attentif, à cause d'un hasard, à ce qui se passe à Metz.

La date, février, s'explique parfaitement. Par le journal d'abord : si son souci des problèmes allemands y est permanent autant qu'éclectique [5], tel écho paru le 13 février nous propose une explication complémentaire : une information venue de Strasbourg a valu aux lecteurs de *L'Européen* un commentaire anonyme, parfaitement dans la manière d'Apollinaire, raillant certain projet germanique, d'origine cléricale, qui envisagerait de constituer l'Alsace-Lorraine en duché avec le duc d'Orléans comme héritier présomptif. Le texte conclut ironiquement qu'ainsi ce prince pourrait ensuite « annexer la France ».

1. L'expression est de M. Adéma (*Guillaume Apollinaire*, 1952, p. 63). Nous y souscrivons pleinement.

2. Cf. notre article paru ici même, sur « Apollinaire journaliste » (*RHLF*, 1956, p. 107). Parmi les textes d'Apollinaire dans *L'Européen*, — qu'énumérera notre Bibliographie, en préparation, et celle de M. Adéma à qui nous indiquerons nos conclusions, en vue de la Bibliographie d'ensemble qu'il élabore, — on note, en 1903, d'assez nombreux textes sur l'Allemagne, dont certains sur le militarisme allemand, compte tenu d'articles rédigés, et signés, à la même date, par d'autres collaborateurs de cet hebdomadaire ; en 1904, les contributions d'Apollinaire s'espacent, un nouveau rédacteur apparaît pour les questions allemandes ; *L'Européen*, d'ailleurs, après des crises internes, disparaît à la fin de cette même année.

3. L'original allemand a paru à Brunswick, en 1903 ; la réédition de Vienne, en 1904. La traduction, sous le nom d'O. Bilse : *Petite garnison*, roman de mœurs militaires, précédée du compte rendu du conseil de guerre de la 33e division, ayant eu lieu à Metz, en 1903, paraît à la Librairie populaire universelle, Paris, 1904. La même année, des traductions, en tchèque (Prague) et italien (Rome).

Remercions ici, de ces précisions, M. Sagave (de l'Université de Strasbourg, aujourd'hui à Aix) et M. Dollinger (Dir. de la Bibl. de Strasbourg).

4. Cf. n. 4, page précédente.

5. Ainsi, le 13 février 1904, il a consacré un article — signé — au Centenaire de la mort de Kant.

Rien, certes, ne prouve irréfutablement la paternité d'Apollinaire, et il est impossible de retrouver trace manuscrite de cet écho. Mais tout ce que nous savons de son activité journalistique à cette époque, — et venons d'évoquer ici même, — incite à faire admettre qu'une telle information, si controuvée eût-elle été, put suffire à lui faire entreprendre le voyage de Strasbourg.

Au surplus, ses biographes nous dirons peut-être un jour quels liens sans doute peu conséquents sa mère avait avec cette ville.

Le poème explique le reste, encore qu'aucun commentateur ne l'ait tenté jusqu'à ce jour. On sait Apollinaire coutumier de ces décisions soudaines ; le récent voyage à Londres nous le confirme. Et surtout, de ce voyage, on a dit déjà quelle amertume il rapporte [1].

Or, le calendrier lui apprend que le Mardi-gras, cette année-là, est le 16 février. Ne rappelons pas ici tout ce que, depuis Rome, Nice et surtout Cologne, ce simple nom évoque pour lui. Et ne nous étonnons pas qu'au lendemain de la rupture avec Annie la tentation d'un Carnaval, même strasbourgeois, s'accentue soudain.

Ce qu'il ignorait, — et le poème le taira, — c'est qu'à Strasbourg ce Carnaval fut fêté dès le dimanche 14 [2]. Le reste se devine, parfaitement évoqué dans le poème, auquel peut-être les archives apollinariennes apporteront un jour confirmation :

A Strasbourg en 1904
J'arrivai pour le lundi-gras.

Il ne lui reste, en ce lendemain de liesse, qu'à évoquer les Carnavals d'antan,

A Rome, à Nice et à Cologne,

à souper, d'

Un peu de foie gras,

servi par

La Kellnerine rousse

en

... chapeau rose,

et à rêver, mais de qui ? D'où la pirouette finale de ce nostalgique pastel :

Que ne t'avais-je entre mes bras.

Où ira-t-il, sous l'averse [3], ce « flâneur des deux rives » de tant de fleuves ? Chez les bouquinistes !

Nous avons exposé (cf. n. 4, f. 251), comment il faut interpréter, et attribuer à Apollinaire le court texte anonyme, — qu'à notre connaissance nul biographe ni nul critique n'a encore cité, si aisé soit-il à découvrir dans la livraison de mars 1904 du *Festin d'Esope*, — que les éditeurs du poète devraient bien rééditer !

Tout y coïncide avec ce que nous savons de lui : le titre latin, reste de vanité de collégien, sinon de coquetterie d'apprenti symboliste [4] ; le sous-titre dont les irrévérences remontent à ses amusements rhé-

1. Cf. M. Adéma, *op. cit.*, p. 61 et suiv. ; cet auteur nous a confirmé qu'il rectifiera la date, supposée par lui, de septembre 1903, pour le voyage d'Apollinaire à Londres, et admet celle, plus vraisemblable, de novembre.

2. Selon les vérifications de M. Dollinger.

3. La *Strassburger Bürger Zeitung* du 16 février relate : « Der Himmel öffnete letzten Sonntag seine Schleusen. » Peu de masques sortirent ; seuls, les bals enregistrèrent l'animation coutumière.

4. Cf. des titres postérieurs : poème : « Per te praesentit aruspex » (*Vers et Prose*, fév. 1912, repris dans *Il y a*, p. 57), ou recueil *Vitam impendere amori* (1917), etc.

nans [1] ; le texte, en chacun de ses détails, depuis la phrase initiale enregistrant sa déconvenue (« Nous avons enterré joyeusement le Carnaval ») jusqu'au terme du « lundi des roses », réminiscence du Carnaval colonais, et jusqu'au trait final, faisant allusion au décès du Maréchal de Waldersee, — à qui se rapportaient diverses notices dans *L'Européen*, lors de sa désignation comme Commandant de l'armée internationale envoyée contre les Boxers [2] ; le poète, qui n'a nulle raison de l'épargner, ne néglige pas cette occasion, — pas plus que d'autres — de le mettre en cause.

Ce texte nous semble essentiel ; d'abord pour illustrer les procédés de l'auteur, que certaine critique s'est trop complu à ne présenter, en toute circonstance, que comme un délicieux fantaisiste. Affirmation qui, visant à le flatter, le dessert. S'agissant de faits, dates, textes, et des êtres dans leur réalité, Apollinaire est, au contraire, scrupuleusement exact. Cette lettre l'est et, comme le poème, à un jour près ! Déçu d'avoir manqué ce Carnaval, il expédie en hâte son enquête, — juste assez pour justifier la « note de frais » — et prospecte les librairies. Imaginons-le s'enquérant d'une édition allemande de la *Kleine Garnison* et apprenant avec joie que « les officiers de la garnison font grand succès au livre » dont le libraire avisé ne vend que la traduction, qu'il a envoyée, — Apollinaire l'invente-t-il ? ce qui serait de bonne guerre, — à Hanovre « dont un (exemplaire) pour Waldersee ». Pourquoi en cette ville ? N'est-ce pas la première étape de son tour d'Allemagne, et n'y a-t-il pas situé l'un de ses meilleurs contes ? En tous cas, voici les Boxers vengés !

Par cette courte lettre, — qui a ses lettres de noblesse, au moins quant au titre [3], — et que n'eût certes pas désavouée Jarry, nous apprenons encore qu'il a découvert, dès 1904, à Strasbourg, ces *Memoiren einer Sängerin* dont, bien des années plus tard, il tirera le parti que l'on sait, — et dont nous avons tenté de préciser l'élaboration encore en partie énigmatique. Sans doute n'a-t-il pas, alors, acheté ce livre, coûteux, que Wolf n'a pas trouvé dans sa bibliothèque.

Mais, ce titre logé en un coin de sa mémoire, il regagne Paris, fort d'un poème évoquant ce Carnaval manqué, — et qu'il ne sera pas pressé de faire paraître, — et d'un détail piquant, où s'exhalera sa rancœur ; ne l'avons-nous pas déjà vu, en décembre 1903, publier dans le même *Festin* les poèmes « l'Adieu » et « le Retour », avant que leur y succèdent, en février 1904, « la Loreley » et « Passion », sorte d'encadrement psychologique à la « Chanson » qui vient de naître à Londres, « un soir de demi-brume » ? Cette alternance d'amertume et d'âpre ironie n'est pas plus rare chez lui qu'en nul être « mal-aimé » ; autant que son expérience, d'ailleurs, son atavisme n'en rend-il pas compte ?

L'affaire Bilse oubliée, — divers textes de *L'Européen* la rappelle-

1. Le titre de « conseiller de régence » apparaît, par exemple, dans « Rhénane d'automne » (*Alcools*, p. 126) ; Apollinaire s'est plu à ironiser sur ces titres germaniques, qui, a-t-on noté, amusaient Annie.

2. La note y relative se trouve dans *L'Européen* du 5 septembre 1903. L'attitude humanitaire que le journal partage avec le poète confirme sa méfiance à l'égard de tout ce qui, pour lui, se rattache au militarisme allemand.

3. Le choix de ce sous-titre latin, compte tenu du goût d'Apollinaire pour les formules latines, s'explique peut-être aussi par le souvenir du célèbre pamphlet qu'a enregistré l'histoire littéraire allemande, paru sous ce titre, rédigé de 1515 à 1517, par Crotus Robianus, mettant en scène des pédants et sophistes et leur maître Octavius Gratius. Épisode de la lutte des humanistes contre l'obscurantisme et les Inquisiteurs de Cologne, et préludant aux satires de l'ère de la Réforme, ce texte a pu être connu d'Apollinaire, avant ou plutôt pendant son séjour rhénan, peut-être découvert par lui lors de ses lectures à l'Université de Bonn, qu'atteste au moins une preuve (communiquée par M^me^ Apollinaire).

ront encore, — le Carnaval strasbourgeois vite sorti de l'actualité, — hormis quelque chanson, — les problèmes allemands eux-mêmes bientôt moins importants aux yeux d'Apollinaire [1], retenons d'abord la véracité des observations d'Apollinaire et de leur notation, la permanence des points de vue qu'il a mûris au bord du Rhin, la date initiale de son intérêt pour un texte galant qui, bien plus tard, permettra une publication curieuse, sinon essentielle à sa réputation, enfin et surtout la déconcertante alacrité d'une humeur et d'une pensée rompues, de nature et par expérience, à saisir, de chaque instant de la vie, ses aspects contrastés, sinon certaine bouffonnerie à la lisière de la nostalgie.

Rien, sous sa plume, n'est indifférent. L'exégèse d'un court poème mène à des conclusions utiles pour plus d'un détail de sa vie et de son œuvre. Ce séjour à Strasbourg, que nul encore ne signala, s'insère sans doute dans une série de détails, d'abord biographiques, qui se préciseront peut-être ultérieurement. Aucun thème, non plus, n'est perdu sous son crâne. Dès 1898, il rimaillait, à Nice, un « Mardi-gras » [2] qui reparaît, l'expérience aidant, dépouillé de son fatras juvénile.

Nul détail, enfin, en ces années « décisives » [3], ne s'explique sans que soit admise, — en dépit des opinions adverses de ses contemporains, — la durable résonance de son expérience allemande. Tel de ses plus intimes amis a pu consacrer une demi-douzaine de pages d'une belle virtuosité à commenter « l'unique vers » d'un poème inachevé [4], posant, à propos d'un terme rare sous sa plume, la question de son éventuelle origine dans le séjour rhénan. La réponse à cette question est peut-être dans quelque musée allemand. Ainsi était, malgré le silence universel sur ces textes, incluse dans un poème daté et dans un entrefilet anonyme, la réponse à un chapitre ignoré de sa biographie.

R. Warnier.

P. S. — Cet article rédigé, Mme Apollinaire veut bien nous signaler que, dans les papiers du poète, elle a retrouvé une carte postale (représentant le tympan du portail principal de la cathédrale de Strasbourg) adressée à sa mère, 23, rue de Naples, portant le simple texte : Strasbourg, 16 Février 1904, — signée Wilhelm. « Je sais, ajoute notre correspondante, que sa mère y est allée plusieurs fois. » Cette précision tardive confirme nos déductions. (Les séjours de Mme de Kostrowitzky à Strasbourg peuvent s'expliquer notamment par le rôle, auprès d'elle, du banquier J. Weil.)

Un article du même jour, signé A. Jouet, traite de l'Alsace-Lorraine et rappelle la création, à Munich, en 1900, d'une Ligue franco-allemande (sujet qu'Apollinaire a évoqué, après son séjour dans cette ville, dans un article de *La Grande France* d'octobre 1902) ; un autre, le 12 mars, signé H., revient sur le problème du militarisme, des crédits militaires discutés au Reichstag et de l'attitude des socialistes, sujets auxquels Apollinaire reste attentif. On est même tenté de lui attribuer un écho (du 27 février) intitulé « Chansons subversives » qui ironise sur les mesures contre les Danois du Schleswig ; à moins que ce texte ne soit d'A. Hammer, dont A. Salmon a évoqué l'amitié avec Apollinaire (*Souvenirs sans fin*, 1955).

1. Rappelons, outre l'écho du 13 février 1904, l'article du 20 février, signé C. P. S., sur « la vie dans l'armée allemande », à propos du livre récent de F. A. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, qui rappelle incidemment « le choix unanime des nations aluant comme chef de la croisade sanglante (contre la Chine) le commandant des Huns, maréchal de Waldersee », puis évoque les incidents provoqués par les « brutalités » dans l'armée allemande et consacre un long développement à l'affaire Bilse.

2. Cf. le texte de ce poème dans : Toussaint-Luca, *G. Apollinaire*, rééd., 1954, p. 30 ; et le commentaire de J. Lawler : « Apollinaire inédit » (*Mercure de France*, n° 1098, p. 306), qui cite les corrections apportées à ce premier jet, d'après le cahier de notes de Stavelot ; comparé à ce texte, le poème de 1904 s'est allégé de tout l'attirail descriptif de la version juvénile, est singulièrement plus mûr en saconcision.

3. Si l'on en croit la préface aux *Mamelles de Tirésias*, cette pièce aurait été, pour l'essentiel, rédigée par Apollinaire dès 1903.

4. Cf. A. Rouveyre : « Le plus court de ses poèmes » ; texte paru dans *Esprit*, t. 23/2, p. 23 sq. et reproduit dans : *Amour et poésie d'Apollinaire*, 1955, p. 67 et suiv.

COMPTES RENDUS

René Fromilhague, **La vie de Malherbe, Apprentissages et luttes (1555-1610).** Un vol. in-8° de 452 pages. Paris, A. Colin, 1954. — **Malherbe, technique et création poétique.** Un vol. in-8° de 665 pages. *Ibidem*, 1954.

C'est en 1892 que Ch. Dejob publiait un article intitulé *De l'antipathie contre Malherbe*. L'excellente thèse de F. Brunot contenait des jugements sévères et injustes sur l'homme et le poète. Depuis, bien peu d'érudits et de critiques littéraires se sont occupés de Malherbe et de ses œuvres. En 1928, l'anniversaire de sa mort ne fut l'objet d'aucune commémoration officielle, et suscita un petit nombre d'articles, de médiocre valeur. Mais les temps n'ont-ils pas changé ? Valéry a réhabilité les contraintes de la poésie classique ; et, depuis une douzaine d'années, les *Larmes de S. Pierre* profitent de la vogue qui s'attache actuellement au Baroque. Les thèses de M. Fromilhague viennent à point, elles faciliteront le retour à Malherbe, et le public constatera avec étonnement que le poète lyrique français le plus célèbre après nos Romantiques n'avait pas révélé tous ses secrets.

I. La thèse « complémentaire » est, en réalité, la première partie d'un ouvrage indépendant, qui embrassera toute la vie de Malherbe. Le second tome actuellement en préparation, contiendra sans doute un portrait moral, une étude générale de ses idées et de ses sentiments [1].

Ce tome I nous apprend beaucoup de choses, et il inspire confiance. L'auteur a tiré parti des travaux historiques sur la Normandie et la Provence, du journal de l'Estoile, des pièces de circonstance, et aussi de nombreux et importants textes manuscrits : les lettres et les poésies du Grand Prieur, le recueil de vers de Chantilly, les pièces d'archives, etc. Il en fait un examen minutieux, et en tire des hypothèses qu'il se garde de transformer en certitudes, et des conclusions solidement établies. Ses démonstrations, appuyées sur des arguments externes et internes, sont généralement irréprochables.

Cette méthode prudente a abouti à des résultats définitifs. La biographie de Malherbe est largement enrichie. L'histoire de ses œuvres qui n'avait guère été faite jusqu'à présent, sauf pour le Commentaire de Desportes et la *Consolation à Du Périer*, est établie avec sûreté. Chaque chapitre se termine sur une conclusion nette, nuancée, sans recherche de clinquant. Des tableaux chronologiques rassemblent les pièces officielles, les œuvres pour M^me^ d'Auchy, celles qui sont destinées à M^me^ de la Roche. Les étapes de la formation intellectuelle et de la carrière littéraire de Malherbe se succèdent, et aboutissent au triomphe du « prince du Parnasse françois ». J'avais montré ici-même que sa doctrine était constituée dès 1599, avant la fréquentation de Du Vair ; depuis, dans un livre de vulgarisation, j'avais fait remonter à la *Consolation à Cléophon* son « apprentissage du Classicisme ». M. Fromilhague définit avec toute la précision souhaitable les influences que les milieux tra-

1. Le premier tome contient des détails neufs et piquants sur les précautions que Malherbe, au cours de ses galanteries, prenait à l'égard de sa femme. En dépit des apparences, je crois qu'il avait pour elle une affection durable et attentive.

versés par Malherbe ont exercées sur son œuvre. D'abord, la vie intellectuelle dans la ville universitaire de Caen, divisée entre catholiques et protestants et où les conversions et re-conversions ne sont pas rares. Puis, en Provence, les goûts poétiques du Grand Prieur et de son entourage, les pièces de Malherbe qui datent de ce séjour. Ensuite, le séjour à Caen de 1586 à 1595, l'influence religieuse, morale, néo-stoïcienne de Vauquelin de la Fresnaye, des frères D'Aigneaux et de la magistrature [1], les essais de grand lyrisme. Enfin le deuxième séjour en Provence, coupé par un nouveau voyage en Normandie et consacré surtout à des traductions de Sénèque. Trente années diverses, mouvementées, souvent difficiles, bien différentes de la brillante carrière d'un Desportes ou d'un Du Perron, mais qui ont enrichi l'expérience politique et morale de l'homme, et pendant lesquelles le poète a, peu à peu, édifié sa doctrine, forgé et re-forgé l'instrument.

Les influences réciproques de Malherbe et des poètes provençaux [2] sont, pour la première fois, établies sur des rapprochements de textes. J'avais signalé un tournoi poétique à Aix à l'occasion du siège d'Ostende. Longtemps auparavant, il y avait eu un concours entre le Grand Prieur, son premier secrétaire, et un Provençal à propos des mains d'Et. Pasquier. En outre, il arrivait plus d'une fois à ces beaux esprits de traiter en vers les mêmes thèmes, comme l'avaient fait, jadis, à Rome, un Du Bellay et un Magny [3]. On trouve chez eux ces fins en *éternellement* qu'affectionnera Malherbe.

Il serait trop long d'énumérer toutes les précisions que M. Fromilhague apporte sur l'authenticité, la date, les sources des pièces que Malherbe a écrites au cours de sa vie provinciale. Je note seulement qu'il fournit, pages 152-156, de nouveaux arguments à l'appui de la thèse que j'avais soutenue, ici, en 1934, dans mon article *Malherbe, correcteur de tragédie* : Montchrestien a corrigé sa *Sophonisbe* de 1596 sur les conseils et selon les principes grammaticaux et poétiques de son compatriote.

Voici quelques points qui me semblent discutables. Page 118, la triple correction de *tonner* en *sonner* paraît inutile ; d'ailleurs, l'auteur de ces vers recherche les allitérations en *f* et en *t*. Ne pourrait-on pas proposer des dates pour la rencontre de Malherbe et de Sully en campagne ? Quelques rapprochements sont peu significatifs (p. 78, *couronner ma flamme* et *front couronné*) ; page 81, les trois vers de Malherbe ne sont pas « calqués » sur ceux de La Roque. Page 112, la mort de François, fils du poète, est placée en 1589 ; je dirais plutôt : aux environs de 1589. Je trouve fragile l'argument sur lequel M. Fromilhague s'appuie, page 127, pour placer à Caen le début des traductions de Sénèque par Malherbe. Sans doute, plusieurs lettrés de Caen font, à cette époque, des traductions du latin. Mais ce sont des poètes qu'ils traduisent, et en vers. Je ne vois pas de raison sérieuse de contredire Pitton, l'historien d'Aix, qui affirme que Malherbe fit ses traductions dans cette ville. Il existe des ressemblances textuelles entre celle des *Épîtres à Lucilius* et la *Consolation à Cléophon*, qui fut composée en Normandie. Mais, comme l'écrit M. Fromilhague, page 346, Malherbe « excelle à se plagier lui-même » : en traduisant librement Sénèque, il a pu glisser, consciemment ou non, des réminiscences de sa *Consolation*. D'ailleurs, l'étude serrée que M. Fromilhague fait de ces traductions et du filigrane de leurs brouillons, confirme l'assertion de Pitton (p. 170-173). Un dernier mot : peut-on faire état de la bio-

1. « ... Ce milieu de magistrats, pour qui la philosophie stoïcienne était, non pas une construction intellectuelle, mais une raison de vivre » (p. 130).

2. Je range parmi eux S. G. de La Roque, qui est originaire du Beauvaisis, mais qui, en Provence, eut des relations fort étroites avec Malherbe. J'aurais souhaité plus de détails sur ses œuvres poétiques.

3. Cf. p. 82-83. Il eût été utile de replacer les *Larmes de S. Pierre* dans cette abondante poésie édifiante et lacrymatoire qui, à la fin du XVI[e] siècle, s'est répandue d'Italie en France, et particulièrement en Provence.

graphie de Marseille d'Altovitis par Bromberger ? Elle date de 1922, et l'auteur affirme, sans donner de références, que Desportes apprit à cette fillette qui avait au plus douze ans, le latin, l'italien et l'art poétique. On voudrait, à ce sujet, un témoignage contemporain.

La seconde partie de ce tome s'intitule *La lutte décisive*, et elle embrasse les cinq années si remplies qui se sont écoulées entre l'arrivée de Malherbe à la Cour et l'avènement de la Régente, qui lui témoignera la plus grande faveur. Cette partie abonde, elle aussi, en nouveautés. Nous voyons l'habile Normand célébrer dans ses plus belles pièces les mérites du roi, flatter la reine, faire des visites à quelques-unes des maîtresses royales, servir les dernières amours d'Henri IV [1]. M. Fromilhague commente avec finesse les jugements successifs que Malherbe a portés sur le ministre Sully. Il explique judicieusement son attitude devant la politique extérieure et intérieure. Il montre que, dans les lettres que Malherbe adresse de Paris à Peiresc, la chronique de la Cour et la propagande officielle occupent une place croissante. Il réforme la chronologie des pièces écrites pour Henri IV-Alcandre, et insiste avec raison sur l'admiration et la confiance dont témoigna le monarque en le prenant pour porte-parole et confident de sa dernière passion. J'exprimerai seulement un regret : nous verrions mieux la situation de Malherbe à la Cour, si l'auteur avait comparé sa contribution aux fastes dynastiques et aux divertissements du Louvre avec celle des autres poètes du temps [2].

M. Fromilhague a mis en lumière trois épisodes de la vie amoureuse — ou galante — du Père Luxure : les héroïnes, qui se succèdent rapidement, sont la vicomtesse d'Auchy, la comtesse de la Roche, et « Crisante », que l'auteur propose d'identifier avec la jeune Angélique Paulet. Après avoir lu ces chapitres nourris de remarques pertinentes, je continue à me poser la question que je formulais naguère en ces termes : Malherbe a aimé ses enfants, il a pratiqué l'amitié, il a souvent éprouvé le désir physique, mais a-t-il jamais connu l'amour-passion ? Qu'il ait été « en réalité un faible en amour », qu'il soit « tout dolent » d'être éloigné de sa dame, j'ai peine à le croire. Non seulement parce qu'il a eu assez de sang-froid pour écrire au verso du brouillon d'une lettre d'amour une note de tailleur [3], mais parce que, peu après sa rupture avec Mme d'Auchy, il courtise une autre « reine », et qu'en amour l'union des âmes ne lui suffit nullement. A cette réserve près [4], — d'ailleurs M. Fromilhague n'est pas certain que la passion de Malherbe ait été véritable, — j'admire l'étude psychologique qu'il a faite des lettres et des vers envoyés à une coquette, avide d'hommages littéraires et décidée à n'aventurer ni son cœur, ni sa « vertu ».

Il note la différence de ton et de style entre les lettres à Caliste, très travaillées, et les lettres plus simples expédiées à Mme de la Roche.

Au sujet de Crisante ou Chrysante, son identification avec Mlle Paulet peut s'appuyer aussi sur les cheveux d'*or* que les contemporains ont célébrés.

Malherbe recourait à l'excellent Peiresc pour lui procurer, contre remboursement, les petits cadeaux destinés aux maîtresses poétiques : camisoles, eau de fleur d'oranger, aigue de cèdre.

1. Après avoir adressé au roi, en mars 1609, un conseil discret, mais courageux (p. 227, 228 et 250).

2. De même, il est bon de noter qu'en 1609, dans le *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps*, Malherbe occupe la première place après Du Perron et Bertaut, dont l'activité poétique est finie, ou presque.

3. Cf. *R. H. L.*, XXIX, 135.

4. En outre, j'hésite à croire que l'aveu pénible et brutal : *un cœur aussi vert que le reste est sec*, ait été envoyé à cette Précieuse avant la lettre. Mais, en 1607, exaspéré, il en était venu aux coups. Peut-être, une dizaine d'années plus tard, a-t-il destiné cette grossièreté à une femme qui, pendant près de deux ans, lui avait fait voir bien du pays.... Je n'arrive pas à me décider.

Depuis Brunot, quelques historiens littéraires avaient rapproché de la doctrine poétique de Malherbe le diffus *Art poétique* de Deimier ; tout récemment, M. P. Colotte a consacré à ce poète du Comtat une étude diligente. Le chapitre que lui consacre M. Fromilhague contient des éléments nouveaux. On avait déjà observé qu'il avait consulté Malherbe, et qu'il trouvait excessives quelques-unes de ses exigences, tout en s'accordant avec l'ensemble de sa doctrine. M. Fromilhague nous apprend que Deimier relève discrètement dans les poésies mêmes de Malherbe des infractions à sa doctrine, et qu'après avoir lu l'*Art poétique*, Malherbe a supprimé les licences qu'il s'était permises (p. 401-402).

Dans sa conclusion, l'auteur définit l'avantage que le poète a retiré de sa longue période provinciale : adopté par la Cour au même âge qu'un Desportes, il se fût probablement conformé, comme lui, aux goûts d'un public frivole, il eût choisi la voie de la facilité, ses principes littéraires n'eussent pas atteint ce degré de « rigueur systématique », qui lui a donné une autorité efficace et prolongée sur la littérature du XVII^e^ siècle. M. Fromilhague trace un parallèle entre la vie besogneuse et difficile de l'homme et l'ascèse du poète. Nul doute que le tome II ne nous apporte, sur la vieillesse de Malherbe, des vues aussi judicieuses et aussi neuves [1].

II. L'ouvrage que M. Fromilhague a présenté comme thèse principale, ressortit à une discipline qui n'est pas assez pratiquée. En France, il prend la suite de la thèse, quelquefois contestable, mais fort utile, de Ph. Martinon (1911) ; à l'étranger, Humiston avait publié en 1941 une étude comparative de la versification de Ronsard et de celle de Malherbe. Pour la technique poétique de Malherbe, il n'y avait rien d'autre, depuis un demi-siècle.

Combien de tels travaux peuvent être féconds, c'est ce que prouve le gros et savant livre de M. Fromilhague. Bien que ce jeune maître n'y ait traité que les strophes et les rimes, remettant à plus tard d'autres études analogues, son ouvrage apporte une vive lumière non seulement sur la versification de Malherbe, mais aussi sur sa phonétique et sur sa syntaxe. Il démontre surabondamment que, chez lui, les coupes métriques sont en accord étroit avec sa syntaxe, et que l'ordre des phrases est soumis aux règles de sa technique des strophes ; « la clarté syntaxique va de pair avec la netteté du rythme » (p. 251). Quiconque étudiera la phrase de Malherbe poète, devra commencer par lire à fond l'ouvrage de M. Fromilhague [2].

Ce livre s'ouvre sur une introduction de 130 pages, qui intéressera les historiens de la littérature et de la pensée françaises. L'auteur y reprend le problème qu'après Sainte-Beuve, G. Allais, J. Vianey et moi-même, nous nous étions posé : Malherbe est-il un révolutionnaire, ou bien continue-t-il une évolution que révèlent déjà les œuvres — et davantage les corrections — de Ronsard, de Garnier, de Jamyn, de Desportes, de Bertaut ? Il expose objectivement les deux thèses opposées [3].

Suivent trois chapitres : les influences philosophiques, l'évolution de la poésie, et celle de la poétique de Ronsard à Malherbe. Dans le premier, M. Fro-

1. Dans la bibliographie manquent l'édition de Berthelot publiée par F. Fleuret et pour La Roque le *J. Grévin* de L. Pinvert. Corriger, p. 7 et 426, *Eugène Roy* en *Émile Roy* ; p. 20, *Putevoste* en *Putecoste* ; p. 34, *Roussel* en *Rouxel* ; p. 114, *puits* en *puys* ; p. 228, *où* en *ou* (vers 5).

2. P. 215 et 251-259, M. Fromilhague observe que, dans son âge mûr, Malherbe met, le plus souvent, la proposition principale dans la seconde demi-strophe, après les propositions subordonnées. Mes élèves et moi, nous avons remarqué le même ordre dans ses traductions de Sénèque en prose (*La syntaxe de Malherbe, traducteur de Sénèque*, dans le *8^e^ Cahier* de l'Association Internationale des Études françaises, 1956).

3. Aux textes qu'il résume, on peut ajouter les conclusions de mon article, *Ronsard au travail* (*Lettres d'humanité*, XI, 72-92) et ce que j'écrivais ici-même en 1938 : « Je crains qu'après avoir considéré Malherbe comme un révolutionnaire, on ne voie plus en lui que le continuateur de Ronsard et de Desportes » (p. 380).

milhague, comme on s'y attendait, examine celle de la morale néo-stoïcienne ; il la signale non seulement chez Du Vair, mais aussi chez Vauquelin de la Fresnaye, et établit des rapprochements entre leurs écrits et les pièces de Malherbe. S'y ajoute l'influence de ce qu'il appelle le rationalisme, c'est-à-dire le ferme propos de soumettre au contrôle de la raison les jugements et les actes. Il précise ce que l'art poétique de Malherbe doit à ce rationalisme. Mais il a soin de marquer le désaccord entre ses propos stoïciens, d'une part, sa sensibilité et sa sensualité, d'autre part.

Dans le 2e et le 3e chapitres, M. Fromilhague énumère les points sur lesquels Peletier, Vauquelin, Laudun, Deimier, Malherbe s'écartent des doctrines poétiques de Du Bellay et de Ronsard : goût de la clarté, dédain pour l'obscurité et pour l'érudition mythologique, déclin de l'admiration pour les Anciens, progrès du rationalisme, préférence donnée à l'art, à la technique sur l'inspiration... Certains aspects de cette évolution avaient été éclairés par M. Raymond et par H. Gillot ; l'étude de M. Fromilhague, centrée sur Malherbe, n'en garde pas moins son intérêt et son importance [1].

Quand je remarque dans ces pages les divergences entre les conseils et conceptions de Du Bellay et Ronsard et ceux de Peletier, je me demande à nouveau si nous ne sommes pas induits en erreur par cette arbitraire (et changeante) création de Ronsard : la « Pléiade », et si un Peletier, un Pontus de Tyard, qui vivaient surtout en province, ne doivent pas être tenus pour des témoins sympathiques, à l'occasion, pour des alliés, mais non pour des membres authentiques d'un groupement essentiellement parisien. Ce Peletier toucha à trop de choses diverses pour s'imposer dans aucune ; mais il conservera le double mérite d'avoir devancé et conseillé Ronsard, et d'avoir annoncé les théories poétiques qui prédomineront à la fin du siècle.

La 2e et la 3e parties ont un caractère technique. Nous ne saurions, ici, examiner chacun des chapitres dont elles se composent. Mais il est facile de définir la prudente méthode que M. Fromilhague emploie. Il étudie les poèmes de Malherbe dans l'ordre chronologique où ils ont été écrits, afin de déterminer l'évolution de sa doctrine. Et il compare son usage, d'une part, à celui de ses principaux devanciers : Bertaut et Desportes, d'autre part, à celui de ses disciples : Maynard et Racan ; par suite, il précise d'une façon sûre son originalité et son influence. Il s'appuie sur de nombreux exemples, sans omettre ceux qui posent des problèmes embarrassants. Il fournit d'innombrables statistiques. Malgré les tableaux récapitulatifs et les conclusions partielles et générales, le livre exige du lecteur un effort ; mais il est payé de sa peine par la révélation des règles minutieuses que Malherbe s'est imposées et a fait adopter par ses plus fidèles disciples.

La structure des strophes posait un problème délicat : comment l'auteur lui-même les divisait-il ? M. Fromilhague s'appuie sur la ponctuation dans les éditions princeps. Mais, quand les typographes mettent d'office, dans les *Délices* de 1621, deux points à la fin du second vers de chaque quatrain [2], on se persuade que beaucoup d'entre eux obéissaient moins aux indications de l'auteur qu'à leur inintelligente routine. D'autre part, en admettant que nous ayons sous les yeux la ponctuation du manuscrit de Malherbe, certains cas — M. Fromilhague le reconnaît [3] — sont embarrassants. Page 225, il divise en 4 + 2 la fameuse strophe :

> Quand un Roy faineant, la vergongne des princes,
> Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,

1. Il n'avait pas à étudier l'influence sur Malherbe des odes de la Pléiade, et celle de Desportes, Bertaut et Du Perron. Même après le livre de Counson sur les sources de Malherbe et l'ouvrage — peu satisfaisant — de G. Allais, il y a là un sujet à reprendre méthodiquement.

2. Cf. p. 383.

3. Cf. p. 201 et 202.

Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoyque l'on dissimule on n'en fait point d'estime,
Et si la verité se peut dire sans crime,
C'est avecques plaisir qu'on survit à sa mort ;

pour lui, la coupe se trouve entre les deux propositions principales coordonnées ; pour moi, la voix doit s'arrêter surtout après le troisième vers, et ensuite descendre : schéma 3 + 1 + 2. Page 228, je divise en 1 + 2 + 3 la strophe dont le schéma lui paraît être 1 + 5. Mais, malgré quelques cas discutables, les statistiques établies par M. Fromilhague gardent leur valeur.

Sa méthode lui permet de dater approximativement, par des arguments internes, plusieurs pièces publiées tardivement par Malherbe ou après sa mort [1]. Cette étude minutieuse éclaire les indications que Racan avait données sur la doctrine de son maître, et les critiques que Malherbe adressait à la versification de Desportes [2]. Les constatations que fait M. Fromilhague, se renforcent les unes les autres. On voit se dessiner les constantes de la doctrine poétique : sans vouloir être original à tout prix, Malherbe réagit contre les préférences de ses devanciers ; il applique avec une rigueur croissante les règles qu'il a fixées. Mais le travail poétique devient si difficile qu'après 1615 environ il leur donne quelques entorses, ou bien cesse d'employer une forme strophique qu'il désespère de réaliser d'une façon parfaite. Il se montre plus exigeant pour le genre élevé de l'ode que pour les autres.

M. Fromilhague n'a pas assez étudié les rapports de cette poésie lyrique avec l'Air de Cour ; ni Guédron, ni Boësset ne sont nommés. On trouvera au début du récent livre de Mrs. Winegarten, *French lyric Poetry in the age of Malherbe*, quelques observations intéressantes sur les œuvres de Malherbe et la musique de son temps.

L'étude des rimes aboutit aux mêmes conclusions générales que celle des strophes. Depuis les Rhétoriqueurs, aucun poète n'avait été aussi rigoureux et systématique que lui. Je signale en passant la section consacrée aux rimes « normandes » (ou plutôt chartraines), qui, dans les éditions de nos textes classiques, sont toujours l'objet de notes erronées : *mer-consumer*, etc. (p. 576-580) ; M. Fromilhague donne la liste de celles que Malherbe a employées, surtout avant 1601, mais encore une fois en 1628. Il examine le problème complexe de la rime pour l'œil. Après Racan, il rappelle que Malherbe proscrivait les rimes de deux noms propres ; mais notre poète aimait « rimer des mots éloignés », il prônait la rime rare [3]. Aussi j'aimerais savoir si, chez lui, les noms propres sont plus souvent placés à la fin du vers que chez ses émules ; en feuilletant ses poésies officielles, je trouve à la rime Chiron, Eridan, Bizerte, Bosphore, Liban, Gange, Escurial, Memphis, Euphrate, Carmagnole, etc. Ainsi l'auteur des *Ballades* et des *Orientales* se plaisait à donner *Irminsul* pour rime à *consul*....

Les comparaisons avec les prédécesseurs et les élèves de Malherbe sont très instructives. Souvent Desportes juxtapose un assez grand nombre de courtes phrases ; la structure de son sizain « est loin d'avoir le caractère de nécessité que Malherbe saura donner au sien » [4]. On ne retrouve plus chez Malherbe la strophe (ou le sonnet) en phrases infinitives juxtaposées que Du Bellay, et ensuite Desportes avaient empruntée aux Italiens [5]. Bertaut est parfois en avance sur Malherbe, mais il n'est pas homme à élaborer une doctrine et à s'y tenir. Il serait bon de noter que Bertaut, Malherbe et aussi

1. Voir, par exemple, la démonstration des pages 221-222.
2. F. Brunot n'a étudié que les critiques d'ordre grammatical et stylistique.
3. « Malherbe affectoit ces rimes neuves, je veux dire ces rimes de mots extraordinaires » (Ménage, commentaire de l'Ode sur la Bienvenue).
4. P. 266.
5. Cf. p. 268 et 271.

Racan aiment terminer la strophe par un distique antithétique[1]. Nous voyons à partir de quel moment et sur quels points Maynard et Racan ont imité la technique de leur maître, et dans quelle mesure l' « hérétique » Racan s'en est écarté.

M. Fromilhague conclut en donnant une réponse définitive au problème qu'il avait posé au début : Malherbe n'a pas seulement accéléré une évolution, « il est un inventeur qui a rénové les méthodes de travail, un architecte qui a donné un sens nouveau à l'entreprise ». Son jugement reste impartial : il admire chez son héros l'ampleur et la cohésion de sa doctrine, l'énergie dans l'application, les « enthousiasmes lucides », les « élans calculés », le travail intellectuel auquel il applique fort justement les théories littéraires de P. Valéry. Mais, ayant fixé un idéal de plus en plus difficile à atteindre, Malherbe produit de moins en moins, laisse beaucoup de pièces inédites et inachevées, renonce au dizain. Et M. Fromilhague de citer les critiques pénétrantes formulées par M^lle^ de Gournay. Toutefois, dans les dernières lignes, il rend un juste hommage à l'influence féconde que Malherbe a exercée sur le Classicisme.

Cet ouvrage, on le voit, comble une importante lacune. Il nous renseigne sur l'évolution de la poésie après la mort de Ronsard et sur l'élaboration du Classicisme. Il sera d'une grande utilité pour les travaux qui seront consacrés à la technique des poètes contemporains de Louis XIII [2].

RAYMOND LEBÈGUE.

Voltaire's Correspondence, edited by THEODORE BESTERMAN, t. IV-X (1735-1740). Institut et Musée Voltaire, Genève, 1954.

M. Besterman, qui avait publié en 1953 les trois premiers volumes de son édition de la Correspondance de Voltaire, fait progresser rapidement son entreprise. Les souscripteurs ont reçu, en 1954, trois tomes, puis, en 1955, quatre tomes nouveaux. La *Voltaire's Correspondence* atteint ainsi l'année 1740 et la période où les lettres de Voltaire commencent à devenir nombreuses : la seule année 1738 occupe environ six cents pages !

Ces nouveaux volumes confirment les mérites de cette édition. Jamais il n'avait été procédé à un recensement aussi complet de la Correspondance de Voltaire. M. Besterman a rassemblé les lettres publiées ici et là, y compris une lettre comme Best. 1677, qui, imprimée depuis 1745, avait échappé à toutes les recherches ; mais elle n'échappa pas à M. Besterman. M. Besterman opère un véritable remembrement : aux lettres de Voltaire sont réunies les lettres de M^me^ du Châtelet et de M^me^ de Grafigny, et celles de Frédéric de Prusse, de Bouhier, de J.-B. Rousseau, de Piron, etc., qui ont trait à Voltaire. Comme on pouvait s'y attendre, M. Besterman enrichit son recensement d'un certain nombre d'inédits : quelques lettres de Voltaire, peu nombreuses ; la Correspondance de Voltaire et d'Émilie est toujours manquante, mais il est à craindre que cette perte ne soit définitive. En revanche, M. Besterman nous apporte un lot assez considérable de lettres inédites adressées à Voltaire : les unes provenant du groupe rouennais (Cideville, Formont), les autres de gens de lettres, libraires, etc., ou simplement d'inconnus qui sollicitent Voltaire parce qu'il est célèbre et qu'on le dit riche (par ex. Best. 952). Parmi les plus curieuses, citons les lettres du marquis d'Argenson ; celle, en vers et en prose, que l'astronome La Condamine écrivit d'Amérique à Voltaire (Best. 930) ; celle d'un parent de Voltaire,

1. Cf. p. 277 et 314.

2. P. 64, M. Fromilhague date de 1584 les *Psaumes de la Pénitence* de La Ceppède. Je ne connais que l'édition de 1594, (cf. l'article de M. Saulnier dans la *Bibl. d'Hum. et Ren.*, *XVII*).

Mignot de Montigny (Best. 1382), bourgeois éclairé et anglophile, qui connaît Pope, Milton, Newton, Locke, est bien informé du mouvement scientifique, et auquel Voltaire a recommandé de lire aussi Tindal.

Quant aux lettres déjà publiées, M. Besterman en restaure le texte d'après les manuscrits. La situation est telle que l'éditeur doit parfois procéder à des opérations hautement chirurgicales : les éléments entrant dans la composition de « puddings » sont séparés (par ex. Best. 1778 et 1787) ; les membres des lettres coupées en morceaux sont recousus en un corps unique (Best. 1398, 1426, 1438, 1465, 1562, 1933). M. Besterman est remonté aux manuscrits sur lesquels fut établie l'édition de Beaumarchais : des passages supprimés, qu'on ne trouve pas dans Beuchot ni dans Moland, parce que Beuchot et Moland se contentent de reproduire le texte de Kehl, sont rétablis. Ici ce sont quelques phrases, significatives du goût de Voltaire, contre le « lambertinage » (Best. 990) ; là, un calcul de physique (Best. 2068). D'après le texte Beuchot-Moland de Best. 1152, Voltaire aurait eu l'idée singulière de confier à l'abbé Prévost la correction des épreuves de ses *Éléments de Newton* ; M. Besterman rectifie : ce n'est pas l'auteur de *Manon Lescaut*, mais un M. Le Prévost qui reçut cette mission. Un passage restitué dans Best. 1752 (29 janvier 1739) nous fait assister aux débuts du Guignol voltairien : un Joachim Tictonne dénoncera un Jérôme Cudignac comme auteur des *Lettres philosophiques* ; Cudignac avouera en avoir fait la moitié, et accusera Tictonne d'avoir fait l'autre : ainsi personne n'attribuera plus ces maudites *Lettres* à Voltaire !

Dans quelle mesure ces six volumes renouvellent-ils notre connaissance de Voltaire ? C'est un Voltaire, non pas sans doute inconnu, mais mieux connu qu'ils nous présentent. Grâce au regroupement de la Correspondance, la vie de Cirey est mieux caractérisée. Une lettre comme Best. 912 montre quel bonheur M^me^ du Châtelet trouva d'abord dans sa retraite en compagnie de Voltaire. Mais Cirey est un « désert » qui épouvante M^me^ Denis. Voltaire et M^me^ du Châtelet passent leurs journées à travailler ; les autres habitants du château se morfondent : « L'ennuy de Cirey est de tous les ennuis le plus grands », soupire Linant. Cirey annonce Ferney sans doute, mais la vie de Cirey est beaucoup plus retirée que ne sera celle de Ferney, et Cirey n'est pas une place de combat. Le scandale du *Mondain*, venant après celui des *Lettres philosophiques*, a rendu Voltaire très circonspect. Rentré à Cirey, en mars 1737, après trois mois passés en Hollande, il se tient coi. Il sait que sa correspondance est surveillée ; il écrit donc le moins possible et seulement à des gens sûrs, Frédéric, d'Argental, Moussinot... Il fait courir le bruit qu'il est en Angleterre ; il évite de se manifester publiquement. Cette retraite prudente qu'observe Voltaire pendant l'année 1737 est un des faits nouveaux qui se dégage de la *Voltaire's Correspondence*.

Cette édition apporte à la chronologie de Voltaire une contribution capitale. La méthode suivie permet de déterminer le degré de certitude de chaque date, puisque tous les éléments de la datation sont portés à la connaissance du lecteur. Les analyses de M. Besterman sont souvent pertinentes ; on trouvera dans Best. 825, 1368, 1931, 1960, 2161, 2226 des modèles de discussion critique. M. Besterman rétablit dans leur suite véritable les lettres à M^lle^ Quinault (Best. 1102, 1116, 1120) ; tel billet à Helvétius est reporté avec raison de 1749 à 1739 (Best. 1905) ; la correspondance de l'automne 1739 est remise en ordre. Mais la datation de la correspondance de Voltaire est difficile ; parfois des rapprochements ont échappé, me semble-t-il, à M. Besterman, et je proposerais de dater différemment un certain nombre de lettres.

M. Besterman nous apprend que Best. 811, datée [c. January 1735], fut publiée pour la première fois en 1765 avec la mention « De Madame la marquise Du Châtelet à mr Berger après le départ de mr de V. pour la Hollande »

(en décembre 1736). Je crois que cette indication était exacte. Dans cette lettre, en effet, Mme du Châtelet reproche à Berger d'avoir fait chorus avec l'ennemi : prenant prétexte de certain petit ouvrage qui n'est qu' « un badinage innocent », on a accusé Voltaire d'être mauvais citoyen et mauvais chrétien. Pour preuve du contraire, Mme du Châtelet cite la *Henriade* et *Alzire*. L'affaire est assez grave. Mme du Châtelet fait entendre que Voltaire s'est réfugié à l'étranger, où il est « à présent à l'abri d'être accablé par la persécution ». Mais elle ne donne pas la nouvelle adresse, car elle n'a plus confiance en Berger : « Si vous voulez lui écrire dorénavant, adressez vos lettres à Mde d'Orville en Champagne », — et l'on fera suivre. Ces divers éléments interdisent de dater cette lettre de janvier 1735. En janvier 1735, Mme du Châtelet n'aurait pas tiré argument d'*Alzire*, dans une lettre à Berger : la tragédie était alors seulement esquissée ; en décembre 1735, Berger ne la connaît encore que par ouï-dire (Best. 938). Best. 811 est donc postérieur à la première d'*Alzire* (27 janvier 1736) et même au *Discours préliminaire*, puisque Mme du Châtelet répète à Berger un argument présenté par Voltaire dans ce *Discours* : la *Henriade* et *Alzire* prouvent qu'il est un « chrétien éclairé ». Le « badinage innocent que ses ennemis ont apparemment falsifié » (Best. 811) est le *Mondain*, dont des centaines de copies furent répandues pendant l'automne de 1736 : c'est à cette alarme et à la fuite de Voltaire en Hollande que fait allusion Best. 811. Best. 811 doit donc être à peu près contemporain de la lettre de Voltaire à Berger, du 3 janvier 1737, dans laquelle il recommande à son correspondant une « discrétion extrême ». M. Besterman remarque que cette lettre du 3 janvier fut suivie par un « silence long et inexpliqué » : l'explication du silence est dans Best. 811, replacé à sa date véritable, fin décembre 1736 ou début janvier 1737.

Best. 813 est encore une lettre de Mme du Châtelet, adressée à Maupertuis, et datée [? January 1735]. Cette lettre est écrite de Cirey, où Émilie dirige les travaux des maçons et des charpentiers. Or en janvier 1735 Voltaire séjournait seul à Cirey, et Mme du Châtelet était à Paris (Best. 807, 810, 815). De plus, lisons ceci : « Mais songés vous que l'automne ne se passera pas avant que j'aye ici deux de vos sages ? Du moins il [*sic*] me le font espérer. » Ces expressions font supposer que la lettre a été écrite pendant l'été de 1735. Précisément on voit qu'en août 1735 (Best. 866) Mme du Châtelet et Voltaire étaient à Cirey, aux prises avec les maçons.

Le no Best. 933, [c. December 1735], marque la place d'une lettre supposée perdue : en effet, le 19 décembre 1735 (Best. 937), Formont écrit à Cideville qu'il vient de recevoir une lettre de Voltaire dont il donne le résumé. Mais cette lettre n'est pas perdue : qu'on lise le résumé de Formont, on verra qu'il correspond exactement à Best. 929, datée « A Cirey le 13 [? December 1735] ». Ce no 929 est aussi la lettre à laquelle Voltaire renvoie dans Best. 954.

Best. 1047, comme beaucoup des lettres à Moussinot, est difficile à dater. Le manuscrit porte « ce 13 à Cirey ». M. Besterman propose le 13 juin 1736. Mais le 13 juin 1736 Voltaire était à Paris.

Best. 1235, lettre de Voltaire à Frédéric de Prusse, doit être datée, non pas [c. 1 March 1737], mais [c. 17 janvier 1737]. Il s'agit, comme dans Best. 811, des suites de l'affaire du *Mondain*. Voltaire, menacé d'être arrêté, a fait courir le bruit qu'il se rendait auprès du prince royal de Prusse, mais en réalité il s'est réfugié à Leyde, d'où il repart à la fin de février 1737. Il est de retour à Cirey le 1er mars. Or Best. 1235 ne peut pas être du 1er mars 1737, parce que cette lettre n'a pas été écrite de Cirey. Voltaire dit : « Vous m'envoyez m. de Bork dans le sein de ma solitude. » Reportons-nous à Best. 1204, datée « à Leid ce 17 janvier (1737) », nous lisons : « Le prince royal m'a envoyé le comte Bork, ambassadeur du Roy de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres. » Cette « solitude », où Voltaire

fut visité par Bork, n'est donc pas la solitude de Cirey, mais celle de Leyde. Au surplus, tout dans Best. 1235 prouve que Voltaire n'est pas à Cirey. Il écrit : « Je reçois à la fois », ici en Hollande, « quatre lettres de v. a. r. ; le buste de Socrate est à Cirey », — où Voltaire n'est pas. L'on voit par la suite que les quatre lettres et le Socrate sont allés d'abord à Cirey, d'où Émilie a réexpédié les lettres, qui ont ainsi atteint leur destinataire avec un grand retard. Un autre indice marque que Best. 1235 est à peu près contemporain de Best. 1204, cité plus haut. Dans Best. 1204, Voltaire dit : « [le prince royal] fait pour moy des vers français tels qu'on en faisoit à Versailles du temps du bon goust et des plaisirs. » Et dans Best. 1235, nous lisons : « Vous faites à Berlin des vers français tel (*sic*) qu'on en faisoit à Versailles du temps du bon goût et des plaisirs. » La date que je propose, [c. 17 janvier 1737], a en outre l'avantage de s'accorder avec deux indications que Voltaire donne lui-même dans Best. 1235 : les gazettes, dit-il, ont répandu le bruit de son voyage en Prusse « il y a près d'un mois » ; il a quitté Cirey « il y a un mois » ; or nous savons qu'il partit vers le 10 décembre. Il reste à identifier les quatre lettres de Frédéric auxquelles répond Best. 1235. La première est Best. 1148, datée du 13 novembre 1736 ; elle contient ces vers « tels qu'on en faisait à Versailles » : c'est un éloge versifié de Voltaire (cf. Best. 1204 : « Il fait *pour moy* des vers... »). La seconde lettre est Best. 1165, du 3 décembre ; la 3e, Best. 1192 (c. 5 January 1737] ; la 4e, Best. 1203 ; il en résulte, si je ne me trompe, que cette dernière, datée par les éditeurs de Kehl [16 janvier 1737], doit être antérieure.

La date de Best. 1293, lettre de Mme du Châtelet, « à Cirey ce 18e juillet [1737] », est apparemment garantie par la meilleure autorité qui soit, puisque l'année 1737 a été ajoutée de la main du destinataire qui est Cideville. Je me demande pourtant si Cideville ne s'est pas trompé, et si la lettre n'est pas en réalité de 1736. Car le dernier paragraphe et le post-scriptum ne peuvent avoir été écrits qu'en juillet 1736 :

« Je me suis emparée, dit Mme du Châtelet, d'une petite pièce que votre ami a fait [*sic*] dans sa chaise de poste en revenant icy. Je veux avoir le plaisir de vous l'envoyer. Je vous prie d'en faire part à m. de Formont. »

Le post-scriptum nous apprend que cette petite pièce est le *Mondain* :

« Le mondain n'est pas public, je vous en avertis. Votre amy vous dit mil choses tendres. Il n'a pas le tems de vous escrire aujourd'huy, le mondain est sa lettre. »

Pour être convaincu que ces lignes sont du 18 juillet *1736*, il suffit de les rapprocher de la lettre de Voltaire à Cideville, « ce 5 (aoust 1736) à Cirey », (Best. 1077) :

« Mon cher amy on vous a envoyé le mondain. J'envoye une ode à mr de Formont, mr de Formont vous donnera l'ode, et vous luy donnerez le mondain. »

C'est donc le 18 juillet 1736, et non 1737, que le *Mondain* partit de Cirey pour Rouen. D'ailleurs, le 18 juillet 1737, Mme du Châtelet n'aurait pas écrit : « Le mondain n'est pas public. » Huit mois après l'alerte de décembre 1736, non seulement le *Mondain* était « public », mais il appartenait à l'histoire ancienne. Tous les autres éléments confirment la date du 18 juillet 1736 : Mme du Châtelet écrit que Voltaire est « enfin de retour », elle fait allusion à « tout ce qu'il a essuié de du Moulin et de Jore » ; or Voltaire revint à Cirey vers le 10 juillet 1736, après un séjour de trois mois à Paris, au cours duquel il eut de graves démêlés avec Jore et son complice Dumoulin (cf., par ex., Best. 1041). Best. 1297 éclaire donc un point de la chronologie voltairienne resté jusqu'ici obscur : la date de la composition du *Mondain*. Et il n'est pas indifférent d'apprendre que ce poème, l'un des meilleurs de Voltaire, fut improvisé en chaise de poste, entre Paris et Cirey.

Best. 1827, lettre de Mme du Châtelet à Thiriot, datée « à Cirey le 1er mars

[1739] », doit être reportée au 1er mars 1736 : c'est la lettre dont parle Voltaire dans Best. 990, adressée au même Thiriot, ce même 1er mars 1736. Best. 1827 ne concerne pas la *Voltairomanie*, mais l'*Épître dédicatoire* et le *Discours préliminaire* d'*Alzire*.

Best. 1939 doit être datée, non pas « ce 28 [June 1739] », mais « ce 28 [mai 1739] », puisque cette lettre est écrite « à Bruxelles à l'Impératrice ». L'Impératrice est l'auberge où descendirent Voltaire et Mme du Châtelet à leur premier passage à Bruxelles, dans les derniers jours de mai 1739. Quand ils revinrent dans cette ville, vers le 15 juin, après un séjour à Béringhen, Mme du Châtelet loua une maison rue de la Grosse-Tour, qui est l'adresse donnée par Voltaire le 17 juin (Best. 1931).

Best. 2000, d'après le texte cité par M. Besterman dans les « textual notes » de Best. 2010, doit être daté, non pas « Ce samedi [7 November 1739] », mais « Ce samedi [28 novembre 1739] ».

Enfin Best. 1974 et 1975, à cause de l'allusion à la duchesse de Richelieu, sont certainement postérieurs à Best. 1976 et 1977, datés du 26 septembre 1739.

Il faut dire encore que le texte de la *Voltaire's Correspondence* n'est pas aussi sûr qu'il devrait l'être dans une édition critique comme celle-ci. Best. 1856 prête à Voltaire, parlant de ses relations avec Saint-Hyacinthe, la phrase suivante : « Il n'a guère vécu à Londres que de mes aumônes et de mes libelles. » Saint-Hyacinthe aurait vécu des libelles de Voltaire ! Voilà qui apporterait du nouveau sur le séjour de Voltaire en Angleterrre. Mais le *mes* de Best. 1856 est une faute d'impression. Si on se reporte à la source du texte indiquée par M. Besterman (les *Lettres secrètes* de 1765, p. 178), on constate que la version exacte est celle de Moland : « Ses libelles. » Dans Best. 1971, on lit ces vers de Frédéric de Prusse :

> Et du monde ébranlé le fondement durable
> Craignent, en tressaillant, pour ses derniers moments.

et, plus loin, cet alexandrin de onze pieds :

> Fatale Morave ! ô trop funestes rives !

Il faut encore remonter à la source, l'édition Koser-Droysen, qui donne :

> Et du monde ébranlé le fondement durable
> Craint en tressaillissant pour ses derniers moments.

et :

> O fatale Morave ! ô trop funestes rives !

A deux reprises, les fac-similés permettent de rectifier le texte en regard : Best. 1015 imprime, avec récidive, Montbrion pour Montbrison, qu'on lit très nettement sur la fig. 27. De même la fig. 47 permet de rétablir le *qui* dans Best. 1801 : « La Vérité que Le Réclame. »

D'autres vérifications seraient à faire. Les manuscrits donnent-ils, pour Best. 946, « quoique vous louez Fénelon » (Moland : « quoi ! vous louez... ») ? Voltaire a-t-il écrit à l'abbé Moussinot : « Je tremble que ce chapitre ne me fasse baisser un peu dans votre cour » (Best. 1374), ou « dans votre cœur » (Moland) ? Voltaire a-t-il fait *nota* successivement masculin et féminin dans la même phrase (Best. 1469) ? A-t-il parlé à Thiriot de « personnes qui n'étant point au feu... » (Best. 1783), ou de « personnes qui n'étant point au fait... » (Moland) ? Mme du Châtelet a-t-elle commis cette faute de français : « Si tous les libraires vous auroient ressemblé » (Best. 1798) ? Pourquoi, dans la *Voltaire's Correspondence*, *événement* est-il presque toujours accentué *évènement* ? Que veut dire Cideville quand il se nomme le « Singe maladroit de la sage » (Best. 827) ? Que signifient (Best. 1957) : « Voilà ma broüillerie dispa[rue] et d'Anglet[erre] qui auroit gasté ma mission », et ces mots de Keyserlingk (Best. 2117) : « Ces fantômes hideux qui en d'autres Cours font

les suisses rebabaratifs de la dignité Royale ? » Il y a des corrections qui s'imposent. Il est évident qu'il faut transformer en *ponpons* les *poupons* de Best. 1435 [1]. Il faut substituer le lieutenant de police Hérault au président Hénault comme auteur de Best. 1800 : cette lettre répond à Best. 1779 et reçoit sa réponse dans Best. 1808 ; c'est de Best. 1800 qu'il est question dans Best. 1809. Cette lettre du lieutenant de police donne un nouveau cours à l'affaire de la *Voltairomanie* : Voltaire doit présenter requête à Hérault, qui jugera.

Le commentaire appelle également certaines réserves. Le texte n'est pas toujours compris. Des mots sont supposés manquer qui ne manquent nullement. Rien n'est omis dans une expression comme « avoir toujours le mot propre à commandement » (Best. 862, n. 4), non plus que dans les phrases visées par Best. 919, n. 6; Best. 1210, n. *a*; Best. 1846, n. 2; Best. 1908, n. *a*. Quand d'Argens, pour « donner un bon ridicule à l'indéfini », forge le mot *indépair*, il est assez inutile de remarquer que cet *indépair* n'est pas dans Littré (Best. 1176, n. 4). Quelques rectifications : il me paraît évident, à la lecture de Best. 895, que la *Ramsaïde* est une pièce contre Ramsay (Best. 878, n. 3). Best. 1223, n. 4 : « Faire le Bajazet au mont Saint-Michel » veut dire être emprisonné, et peut-être mourir, dans cette terrible forteresse où étaient envoyés auteurs et imprimeurs coupables de délits de presse. Best. 1235, n. 11 : l'allusion au P. Le Tellier concerne surtout les persécutions contre les jansénistes. Best. 1458, n. 9 : ce n'est pas Athéna qui fut enlevée par Pâris... Best. 1785, n. 2 : « Tyrsis et Zélie » désigne probablement *Tanis et Zélide*, opéra de Voltaire. Best. 1835, n. 2 : les « thrônes » et les « dominations » sont surtout connus par la préface de la messe. Best. 1917, n2. : le prince dont il s'agit est Louis XV qui, en 1739, n'avait pas encore exercé personnellement le pouvoir ; cf. Best. 1933, à la fin, où le mot manquant, « Prince » ou « Roi », désigne aussi Louis XV. Best. 1936, n. 4 : si Voltaire ne veut pas qu'on dise « les rentes au denier sept » pour « les rentes à sept pour cent », le style noble n'a rien à faire ici ; le denier sept est un intérêt d'un denier pour sept prêtés, ce qui donne un taux sensiblement supérieur à 7 p. 100 .... Best. 2054, n. 1 et 2 : il est assez connu que Roxane et Atalide sont des personnages de *Bajazet*. Dans Best. 2069, une note commente la traduction par Voltaire de l'*auream mediocritatem* ; n'eût-il pas été plus utile d'apprendre au lecteur profane ce qu'est « le livre édifiant de Marie à la coque » ?

Il ne faut pas cependant accorder à ces critiques plus d'importance qu'elles n'en ont, compte tenu de l'étendue de la tâche accomplie. Dans un travail sur Voltaire, un pourcentage d'erreurs est inévitable ; et c'est particulièrement vrai d'une entreprise aussi ardue que la publication de la Correspondance. Il reste que l'édition de M. Besterman surclasse largement toutes celles qui ont précédé. Il n'est plus possible de lire les lettres de Voltaire dans un autre texte que celui-ci, quitte à l'amender çà et là ; mais précisément l'éditeur nous en fournit les moyens par l'appareil scientifique dont il accompagne chacune de ses lettres. On souhaite que M. Besterman continue sa publication au rythme rapide qu'il lui a imprimée. Nous sommes entrés dans la grande période de la Correspondance de Voltaire. Nul doute que les souscripteurs n'attendent impatiemment les tomes suivants d'une édition considérable à tous égards.

René Pomeau.

1. M^me^ Denis ne peut pas avoir écrit, à propos de M^me^ du Châtelet : « Il n'y a point de poupons qu'elle n'arange [...] pour plaire » à Voltaire !

MAURICE LEVAILLANT, **La Crise mystique de Victor Hugo**. Paris, Librairie José Corti, 1954. Un vol. de 296 pages.

Cette étude est nourrie de documents inédits, communiqués à M. Maurice Levaillant par M^mes^ Clemenceau-Meurice et Langlois-Berthelot, fille et petite-fille de Paul Meurice. La plupart concernent les expériences spirites qui se sont déroulées pendant le séjour de Victor Hugo à Jersey et qui éclairent les œuvres majeures de l'exil. Malgré les soixante-dix procès verbaux de séances publiés par Gustave Simon et les révélations complémentaires apportées par plusieurs érudits, la matière n'était pas épuisée. Le dossier récemment inventorié permet d'intéressantes mises au point sur les entretiens du grand proscrit avec Shakespeare ou encore avec les deux Napoléon. Puériles chimères, certes, que ces conversations d'outre-tombe : mais on se condamnerait, en les négligeant, à mal comprendre les *Châtiments* et les *Contemplations*.

Souvenons-nous, par exemple, des vers adressés à la Dame Blanche. On a pu longtemps croire que Victor Hugo prenait prétexte d'une légende locale pour se livrer à des rêveries métaphysiques. On sait aujourd'hui qu'il a voulu entrer en communication avec le fantôme. Sur ce point, M. Levaillant apporte des précisions tout à fait neuves et émouvantes. Le dossier Meurice contient le récit autographe d'une nuit fatidique où le poète, éveillé à trois heures du matin par un imaginaire coup de sonnette, frotta quatre allumettes contre le mur de sa chambre et pensa voir se dessiner les traits de la Dame Blanche dans la traînée lumineuse de leurs phosphorescences. Ces allumettes ont été conservées : nous avons pu les toucher à travers une enveloppe dont le cachet, apposé sans doute au lendemain de l'événement, n'a pas été brisé.

Mais M. Levaillant ne se contente pas de révéler des épisodes inconnus de cette enquête sur l'au-delà que Victor Hugo prétendit conduire à Jersey. Il montre que ces expériences ne sont qu'un moment d'une recherche poursuivie avec ténacité, malgré les apparences, depuis fort longtemps. L'inquiétude religieuse, que nous pressentons à peine dans les écrits de jeunesse, s'aggrave après le drame de Villequier pour ne jamais plus disparaître, encore qu'elle se dissimule souvent aux regards. Alors même que le père affligé semble avoir trouvé une diversion dans l'activité publique, il s'initie aux doctrines des illuministes et tente confusément d'engager un dialogue avec celle qu'il a perdue. Peut-être ne se serait-il pas hasardé plus loin, s'il n'avait connu les secousses de l'exil et si sa réflexion sur l'Infini n'avait été stimulée par le spectacle de l'Océan ; mais lorsque M^me^ de Girardin lui rendit visite à Marine-Terrace, elle le trouva préparé par ses méditations antérieures et par ses récentes épreuves aux aventureuses pratiques du spiritisme.

Pour décrire les aspects successifs de cette « crise mystique », M. Levaillant est donc amené à suivre un itinéraire spirituel de treize années. « La doctrine des tables », enregistrée par Auguste Vacquerie, nous apparaît ainsi, dans sa cohérence, comme le résultat d'une lente élaboration. De Villequier à Jersey, le poète demeurait à la recherche d'une cosmogonie, dont les principes se cristallisèrent dans son esprit à la faveur d'une excitation délirante bien proche de la folie. Alors naquirent les grands poèmes métaphysiques, replacés, grâce à la chronologie, dans leur climat véritable.

Mais il s'agit bien, au sens propre, d'une *crise*. Assez vite, Hugo a pressenti les dangers que courait sa raison. Au bout d'un an et demi, il renonça aux tables, se persuada qu'il ne fallait attendre des esprits aucune révélation absolue sur des mystères interdits à l'homme et se tint prudemment « au bord de l'Infini ». L'angoisse métaphysique, pourtant, devait survivre à ce renoncement et le poète ne s'est jamais résolu à détacher ses regards de

l'abîme entrouvert. Il dut lutter contre le vertige engendré par un tel spectacle. Le drame d'une vieillesse apparemment souillée par des obsessions sensuelles pourrait ainsi trouver une explication.

On lit avec un intérêt particulièrement vif les dernières pages de l'essai, dans lesquelles M. Levaillant aborde et résout peut-être un problème irritant. Trop de commentateurs ont insisté sur le scandale des amours ancillaires qui ont accompagné les dernières années du glorieux poète. Mais ne faut-il pas voir dans ces faiblesses de la chair une réaction instinctive contre les périls courus par l'esprit ? « On a reproché au poète d'exécuter ainsi des gambades et des acrobaties sur les bords de l'abîme ; fît-il pas mieux que d'y tomber ? » M. Jean-Bertrand Barrère se propose de mettre en lumière, dans le deuxième volume en préparation de sa *Fantaisie de Victor Hugo*, les sources profondes de cette veine libertine qui alterne selon un rythme pendulaire, dans l'inspiration du poète vieillissant, avec la veine apocalyptique. L'analyse de M. Levaillant s'oriente dans le même sens et contribue à résoudre l'énigme psychologique d'un homme « qui, à force de se pencher sur le gouffre, avait fini par en avoir peur ».

PIERRE-GEORGES CASTEX.

ROBERT RICATTE, **La Création romanesque chez les Goncourt. 1851-1870.** Paris, Armand Colin, 1953. Un vol. grand in-8° de 494 pages.

Des travaux aussi remarquables que ceux de Jean Prévost ou de MM. Bardèche, Guyon, André Vial ont fait de « la création romanesque » envisagée chez Stendhal, Balzac ou Maupassant, un des thèmes les plus féconds de la critique actuelle, le domaine où les méthodes de l'histoire littéraire, vivifiées par la psychologie de l'invention, ont permis d'atteindre les plus heureux résultats. Il convient de joindre à ces noms celui de M. Ricatte et de réserver à son livre une place de choix parmi les études que l'on vient d'évoquer. C'est que les romans des Goncourt offrent un autre intérêt que de pure curiosité ; si leur caractère expérimental plutôt que poétique ne leur vaut qu'une place assez modeste dans la hiérarchie du genre, il leur assure une admirable valeur de document. A une époque où les romans pullulent et où la critique d'information, débordée par leur nombre, semble incapable de trouver un moyen terme entre certaine métaphysique littéraire, qui dispense de lire, et l'expédition des affaires courantes, ils pourraient remettre en mémoire quelques vérités élémentaires. Et d'abord qu'il existe un *art* du romancier, au sens modeste et précis que l'on donnait autrefois à ce terme : l'apprentissage, puis la pleine possession d'un métier. A la différence d'autres artistes, il n'est aujourd'hui faiseur de romans qui ne croirait déshonorer son génie en conviant les curieux dans son atelier, et Gide lui-même publiait naguère son *Journal des Faux-Monnayeurs*, moins pour informer la critique de la « biographie » de son œuvre, que pour la décourager en ses prétentions jugées indiscrètes.

Par bonheur, l'histoire littéraire n'est pas liée par ces interdits, et en demandant aux Goncourt non certes un « message », mais seulement les secrets de leur art, M. Ricatte a mieux servi leur gloire et la dignité du roman qu'en sacrifiant au « Belphégorisme » à la mode. Car s'il faut bien admettre que les chefs-d'œuvre ne se fabriquent pas en série et que l'art ne recommence jamais, il est non moins assuré, pour tout esprit un peu exigeant, que rien ne permet mieux de comprendre et de goûter une œuvre que de savoir comment et de quoi elle est faite. Faute de se soumettre à cette exigence, une précédente thèse sur l'*Esthétique des Goncourt* était restée fort en deçà de

son objet [1]. Grâce au talent de M. Ricatte, mais d'abord à sa méthode, cette esthétique trouve un fondement beaucoup plus solide, car nous savons désormais comment les Goncourt ont composé leurs romans.

C'est une fort belle histoire et comme un récit d'aventures en six épisodes : *Charles Demailly*, *Sœur Philomène*, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*, *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais*, c'est-à-dire les six grands romans, entre les nombreux projets qu'ils avaient envisagés (laissé seul, Edmond en réalisera, tant bien que mal, quelques autres), que la collaboration des deux frères a pu mener à leur terme. Tout ce qui précède, dans le livre de M. Ricatte, n'a qu'une valeur de prologue. Une introduction, pas assez ou trop détaillée, tente de brosser un panorama du roman français vers les années 1850-1860 : peut-être aurait-il mieux valu ne pas s'écarter du « point d'optique » des Goncourt, se borner à un inventaire de leurs engouements ou de leurs aversions littéraires (Stendhal, Mérimée, Baudelaire), ordonner leurs idées sur la définition et l'histoire du roman, faire la part de la préoccupation et de la production romanesques dans l'ensemble de leur œuvre. Un premier chapitre : « Esquisse biographique », ne dépasse pas les promesses de son titre ; l'on aurait souhaité ici un « portrait littéraire » plus fouillé et plus contrasté des deux frères : M. Ricatte a préféré laisser à son lecteur le soin d'en regrouper les traits, qu'il recueillera chemin faisant. Par contre, le chapitre suivant, « Les apprentissages de deux romanciers », est d'une extrême richesse. Qu'il s'agisse du premier roman des deux frères : « *En 18*** » ou des nouvelles de l'*Eclair* et du *Paris* réunies en 1856 sous un titre expressif : *Une voiture de masques*, toutes les pièces du dossier sont réunies qui permettent de voir en ces « apprentissages » à la fois un stimulant et un frein. Devenus décidément romanciers, les Goncourt auront beaucoup de peine à se déprendre de leurs habitudes et de leurs admirations premières et à s'écarter de leur lignée : les grands hommes de « la petite presse », les Monselet, les Gaïffe, les Jules Janin ; Henri Monnier et les fabricants de *Physiologies* dans leur vogue déclinante ; pour le tour et le ton, le Gautier de *Mademoiselle de Maupin* ; Balzac dans ses gros effets et ses communs procédés ; puis, en remontant, Sébastien Mercier et Restif de la Bretonne, Diderot et Sterne, l'abbé Prévost et « l'aventurier Challes », auxquels on pourrait sans doute joindre Lesage (celui du *Diable boiteux*, plus encore que de *Gil Blas*) ; la triade « réaliste » du XVII[e] siècle : Sorel, Scarron et Furetière, mais par-dessus tous l'auteur des *Caractères*. « Un homme, dit le *Journal inédit*, qui ne regarde pas La Bruyère comme le premier écrivain de tous les temps n'écrira jamais. » Voilà bien le maître des Goncourt, celui auquel ils ont demandé les éléments de leur métier, puisque « c'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule ». Reste à savoir si un roman qui se laisse monter et démonter comme un mécanisme d'horlogerie peut encore « faire concurrence à l'état civil », et si leur virtuosité même n'a pas condamné les Goncourt à être les Vaucanson du genre, alors qu'ils prétendaient à la succession de Balzac.

Leur illusion — et leur excuse — serait alors d'avoir pris à la lettre l'affirmation de Balzac lui-même déclarant, à propos de la *Fille aux Yeux d'or*, que « les écrivains n'inventent jamais rien ». Des romans où la création semble se réduire à des problèmes de fabrication ou d'assemblage offrent à la critique érudite le plus beau champ de recherches. M. Ricatte a mis une diligence d'autant plus admirable à retrouver pour chaque roman l'énorme documentation dont il est étayé, que ses auteurs ne l'ont pas aidé dans ce domaine aussi directement qu'il pouvait l'espérer. Dans sa matière comme dans sa manière, le fameux *Journal* ne permet guère de suivre le cheminement des projets romanesques, et *Germinie Lacerteux*, publiée le

1. Pierre Sabatier, *L'Esthétique des Goncourt*, Hachette, 1920.

16 janvier 1865, n'y apparaît pas avant le 8 mai 1864, jour où les deux frères sont venus en chercher un paysage à la barrière de Clignancourt (p. 249). Pour chacun des romans, M. Ricatte a réussi pourtant à reconstituer par analogie, et chaque fois à l'aide de procédés différents, l'équivalent de cette « biographie » que donne pour le dernier d'entre eux, *Madame Gervaisais*, l'un des carnets de la collection Gimpel (p. 381 et suiv.). « Ce document, dit-il, émeut et irrite », dans la mesure où il permet de suivre presque jour par jour l'immense travail de documentation « qui s'est poursuivi des années durant et qui porte sur 680 ouvrages au moins ». Dans chaque cas, M. Ricatte a dû entreprendre des rassemblements et des dépouillements du même ordre, avant de décider, par exemple, que la maladie de cœur de Renée Mauperin doit davantage à la clinique de Brouillaud qu'à celle de Corvisart (p. 240), ou d'établir la part prépondérante de Brachet et de son *Traité de l'hystérie* dans l'interprétation de la névrose de Germinie Lacerteux. Mais au lieu de céder au découragement, le critique s'est pris au jeu et l'alacrité de son style témoigne de l'allégresse avec laquelle il se meut au milieu de cet amas de livres ou de ces « fouillis de croquetons » (p. 191).

C'est que, dans le cas des Goncourt, toute recherche est payante et qu'à force de patience on peut avoir l'espoir de retrouver la source de presque chaque détail, qu'il faille la chercher dans leurs lectures, leurs expériences concertées ou dans les hasards mêmes de leur vie. Bien plus que les *Caractères* de La Bruyère, leurs romans livrent la majeure part de leurs intentions et de leurs secrets à qui sait en découvrir les clefs. « Germinie s'identifie intégralement sans addition et presque sans coupure à Rose Malingre, la servante au grand cœur » (p. 149) ; sans Blanche Passy, Renée Mauperin n'eût vraisemblablement jamais été appelée à l'existence, pas plus que Madame Gervaisais sans Nephtalie de Courmont. Même lorsqu'ils utilisent plusieurs modèles pour composer tel de leurs personnages, comme le pittoresque Anatole de *Manette Salomon*, les Goncourt semblent procéder par juxtaposition plus que par fusion. « Ils grapillent autour d'eux dans la vie des silhouettes ou des répliques et ils les mettent sous vitrine dans leurs romans » (p. 78).

Leurs procédés rappellent ceux du collectionneur ou de l'entomologiste : papillons épinglés, insectes plongés dans le formol. Comme *Sœur Philomène*, chacun de leurs romans se présente comme « un produit de laboratoire ». Pour caractériser leur méthode, on est obligé de parler de « cage à cobayes » (p. 189) ou de « vide expérimental » (p. 263). Même dans les essais d'analyse pure, ils procèdent d'une espèce « d'archéologie sentimentale » (p. 165) ; rassemblant pièce par pièce « toutes les causes de l'amour » (p. 178), rien ne leur échappe que l'Amour. Chaque détail est vrai, et aucun personnage ne parvient à l'être ! Faut-il donc reléguer toute l'œuvre au Musée Grévin ? Mais M. Ricatte n'hésite pas à parler de « la vie frémissante » (et l'adjectif ne relève pas, en ce cas, du cliché !) qui anime certaines pages de *Sœur Philomène* ou de *Germinie Lacerteux*, et tout lecteur de bonne foi éprouve l'impression qu'il note en présence de Madame Gervaisais : « Une personnalité prête à vivre, mais qui reste en deçà du seuil romanesque. »

Telle est une des surprises que réserve la lecture des Goncourt : qu'à des moments de particulière intensité ou, plus souvent encore, à l'occasion de circonstances futiles et comme dans « les temps morts » du roman, des personnages si peu faits pour vivre arrivent à donner l'illusion du vivant. Pour rendre compte de ce paradoxe, la critique de genèse et de sources ne saurait suffire, et l'on se prend à regretter que M. Ricatte, presque toujours infaillible et convaincant dans son travail d'analyste, lui ait quelque peu sacrifié la synthèse intellectuelle et caractérielle que la sûreté de son goût et la force de sa sympathie lui donnaient toutes les raisons de tenter et tous les moyens de réussir. De tous les personnages inventés ou fabriqués par le couple fraternel, aucun ne s'impose à l'imagination plus instamment que

les deux frères eux-mêmes. D'où la nécessité de ce « portrait littéraire », qui servirait à la fois de couronnement et d'explication à tout le reste.

Il ne suffit pas, en effet, de constater que la création romanesque chez les Goncourt n'est, en bien des cas, « qu'un jeu d'intellectuels » (p. 207) : encore faut-il caractériser les démarches de leur intelligence, ses prétentions, ses limites, son étroitesse, ses insupportables préjugés. Ramener une vocation pieuse à « un cas de bovarysme », expliquer la religion de Philomène par « la facile théorie du refoulement par la foi » (p. 133), chercher le secret des sentiments dans une psycho-physiologie de salle de garde, n'entrevoir les prochaines découvertes de l'impressionnisme qu'à force d'incompréhension de la peinture (cf. p. 376), dissimuler le conformisme et le respect inconditionnel de l'ordre établi sous un dilettantisme ou un anarchisme de parade, ne retenir du XVIII^e siècle dont ils se réclament qu'un scepticisme sans générosité et ne respirer en la Révolution que « l'odeur de la bêtise », c'est à quoi se réduit trop souvent la prétention intellectuelle des Goncourt. Peu d'écrivains ont été aussi perméables aux idées reçues que ces « racistes de l'ordre social » (p. 44). M. Ricatte le suggère fort bien en quelques pages incisives, celles que dans son « esquisse biographique » il consacre à la psychologie des deux frères et aux modalités de leur collaboration : « un seul visage, deux profils » (p. 41-51). Mais il eût été dans la logique de son entreprise de s'attacher davantage aux études de milieu et d'influences : pour comprendre les Goncourt, l'on est contraint de remonter aux origines de ce bizarre « intellectualisme », cocardier et boulevardier, qui ne se manifestera en pleine lumière que vers la fin du siècle, à l'occasion de l'affaire Dreyfus [1].

L'interprétation de la sensibilité appelerait des remarques assez différentes. Les Goncourt ont beau régler en ingénieurs inexorables le « profil » et « l'itinéraire de leurs romans », affecter devant leurs créatures un détachement d'hommes de science, ils ne peuvent s'empêcher de fraterniser avec elles, même et surtout avec la misérable Germinie Lacerteux, « ni de ressentir l'horreur de le faire » (p. 252), dans une sympathie à fleur de peau. Préservés par leur égoïsme et par leurs manies de tout grand élan de générosité, ces deux célibataires misogynes, à la fois bohèmes et douillets, se défendent mal contre certaines impulsions élémentaires : une sorte de « pitié pour les femmes », qui reste loin du « cœur » que mettait Flaubert en *Madame Bovary*, mais qui compense leurs colères contre elles et leur donne l'illusion de ne rien ignorer de leurs misères ; la curiosité du macabre et l'instinct de

1. A propos de *Manette Salomon*, M. Ricatte parle tantôt « d'antisémitisme spontané » (p. 319), tantôt « d'antisémitisme de boulevard » (p. 321). Il faudrait s'entendre ! Il est curieux de constater que Gobineau ne figure pas dans son index : même si les Goncourt ont ignoré ou dédaigné l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (encore faudrait-il le dire !), son nom aurait eu une valeur de repère. D'autre part, M. Ricatte fait état du rôle très actif joué par Saint-Victor dans la documentation sémitique et antisémitique des Goncourt, dont un carnet de l'*Art Moderne* permet de dresser un inventaire assez complet. Dans l'évocation à la fois massive et trop rapide des amitiés et relations des Goncourt, ce personnage, ainsi que d'autres intermédiaires analogues, ne se détache pas avec assez de netteté. Pour ne citer qu'un autre exemple, Charles-Edmond est plusieurs fois mentionné par M. Ricatte, qui déforme bizarrement son nom de *Chojecki* en Koïeski (bel exemple « d'orthographe » pseudo-phonétique !). Ce Polonais naturalisé, et parfaitement acclimaté sur le Boulevard, qui fut un des familiers des Goncourt, aurait mérité de sa part au moins une notice. Un des romans de Charles-Edmond, *Alkhadar* (1854), roman de mœurs galiciennes, inaugure le genre littéraire que cultiveront plus tard les Tharaud, et les auteurs de *Manette Salomon* ne pouvaient guère ignorer ce livre. D'une façon générale, une étude de sociologie littéraire (méthodique et non anecdotique) sur le Boulevard et l'esprit du Boulevard reste à entreprendre. L'ouvrage de M. Ricatte en suggère à tout instant l'idée.

« voyeurs » qui les pousse à rechercher — et à fuir aussitôt ! — les spectacles de l'asile et de l'hôpital ; le déséquilibre de l'imagination qui les fait osciller de la niaiserie à la cruauté sentimentales ou les pousse, tout aussi bien, à combiner l'une et l'autre, Murger et Barbey, et à décrire une Mimi (la Romaine de *Sœur Philomène*) se réveillant sous le couteau d'un Rodolphe carabin ; la sensiblerie à l'égard des humbles et des bêtes qui, dans *Manette Salomon*, se complaît à l'agonie et à l'enterrement du singe Vermillon, avec un luxe de détails, mais aussi avec « un subtil mélange de poésie et de réalisme » (p. 332) que l'auteur de *Sans Famille*, leur émule en pareille entreprise, s'efforcera vainement de retrouver. Le meilleur et le pire des Goncourt sont à chercher en ces contrastes et ces mélanges : médiocres ou déréglées si on les envisage en elles-mêmes, leur intelligence et leur sensibilité produisent parfois en leurs rencontres ces combinaisons rares où se révèle leur originalité et où leur art donne sa pleine mesure.

Idées et sensations : le titre donné aux premiers extraits du *Journal*, pourrait s'appliquer non seulement à *Manette Salomon*, mais à toute l'œuvre romanesque. Le but vers lequel tendent invinciblement les Goncourt est d'amener à la pleine lumière de la conscience des sensations — visuelles surtout et tactiles — en elles-mêmes fugitives, rares, subtiles et discontinues, mais intenses. Du livre de M. Ricatte on peut tirer les observations les plus précises sur cette forme si particulière du sensualisme esthétique. Il nous montre comment la myopie des Goncourt « aiguise leur plaisir » (p. 45) et ne nous laisse pas ignorer les origines ni les étapes du « ramollissement cérébral » (p. 310), qui finit par détruire l'intelligence de Jules, plongé dans une complète hébétude quelques mois avant sa mort, mais non sans que l'acuité des sensations ait été portée chez lui à un degré d'énervement incoercible, aux limites de la torture. Les deux frères ont mis une espèce de férocité, mais aussi d'héroïsme, à cultiver en eux cette tendance à la névrose, non certes par « un dérèglement systématique de tous les sens », mais au contraire par un réglage minutieux de la sensation, un dressage presque semblable à une ascèse : recherche des angles inattendus pour toute prise de vue, recours aux techniques de la peinture pour les cas où leur application paraît impossible, dans la poursuite des « nuances infinitésimales » (p. 97) ; mise au point de techniques descriptives toujours remises en question, mais à peu près définitivement stabilisées dans *Madame Gervaisais* (cf. p. 415 et suiv.).

Ce n'est pas sans raison que M. Ricatte évoque incidemment « l'ultime dévotion de Bergotte mourant, à l'exposition Ver Meer » (p. 372). Il aurait pu aller plus loin dans le parallèle. La grandeur où ont finalement atteint les Goncourt ne peut être entrevue que par là : ils ont demandé à la sensation, et à l'art qui tente de l'éterniser, la même plénitude, le même absolu que Proust cherchera dans le souvenir. Tentative plus hyperbolique encore, puisqu'elle ne se fonde chez eux sur aucune métaphysique, aucune conscience profonde de la vie. Il ne peut s'agir en leur cas que d'une volonté d'adhésion totale à l'objet dans « l'acte religieux du regard », d'un effort quasi désespéré pour tirer des mots et des phrases « la continuité sacrée de la sensation ». De là cette crispation parfois insupportable du style, dont le lecteur ne peut manquer d'éprouver les effets ; de là aussi ces moments de bonheur qu'évoque excellemment M. Ricatte, à propos de *Madame Gervaisais*, ce monstre romanesque dont les deux tiers sont de description : « ce monstre vit, ce monstre est léger » (p. 412). Mais, d'un bout à l'autre de l'œuvre, certains thèmes privilégiés semblent porter en eux l'assurance de réussites aussi rares, comme ce « thème déambulatoire » que les Goncourt reprennent sans cesse, d'un roman à l'autre, en lançant à travers Paris des personnages en état d'hypnose : sous le regard vide de M. Mauperin, fixé tout entier sur la pensée de sa fille mourante, « ils savent à merveille faire

saillir de ce monde pris en écharpe des sensations inattendues » (p. 222). Leurs meilleures pages leur assurent la gloire d'avoir été « les évocateurs subtils de minutes impondérables » (p. 451). Aucun styliste, en tout cas, dans la prose française n'a fait davantage «pour rendre palpables et concrètes les sensations les plus déliées » (p. 449).

Le bonheur de ces formules montre assez quel intérêt et quel relief prendrait, sous la plume de M. Ricatte, une stylistique des Goncourt. On veut espérer que l'attente du lecteur sera, sur ce point, non pas déçue, mais seulement prolongée, et qu'un second volume, dont l'intérêt paraîtrait assez mince, s'il était uniquement centré sur l'œuvre romanesque d'Edmond, le survivant, lui apportera tous les compléments et regroupements qu'il est en droit de souhaiter. Car une étude systématique du style ne se laisse pas dissocier d'une recherche sur « la création romanesque » chez les Goncourt. M. Ricatte n'a pu manquer de le reconnaître, lorsqu'il signale que chez eux « l'analyse doit souvent ses pointes les plus fines à des trouvailles de style » (p. 441). Si les deux frères n'ont pas réussi à créer un univers romanesque, ni même des personnages de roman, ils ont créé un style qui leur appartient en propre et qui, avant de se scléroser chez Edmond en recettes et en clichés ou d'inspirer les affectations du « style artiste », mérite d'être envisagé comme une conquête émouvante et féconde. L'ouvrage de M. Ricatte permet de jalonner les étapes de cette conquête, depuis les disparates du premier roman, *En 18***, où, de leur propre aveu (p. 72), chacun des deux frères apportait sa propre affectation, le cadet écrivant à la manière de Janin et l'autre de Gautier, jusqu'à l'admirable » fondu » des paysages et scènes romaines de *Madame Gervaisais*. Chemin faisant, les pages abondent aussi riches de suggestions que de précisions : sur les néologismes inspirés ou non de Barbey, sur « la cinématique exaspérée » et les véhémentes métaphores de *Charles Demailly* (p. 124), sur le savant dosage du langage populaire et de l'argot dans *Germinie Lacerteux*, « révélation d'une bassesse sans remède » (p. 291), sur l'écriture presque salésienne de certaines pages du dernier roman. Il serait impardonnable de ne retenir d'un pareil style que ses bizarreries ou ses poncifs, au lieu de le saisir en ses moments de bonheur. Ceux, par exemple, où les Goncourt affirment leur maîtrise en ce « réalisme fantastique » ou ce « fantastique bourgeois » (p. 217) dont ils ont revendiqué l'invention et dont M. Ricatte évoque à peu près tous les aspects : premiers essais « à mi-chemin entre Hoffmann et Champfleury » (p. 98), lumière hivernale de *Sœur Philomène*, fantastique en grisaille ou à l'eau forte de *Germinie Lacerteux*, « fantastique au pastel » de *Madame Gervaisais* (p. 418) quand, à force de rareté et de précision, la sensation paraît devenir féerique [1]. Bien plus que toute la charge documentaire, peut-être est-ce seulement un excès d'art qui retient alors les Goncourt en deçà de la création poétique.

Sans leur assurer pour autant les vertus de la création romanesque. Combien celle-ci reste factice ou précaire, le luxe même apporté par M. Ricatte aux considérations de techniques et de structures en donne suffisamment l'idée. Pour masquer la dualité foncière de leurs romans, qui hésitent dans leurs titres mêmes et sous-titres entre les sensations et les idées, la mono-

1. Au nombre des antécédents de ce réalisme féerique, il aurait été juste de rappeler certains textes de Boileau, en particulier celui dont il est fait état, p. 324, mais assez malencontreusement. « Le modèle, on le chercherait volontiers dans la *Satire IX* (!) où l'économie des moyens (?) atteint presque au fantastique. Boileau fait ainsi le vide autour du lieutenant Tardieu dont l'épouse fait s'envoler (? ?) les servantes, le vieux domestique, et enfin (!) le cheval (!). » Dans un livre où les erreurs et lapsus sont extrêmement rares, M. Ricatte s'est efforcé d'accumuler en ces quelques lignes les maladresses, vraisemblablement à tire de compensation. D'un tout autre point de vue, l'on s'étonne de ne pas trouver à l'index le nom d'Aloysius Bertrand. Les Goncourt l'auraient-ils ignoré ?

graphie sentimentale et l'enquête sociologique, l'étude d'un cas et celle d'un milieu (*Charles Demailly* ou *Les Hommes de lettres* ; *Manette Salomon* ou *L'Atelier Langibout* ou *Les Artistes* ; *Renée Mauperin* ou *La Jeune Bourgeoise*), etc., les Goncourt multiplient truquages et procédés : constructions « en puzzle » (p. 66), variations constantes du point d'optique, découpages baroques, alternance du statique et du dynamique, progrès « par saccades et temps morts » (p. 195), triomphe du théâtral, mais aux dépens du dramatique. Tant de virtuosité inquiète ou rebute, et l'on est contraint de se demander si les Goncourt ont été véritablement des romanciers ou, plus modestement, s'ils ont trouvé dans l'exigence romanesque la forme la mieux appropriée à leurs dons. M. Ricatte, qui pose la question en terminant, lui donne une réponse subtile, mais évasive (p. 453). « Des paralysies successives » frappant « l'ensemble de leurs facultés » et n'en laissant qu'une seule disponible les auraient empêchés « de mener de front les diverses besognes du romancier ». Plus simplement, on pourrait remarquer que de tous les dons du romancier il leur a manqué celui qu'aucun autre ne saurait remplacer : la liberté de l'imagination jointe à la générosité du cœur. Mais, à l'inverse, rien n'interdit de conclure que la création romanesque leur a offert l'occasion de s'arracher à eux-mêmes, à la médiocre et morose complaisance à soi dont témoigne le *Journal* et qui leur a dérobé l'occasion de faire de ce *Journal* l'équivalent d'un *Spectateur Nocturne* ou d'un nouveau *Tableau de Paris*, de reprendre avec plus d'art l'entreprise des Restif et des Mercier. Plutôt que de contraindre son lecteur à prendre parti, M. Ricatte a préféré lui fournir de quoi rêver librement sur ces thèmes. C'est un bon témoignage de la richesse de son livre qu'il semble en appeler d'autres inévitablement, à commencer par ce second volume dont on attendra avec le plus vif intérêt la publication.

D'aucuns trouveront sans doute cette richesse excessive, regretteront la densité de la mise en pages, celle non moins évidente de l'exposé, se plaindront d'un certain pointillisme du style qui n'est au fond que le plus spontané des hommages à la manière habituelle des Goncourt. Ces reproches ne tiennent guère devant une lecture attentive, qui, au lieu de réserves, se borne à formuler des espoirs et des suggestions. On ferait preuve, hélas ! de trop d'optimisme, en imaginant qu'un effort si loyal atteindra le résultat auquel il pourrait légitimement aspirer : ramener la réflexion des critiques, sinon la curiosité du grand public, vers l'œuvre romanesque des Goncourt. Beaucoup la méprisent ou l'ignorent qui en sont pourtant, qu'ils le sachent ou non, les tributaires et les héritiers. Peu d'écrivains ont exercé une action plus décisive sur le renouvellement des thèmes et des modes littéraires, que deux frères dont le génie n'en imposait à personne, mais dont l'art offrait à l'émulation de tous les plus piquantes façons de sentir et de s'exprimer. Pour le suggérer, M. Ricatte regarde volontiers vers les sommets. On pourrait aussi bien se plaire aux contrastes que ne manquerait pas d'offrir l'évocation d'une compagnie plus mêlée, où Hector Malot ne serait pas oublié au bénéfice d'André Gide (p. 239), où parmi les cousines de Renée Mauperin, première en date des jeunes filles « modernes », les héroïnes de Gyp auraient un droit de priorité sur celles de Giraudoux (p. 236), où il conviendrait d'ajouter le nom de Jules Romains et de bien d'autres à celui de Cocteau, au titre des « sortilèges parisiens » (p. 283). A tous ceux dont on serait tenté d'évaluer la dette à l'égard des Goncourt, il n'est qu'un trait commun : l'ingratitude. Il est tout à l'honneur de M. Ricatte d'avoir rompu, d'une façon aussi éclatante, avec cette tradition. Mais qui songe, à part lui, à considérer honnêtement l'œuvre des Goncourt ? L'intérêt qu'on leur porte semble se réduire aujourd'hui à l'espoir de scandale suscité par la publication intégrale du *Journal*. On se réjouira du moins que M. Ricatte ait été désigné pour cette entreprise. Nul choix ne pouvait lui garantir une plus parfaite dignité.

JEAN FABRE.

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

XIXe SIÈCLE *(Suite* [1]*.)*

Donnay (Maurice). — « Corps délicat et savoureux... », poème de 12 vers, 1 p. in-8° obl. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21432.
— Discours, 10 p. — V., Co., 6-v-52, n° 61 (7).
— L'Enseignement paternel spécial, 8 p. — V., Co., 6-v-52, n° 61 (5).
— Lettres (65) à Jules Claretie, 97 p. in-8°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20947.
— Préface aux Souvenirs d'une parisienne en temps de guerre, 8 p. — V., Co., 6-v-52, n° 61 (6).
— Quatorze Juillet, poème, 4 p. in-8°. (Relié dans un ex. de *Autour du Chat noir.*) — Be., cat. 37 ('46), n° 90.

Drouet (Juliette). — Lettres (15) à Victor Hugo, 1846-1850 (avec Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, 1914). — V., Lo., 8-vi-48, n° 357.

Dubus (Édouard). — Pantoun, poème. — Blonde, poème, 2 ff. in-8°. — V., V.-M., 25-xi-48, n° 37 (3).
— Quand les violons sont partis (recueil de vers publié en 1892), 54 ff. in-4°. — V., V.-M., 29-vi-50, n° 7.

Du Camp (Maxime). — Discours de réception à l'Académie française. Ms., 22 p. in-4° et épreuves corrigées. — V., Co., 21-i-47, n° 165 (1).
— Réponse au discours de réception d'Hervé à l'Académie française, 23 p. in-4°. — V., Co., 21-i-47, n° 165 (2).
— Réponse au discours de réception de Sully Prudhomme. Ms., 20 p. in-fol. et épreuves corrigées. — V., Co., 21-i-47, n° 165 (3).

Duchambge (Pauline). — Le Matelot. Mélodie, paroles et musique, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24968.
— *Voir aussi* Flaubert.

Ducoté (Édouard). — Le Chemin des ombres heureuses, 13 poèmes. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, n° 255.

Dumas (Alexandre), père. — A monsieur le Cavalier Perego. Ms., 7 ff. in-4°. — V., A., 25-vi-45, n° 37.
— Alfred de Musset, 18 p. gr. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21440 (1). — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24648.
— L'Ange de poésie, poème, 1 p. in-4°. — T., été 52, n° 20056.
— Ange Pitou, Mémoires d'un poète, 2 vol., 159 et 77 ff. (Envois à M. Toffoli.) — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, n° 256.
— Article sur la Sicile, 7 p. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 22-x-48, n° 444.

1. Voir *RHL*, octobre-décembre 1955 (où l'on trouvera p. 535-536 l'index des libraires et leurs sigles) et janvier-mars 1956.

— Les Avocats, comédie en 5 actes, 91 p. in-fol. — V., Co., 28-II-50, nº 44.

— Caligula, tragédie. Ms. aut. calligraphié dédié à la duchesse Hélène d'Orléans et illustré de dessins de L. Boulanger, P. Huet, A. Duval, etc. — V., Ar., 20-IV-48, nº 42.

— Carabiniers et pompiers [art. sur les événements de Naples], 3 p. in 4º. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21440 (2).

— Causerie, Le Livre de la vie, 4 p. in-fol. — V., Co., 12-XII-47, nº 6.

— Charles le Téméraire, roman, 245 p. in-fol. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23829.

— Le Comte de Monte-Cristo, fragm. du roman : Impressions de voyage dans Paris, Tout chemin mène à Paris, Matchio, etc., 117 p. in-fol. — V., Co., 6-V-52, nº 44.

— La Dame de Montsoreau, pièce, 174 p. — V., Co., 23-II-54, nº 34.

— Deux lettres [article intitulé], 6 ff. in-fol. — V., V.-M., 2-V-50, nº 12.

— Dossier de mss. et pièces diverses provenant de M. Charpillon, légataire universel d'A. Dumas, 24 pièces formant 112 p. — V., Ar., 27-V-46, nºs 81-83.

— Ermenonville, poème, 2 p. in-4º, 37 vers. — L., cat. 75 ('50), nº 364.

— Études sur les brigands corses et italiens, 106 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 229.

— Les Hébreux, les Israélites, les Juifs, 9 p. in-4º. — V., Co., 23-XI-54, nº 35.

— Hector de Saint-Hermine, plan d'un roman, 8 p. in-4º. — V., Co., 28-II-50, nº 43 (2).

— Le Jardinier, poème, 2 p. in-12. — L., cat. 75 ('50), nº 363.

— Joseph Balsamo, fragm. du ms. (8 ch.), 45 ff. in-fol. — V., Co., 29-IV-47, nº 48.

— Le Jour des morts, le Jour de la résurrection, 5 p. in-4º [Article sur la liberté de l'Italie.] — Sa., cat. 7 ('47), nº 2651.

— Mss. (10) sur son voyage en Russie, sur Naples, le prince Napoléon, etc., 54 p. in-fol. — V., Ch., 26-II-53, nº 25.

— Notes de voyage (Cadix, Tanger), 1 p. (avec 2 lettres et un poème). — R.-D., cat. 31 ('52), nº 741.

— Olympe de Clèves, 126 ff. pet. in-fol. — V., J., 16-I-47, nº 275.

— Les Peuples et la diplomatie [sur la politique balkanique], 4 p. in-fol. — Ch., cat. 666 (avr. 45), nº 19300.

— Du Progrès que font les peuples en matière de révolution, 4 p. in-fol. — D., cat. 57 ('54), nº 3170.

— Règlement des comptes [art. sur les événements de Naples], 10 p. in-4º. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21440 (3).

— La Reine Margot. Le Comte de Monte-Cristo. Copies. — V., Ar., 5-VII-48, nº 29.

— La Reine Margot, drame en 5 actes et 13 tableaux. Ms. inc., 115 p. in-fol. — V., Co., 28-II-50, nº 43 (1).

— Remerciement [art. sur les événements de Naples], 4 p. in-4º. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21440 (4).

— Route de Vienne ; Vienne, 2 mss. aut., 13 et 9 p. in-8º. — V., V.-M., 22-V-47, nº 18.

— La Sainte Inquisition romaine, 6 p. in-4º. — Sa., cat. 21 ('51), nº 7976.

— Le Secrétaire intime, 2 actes d'un drame, 75 p. in-fol. — V., C., 17-VI-54, nº 667.

— Sur l'Angleterre (1863), 7 p. in-fol. — Ch., cat. 686 (avr. 52), nº 24450.

— Les Trois ministères, art., 6 p. in-fol. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8353.

— Les Trois mousquetaires. Trois pages du ms. (nºs 850, 944, 952). — V., V.-M., 9-VI-47, nº 45.

— Les Trois mousquetaires, pièce, 5e et 10e tableaux, 15 p. in-fol. — V., Ch., 8-VI-49, nº 58.

— Un mot à propos du comte de Monte-Cristo, 10 sept. 1857, 9 p. in-fol. — R.-D., cat. 27 ('50), nº 8073. — R.-D., cat. 30 ('51), nº 475.

— Une chasse au sanglier. Ms. complet, 25 p. in-fol. — V., Londres, S., 11-VII-51, nº 616.

— « Une lacune dans le Code pénal italien », 5 p. in-fol. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 19045.

— La Vraie population de Rome, 3 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21439.

— *Voir aussi* : Houssaye et Hugo.

Dumas (Alexandre), fils. — A Messieurs les éditeurs. Ms. aut., 36 p. in-fol. — V., Ar., 5-VII-48, nº 29.

— L'Inconnu, deux premières scènes, 27 p. in-4º, avec 9 lettres à Paul Dalloz, 1864-1884, 24 p. — V., Co., 28-II-50, nº 45.

— « Je suis amoureux d'une femme... », poème, 1 p. in-4º avec deux lettres. — V., Co., 18-III-49, nº 33.

— Lettres (10) à Mme Hallez Claparède, 1871-1876, 30 p. in-8º. — Sa., cat. 17 ('50), nº 6413.

— Lettres (9) au peintre Vollon, 23 p. — D., cat. 54 ('52), nº 1829.

— « La plus belle femme du monde. Je la connais certainement... », poésie datée : 7 août 1865, 2 p. in-fol. (avec lettre d'envoi). — Sa., cat. 19 ('50), nº 7229.

Eeckhoud (Georges). — Chroniques de Bruxelles, 2 articles, 8 et 9 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, nº 119.

— Discours prononcé au banquet organisé en son honneur par la *Jeune Belgique*, 15 ff. in-4º. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, nº 118.

Elskamp (Max). — Lettres (4) à C. Beck, 1911-1914. — V., Bruxelles, V.-P., 24-XI-45, nº 452.

— Lettres (33) à Albert Mockel, 1893-1923, 130 p. — V., Bruxelles, V.-P., 20-X-45, nº 132.

— Lettres (4) à Albert Mockel, 1922-1923. — V., Bruxelles, V.-P., 11-V-45, nº 131.

Erckmann (Émile). — Lettres (16) à son père, 1856-1857 (Textes publiés). Exposition Erckmann-Chatrian, Arch. nat., 1949.

Esparbès (Georges). — Les Crinières, 9 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 279.

— Le Roi Henry le Grand. Ms. en partie aut. — V., A., 4-XII-45, nº 16.

— La Tyrannie (de Schimchoun), daté 1884, 75 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 280.

Esquiros (Alphonse). — Lettres (18) à A. Houssaye et autres, 45 p. — Sa., cat. 23 ('52), nº 8686.

— « Riches à qui la vie est un banquet de fête... », poème, 2 p. in-4º. — Sa., cat. 18 ('50), nº 6837.

Falloux. — Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres, fragm. — Exposition Lamennais, B. N., 1954, nº 162. (Coll., G. et E. de Blois.)

Flaubert (Gustave). — [Bouvard et Pécuchet.] Notes de lectures sur l'histoire romaine : Marius, Metellus, invasion des Cimbres et des Teutons, 22 p. in-fol. — R.-D., cat. 21 ('48), nº 6344. — M., cat. 49, nº 22.

— [Bouvard et Pécuchet.] Notes de lectures sur les Classes sociales à Rome, 5 p. in-fol. — R.-D., cat. 19 ('47), nº 5745.

— [Bouvard et Pécuchet.] Notes de lectures intitulées : Histoire de France. Origines, 4 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), nº 21449 (2).

— [Bouvard et Pécuchet.] Notes sur la loi salique, d'après Guizot et Montesquieu, 2 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 20968 (2).

— [L'Éducation sentimentale.] Ébauches, 7 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 235.

— [L'Éducation sentimentale.] Note sur les tenues des jockeys, 1 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 236.

— L'Éducation sentimentale (E. O., M. Lévy, 1870), ex. dédicacé à Olympe Bonenfant et enrichi de nombreuses pièces aut. : Liste d'écrivains avec appréciation de leur accueil à l'*Éducation sentimentale* ; Notes diverses concernant le roman, 30 ff. env. ; Lettre de Flaubert à Feydeau, Lettres de Baudry, Feydeau et Du Camp à Flaubert. — V., Co., 18-III-49, nº 37.

— « Je vis sur un tableau, retracé l'incendie qui consuma Sodome en sa dernière nuit... », poésie de jeunesse, 1 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), nº 232.

— Lettres (8) à Paul Dalloz, 1866-1878, 8 p. — V., Co., 28-v-50, nos 61-64.

— Lettres (7) à Alphonse Daudet, 1872-1879, 11 p. — V., Co., 19-I-50, nos 35-39.

— Lettres (5) à Ernest Feydeau [1858-1861], 14 p. — V., V.-M., 1-III-54, nos 51-55.

— Lettres (18) à la vicomtesse Lepic. — V., J., 23-XII-47, nº 6.

— Notes adressées à Duquesnel, dir. de l'Odéon, sur la pièce de Bouilhet, *Mademoiselle Aïssé*, 25 oct. [1871]. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 52.

— Notes de lecture. Extraits de l'Histoire des romains de Duruy, 7 p. in-fol. — V., Co., 21-III-50, nº 13.

— Notes de lectures rel. à l'histoire de France (Tiers-État, États généraux, Parlements), 21 p. in-4º ou in-fol. — V., Co., 29-IV-47, nº 54.

— Notes de lectures sur l'ouvrage de Neve : *Études sur les hymnes du Rig-Veda* (1842), 18 p. in-fol. — V., V.-M., 22-v-47, nº 24.

— Notes de philosophie [au lycée de Rouen], 63 p. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1194.

— Notes sur le *De Natura Deorum* de Cicéron, 3 p. in-fol. — Cat. Arg., ('53), nº 20.

— Notes sur l'ouvrage de J.-B. Vico : *Principes de la philosophie de l'histoire*, 46 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 540.

— Notes pour les décors et costumes de *Mademoiselle Aïssé*, pièce de Louis Bouilhet, 6 p. in-4º. — V., V.-M., 29-IV-53, nº 213 (1).

— Notes prises à Londres au Crystal Palace et au British Museum en y visitant l'Exposition d'art chinois, 15 p. in-fol. — R.-D., cat. 26 ('50), nº 7795.

— Les Pèlerins, poème aut., 3 p. in-4º. — V., Be., 27-v-46, nº 60.

— Poème aut. daté mars 1840, 24 vers. — V., Bruxelles, Simonson, 25-v-46, nº 372.

— Préface aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet [1er jet], 70 p. in-fol. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1195.

— Préface aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet, datée : 20 juin 1870, 30 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), nº 234.

— Saint-Julien l'Hospitalier. Notes, 3 p. in-fol. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8355.

— [Salammbô.] Notes de lectures sur les Guerres puniques, 22 p. in-fol. — V., V.-M., 29-IV-53, nº 213 (2).

— [Salammbô.] Notes de lectures sur les Guerres puniques, 7 p. in-fol. — V., Co., 21-III-50, nº 14.

— Sallammbô [*sic*], la fille d'Hamilcar. Ms. daté : 1er septembre 1857, 24 p. in-4º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 541.

— Sophonisbe. Étude comparée des pièces de Mairet, Corneille et Voltaire, 28 p. in-fol. — V., Co., 21-III-50, nº 12.
— *Voir aussi* : Houssaye, Roux (Marius), Sand et Zola.

France (Anatole). — L'Affaire Crainquebille, 15 p. in-fol. [p. 1-50 de l'E. O.] et épreuves corrigées, 41 ff. — V., Lo., 5-VII-49, nº 811.
— Alfred de Vigny, étude. Ex. corrigé de la 1re éd. ; épreuves corrigées de la 2e. — Exposition France, B. N., 1945, nº 44 (Coll. Claude Aveline).
— Barras, ses mémoires, 12 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 518.
— Cahiers de devoirs et de notes, 1853-1856. — Exposition France, B. N., 1945, nos 20-21 et 56 c. (Coll. Noël Charavay).
— Chronique consacrée à *Hamlet* (*Le Temps*, 3 oct. 1886 ; *La Vie littéraire*, t. I), 3 ff. in-8º. — V., V.-M., 9-VI-47, nº 55.
— Le Crime de Marty, article, 2 p. — Exposition France, Tours, 1945, nº 67 (Coll. Paul Riehl).
— Les Dieux ont soif. — Exposition France, B. N., 1945, nº 95 (Coll. Gaston Calmann-Lévy).
— Les Dieux ont soif, ch. VI, 14 ff. in-4º. — V., J., 23-XII-47, nº 10.
— Les Dieux ont soif, ch. IX, 2 ff. in-4º. — M., cat. ('49), nº 23.
— Les Dieux ont soif, ch. XXIX, 5 p. in-fol., fragm. divers, 11 ff. — V., V.-M., 22-XII-49, nº 21.
— Discours à l'inauguration de la statue de Marceline Desbordes-Valmore [1896], 28 p. in-4º. — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 201.
— Discours de réception à l'Académie française. Épreuves corrigées. — V., G.-B., 28-III-50, nº 108.
— Discours pour le centenaire de Renan, 11 mars 1923, 28 p. in-4º. — Exposition France, Tours, 1945, nº 68 (Coll. Paul Riehl).
— Discours prononcé à l'association professionnelle des courriéristes de théâtre. — V., Co., 6-V-52, nº 84.
— Discours sur Auguste Comte. Brouillon avec corr., 36 p. in-4º. — V., Co., 6-V-52, nº 80.
— L'Église et la République. Ms. incomplet et épreuves corrigées. — V., G.-B., 10-IV-51, nº 259.
— Éléonore et le chevalier de Parny, 11 p. in-4º. — Ch., cat. 687 (nov. 52), nº 24658.
— Elvire [notes sur M. et Mme Charles]. — Exposition France, Tours, 1945, nº 61 (Coll. P. Riehl).
— Folklore, l'Amusette des cinq doigts, 7 p. in-8º (Enquête de l'*Univers illustré*, 1892). — V., G.-B., 21-XII-50, nº 25.
— Follet, et « Quand sur ton gant ma lèvre s'est glissée », 2 poésies. — V., Co., 17-V-51, nº 76.
— Histoire contemporaine, fragm., 16 p. in-4º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 22961 (1).
— Histoire contemporaine. L'orthographe, fragm. de Monsieur Bergeret à Paris, 16 p. in-4º. — L., cat. 75 ('50), nº 535.
— [Jeanne d'Arc.] Notes, 1 p. in-4º. — V., Co., 12-XII-47, nº 9.
— Journal, 31 août 1852. — Exposition France, B. N., 1945, nº 18 (Coll. Noël Charavay).
— La Légende de Gutemberg, composition française, 1859. — Exposition France, B. N., 1945, nº 25 (Coll. Noël Charavay).
— Lettres (6) à Mme Arman de Caillavet [11 mai 1890] ; août 1893 ; 28 et 29 sept. 1899, 14 p. — V., V.-M., 1-III-54, nos 61-65.
— Lettres (8) à Mme Arman de Caillavet, 30 sept. et 1er oct. 1899, 1er oct. 1901, 2 oct. 1901, 10 oct. 1901 et s. d., 20 p. env. — V., V.-M., 2-VII-54, nos 13-18.
— Lettres (9) à Mme Alphonse Daudet. — V., Co., 19-I-50, nº 40.

— Lettres (31) à Robert Dell et 1 à Mme R. Dell (7 janvier 1915-4 mars 1917), 56 p. — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 205.

— Lettres (6) à Désiré Lemerre (1909-1913) [avec Éd. du *Génie latin*, 1913]. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 351.

— Lettres (6) à M. et Mme Poirier, 11 p. — V., Bruxelles, V.-P., 10-III-45, nº 325.

— Livre des contes en prose, trente-six contes choisis. En grande partie aut. — V., Co., 6-V-52, nº 81.

— La Maison d'innocence, 16 p. in-8º. — Exposition France, Tours, 1945, nº 70 (Coll. Paul Riehl).

— Le Mauvais ouvrier, sonnet. — V., Co., 16-XII-47, nº 52.

— Notes de lectures, 4 p. in-4º. — Ch., cat. 668 (oct. 45), nº 19850.

— Notes sur les femmes et l'amour, 9 p. in-4º (extraits de différents auteurs). — V., Co., 28-VI-49, nº 32.

— Nouvelles pensées et maximes chrétiennes, 1852. — Exposition France, B. N., 1945, nº 19 (Coll. Noël Charavay).

— Œuvres d'Alfred de Musset [Annonce de l'éd. Lemerre, 1876], 1 p. in-4º (40 lignes). — V., V.-M., 9-V-49, nº 20.

— L'Orme du mail, art. de l'*Écho de Paris*, ayant servi à la composition de l'E. O., corrections, variantes et additions ms., 116 ff. — V., J., 23-XII-47, nº 11. — Be., cat. 50 ('51), nº 517.

— Le Petit Pierre, ms., ch. XX : « *Ainsi bruyaient les dents de ces monstres infâmes...* ». — Exposition France, B. N., 1945, nº 101 i (Coll. Joannidès).

— La Peur (notes politiques), 6 ff. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 341.

— Pièce de vers relative à Pascal Allain, son professeur au Collège Stanislas. — Exposition France, B. N., 1945, nº 34 (Coll. Noël Charavay).

— Poésie, 5 strophes de 4 alexandrins sur papier à en-tête du Sénat, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 19061.

— Préface pour le *Mouvement littéraire* de Ph.-Em. Glaser [1908], 2 p. in-4º. — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 204.

— Préface pour *Faust* de Gœthe (Lemerre, 1891), 34 p. pet. in-4º avec les épreuves corrigées d'une nouvelle, *La Tunique*. — V., Bl., 4-III-47, nº 179.

— Préface pour le *Talon de fer* de Jack London (1923), 8 p. in-4º. — Exposition France, Tours, 1945, nº 69 (Coll. Paul Riehl).

— Préface pour l'ouvrage de Michel Psichari, *Index raisonné de la mythologie d'Horace*. — Exposition France, B. N., 1945, nº 87 (Coll. Lucien Psichari).

— Le Puits de Sainte-Claire. — Exposition France, B. N., 1945, nº 70 (Coll. Dr Jean Soalhat).

— Renan et Garnier, 12 p. in-4º. — V., New York, P.-B., 13-XI-51, nº 203.

— La Révolte des Anges, chronologie et table des personnages, 8 p. in-8º. — V., Co., 6-V-52, nº 82 (1).

— La Révolte des anges, *suite* et *fin* du ch. XIV, 5 p. in-fol. — V., A., 24-V-45, nº 110. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, nº 517.

— Le Seigneur de l'Ours, conte, 21 p. in-4º. — V., Co., 29-IV-47, nº 61.

— Soir, sonnet de jeunesse. — V., Co., 29-IV-47, nº 60.

— Sophie Lapierre, 6 p. in-fol. — V., Zurich, G.-K., 15-XI-50, nº 161.

— Sur l'histoire du XIXe siècle, 8 p. in-fol. — V., Co., 21-XI-50, nº 59.

— Thaïs, 2e partie, Le Papyrus. Ms. de premier jet, 72 p. in-4º. — V., J., 23-XII-47, nº 9. — Bo., cat. 892 ('54), nº 316. — Exposition la Civilisation du Livre, 1954 (Librairie Ch. Bosse, p. 30).

— La Vie en fleur, ms. du ch. Ier, « On ne donne pas assez ». — Exposition France, B. N., 1945, nº 101 j. (Coll. Roussy).

— « Vous êtes admirée et vous êtes aimée », sonnet. « A mademoiselle Élise Devoyod », mardi, 25 juillet 1865, 1 p. in-8º. — Ch., cat. 667 (juil. 45), nº 19596.

Fromentin (Eugène). — Dominique, fragm. du ms., 1 p. [p. 222-223 de l'E. O.]. — Be., cat. 42, n° 171.
— Lettres (8) à George Sand, 27 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 160.

Gautier (Judith). — Le Dernier minuit de l'année, 9 p. — V., Co., 5-v-52, n° 49 (2).
— Poésies : I. Orientale ; II. Hymne à Vichnou ; III. Variations, 6 p. obl. — V., V. M., 18-III-48, n° 184 (4).
— Les Variantes de la politesse, 12 p. — V., Co., 6-v-52, n° 58 (1).

Gautier (Théophile). — A M^me^ Victor Hugo, poésie, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 32 ('54), n° 11753 (7).
— Accusé de réception, poème. — V., Co., 24-II-49, n° 110. — Ga., cat. 25 ('51), n° 202.
— Article sur Philoxène Boyer [publié par *Le Moniteur universel*, 19 nov. 1867], 3 p. in-12. — V., Co., 28-II-50, n° 73.
— Ce que disent les Hirondelles, Chant d'automne, 1859. [Émaux et Camées], 2 p. in-8°. — V., Co., 28-II-50, n° 72.
— Les Colombes, 12 vers, 1 p. in-12. — V., Co., 23-XI-54, n° 53.
— Lamento, vers datés 22 janv. 1834, 2 p. in-fol. — Sa., cat. 6 ('46), n° 2275.
— Lettres (5) à Paul Dalloz, 1865-1866. — V., Co., 28-II-50, n^os^ 68 et 70.
— Madrigal à la lune, poésie publiée sous le titre : Au bord de la mer, 1 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 74.
— Musée secret, poésie, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1200.
— Nativité, poésie à l'occasion de la naissance du prince impérial, annotée et datée par Paul Dalloz du 16 mars 1856, 4 p. in-8° (au crayon). — V., Co., 28-II-50, n° 71.
— Odelette anacréontique [Émaux et Camées], 1 p. in-8°. — V., Co., 17-v-51, n° 78.
— Poème sur les papillons : « Savez-vous, ô belle des belles », 3 strophes. — V., Co., 5-II-46, n° 25.
— Promenade, sonnet, 1 p. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22966 (3).
— Rocaille, poème de 4 strophes, 1 p. in-fol. — V., Ch., 26-II-53, n° 32.
— « Une ville gothique avec tout son détail », sonnet [Émaux et Camées], 1 p. — V., Co., 21-III-50, n° 18.
— Le 28 juillet, poésie [Poésies complètes, t. II], 6 p. in-4°. — V., Bl., 16-XI-54, n° 50.
— *Voir aussi* Hugo.

Gay (Sophie). — A Émile Deschamps, vers datés 9 sept. 1850, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 18 ('50), n° 6851.

Ghil (René). — En méthode à l'œuvre. Épreuves corrigées, 73 p. in-12 et 31 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 174.
— Lettres (22) à Albert Mockel, 1887-1889, 63 p. — V., Bruxelles, V.-P., 11-v-45, n° 174.

Gilkin (Iwan). — Lettres (6), 1887-1917, à Albert Mockel, 17 p. — V., Bruxelles, V.-P., 11-v-45, n° 225.
— Savonarole, 2 tableaux, 3 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, n° 151.

Girardin (Émile de). — Grandeur ou destin de la France, 17 p. — V., Co., 6-v-52, n° 52 (3).
— République et Monarchie, 4 p. — V., Co., 6-v-52, n° 52 (4).

Glatigny (Albert). — A M^me^ Raynard, 16 vers datés : 26 mars 1867. — M., cat. ('54), n° 22.

— Lettres à Ernest d'Hervilly, 1862-1868, 10 p,. in-8°. — V., J., 9-XII-54, n° 58.

— *Voir aussi* Sully-Prudhomme.

Goncourt (Edmond de). — Art. sur Hokousaï, épreuve (*Revue illustrée*, 15-I-1896). — V., Co., 5-II-46, n° 26.

— Chapitre sur la Révolution. Épreuves imprimées avec nb. corr. aut., 4 p. in-fol. — Ch., cat. 668 (oct. 45) n° 19863.

— Dîner du boa, 2 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20982.

— Journal, fragm., déc. 1860, 2 p. in-4°. — V., Co., 18-III-49 n° 45.

— Lettres (22) à Henry Céard, 6 juin 1877, — 21 mars 1886. — V., Co., 28-II-50, n° 76.

— Lettres (250) à M. et M^me^ Alphonse Daudet, 1874-1896. — V., Co., 19-I-50, n^os^ 41-44. (Acquis par la B. N., n. a. fr. 24544.)

— Lettres (5) à M^me^ Sichel Dulong, 1887-1891, 5 p. — V., J., 9-XII-54, n° 79.

— Lettres (26) à Porel et à Réjane (2) [sur ses pièces, *Henriette Marchal* et *Germinie Lacerteux*]. — Bl., cat. 298 ('48), n° 216.

— Lettres (7) à Paul de Saint-Victor, Lemerre, etc., 1873-1892. — V., Co., 18-III-49, n° 44.

— La Peinture à l'Exposition de 1855, 16 p. in-fol. — V., Ch., 26-II-53, n° 35.

Goncourt (Edmond et Jules de). — Lettres (42) à Léonidas et Augusta Lebelle, 1848-1871. [Note de E. de Goncourt. Lettres de nos deux jeunesses adressées à la cousine Augusta, la fille de mon oncle de Neufchâtel et à son mari.] — V., Be., 27-V-46, n° 61. — V., Co., 21-III-50, n° 20.

— *Voir aussi* Bashkirtseff.

Gourmont (Remy de). — Les Actes de Saint-Maximilien martyr, article 4 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 67 (1).

— 9 articles, 91 p. in-8°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1201.

— L'Auberge. Légendes pour une image d'Épinal, 12 p. in-12. — Du., cat. 107 ('54), n° 128.

— Barbey d'Aurevilly critique, 4 ff. in-8°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-V-48, n° 545.

— Le charme de Rouen, art. daté Rouen, 24 sept., 11 p. in-8°. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21461.

— Le Chemin de velours, 22 p. in-4° (p. 170-194 de l'E. O.). — V., Bruxelles, V.-P., 29-V-48, n° 492.

— Corinna ou Lettre d'une Ancienne jeune fille à M. Francis Jammes..., 11 p. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-V-48, n° 543.

— Couleurs : Jaune, 7 p. ; Noir, 38 p. ; Violet, 30 p. in-12 [contes publiés dans le *Mercure de France*]. — L., cat. 75 ('50), n° 390.

— « Dernière conséquence de l'Idéalisme » et autres art., 55 ff. — V., Bruxelles, 29-V-48, n° 547.

— Épilogues [sur Hugo], 11 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n^os^ 81-82.

— Épilogues. Le Lion et la Vierge. — De la Stupidité des Assassins. — Sur quelques vieilles pierres trop connues. — Ibsen et les critiques français, etc., 17 ff. in-8°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-V-48, n° 497.

— La Gloire de Don Ramire, ch. VI à XI, 104 p. in-8°, avec trois « Épilogues », 28 p. — V., Bl., 16-XI-54, n° 69.

— Histoire tragique de la Princesse Phénissa, 64 ff. in-12. — V., Bruxelles, V.-P., 27-IV-46, n° 383.

— Les Idées du jour : L'Ennemi, Industries de guerre, Les XII Commandements, 3 art. 6 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 21-V-48, n° 520.

— Jean Lorrain [art. paru dans les *Nouveaux masques*], 9 ff. in-8°. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, n° 264.
— La Jeune fille d'aujourd'hui, 35 ff. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-v-48, n° 491.
— Journaux et revues, articles, 51 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 29-v-48, n° 546.
— Le Latin mystique. Fragments et épreuves corrigées, 2 p. et 3 ff. — V., Cogeval, 9-v-52, n° 82.
— Lettre d'un Satyre (IX^e^), 9 ff. in-16. — V., Bruxelles, V.-P., 25-v-48, n° 512.
— Lettres (32) à Octave Uzanne, 1906 1913, 60 p. — V., Bruxelles, V.-P., 21-v-48, n° 511.
— La Mort de Sigalion, conte, 5 p. in-8°. — V., Bruxelles, V.-P., 29-v-48, n° 544.
— Paul Fort, 2 p. in-12. — M., cat. ('54), n° 24.
— Physique de l'amour. Ms. daté 11 juin 1903, 221 ff. in-12. — V., C., 17-vi-54, n° 670.
— Promenades littéraires, Lucile de Chateaubriand, 8 p. in-8°. — V., J., 16-i-47, n° 287.
— Le Rabelais de 1565 [art. signé : R. de Bury], 5 p. in-4°. — V., Co., 29-iv-47, n° 67 (2).
— Revue des journaux [chronique signée R. de Bury], 13 ff. — V., V.-M., 29-iv-53, n° 216.
— Vespérales, par Tola Dorian [c.-r. publié dans le *Mercure de France*], 2 p. in-4°. — V., V.-M., 2-vi-53, n° 390.
— Les Vieux quartiers de Paris [c.-r. de *La Bièvre* d'Huysmans], 1 p. in-4°. — V., V.-M., 1-iii-54, n° 76.
— Le Vieux Roi, tragédie nouvelle. Ms. daté mai 1897, 41 ff. in-8°. — V., Co., 5-ii-46, n° 74.
— Un collaborateur de Rivarol, Champcenetz, 20 p. in-8°. — V., J., 16-i-47, n° 288.
— Le Vin. A Verlaine, 8 ff. in-4°. — M., cat. ('54), n° 23.
— *Voir aussi* Huysmans.

Guérin (**Eugénie de**). — Lettres (26) à Caroline de Gervais, 1837-1847, 100 p. env. — L., cat. 76 ('50), n° 339.
— Lettres (6) à Madame Lucie Groc, 1843-1847. — V., Co., 6-v-52, n^os^ 88-92.
— Lettres (30) à M^me^ Maurice de Guérin, 27 nov. 1837 — 1^er^ mai 1847, 112 p. — V., Ar., 23-vi-50, n° 18.
— Lettres (6) de Louise de Bayne à E. de G. (1837-1840), 25 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 553.

Guttinguer (**Ulric**). — Lettres (7) à Victor Hugo et à M^me^ Victor Hugo, 1829-1839. — L., cat. 76 ('50), n° 340.
— *Voir aussi* Hugo.

Haraucourt (**Edmond**). — « Je ne regretterai des choses de ce monde », 1 strophe, 6 vers. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19608.
— La Lampe, nouvelle, 7 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), n° 543.
— Persécution, 6 p. — La Joie des enfants, 4 p. — V., Co., 6-v-52, n° 66 (4-5).
— Les Vikings, 8 p. in-4°. — V., J., 16-i-47, n° 291.

Hello (**Ernest**). — Monsieur de Chateaubriand, 34 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 513.
— *Voir aussi* Bloy.

Hennique (Léon). — Benjamin Rozes, nouvelle, 56 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 262.
— *Voir aussi* Huysmans.

Heredia (José-Maria de). — Antoine et Cléopatre, sonnet, 1 p. in-4°. — V., Co., 21-III-50, n° 24.
— Chinoiserie, poème, 1 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 55.
— Les Conquérants, sonnet. — Bl., cat. 298 ('48), n° 219.
— L'Enlèvement d'Antiope, sonnet, 1 p. in-fol. — V., 21-XI-50, n° 65.
— Jason et Médée. Poème dédié à Gustave Moreau, 1 p. in-4°. — V., Co., 5-II-46, n° 30.
— Le Laboureur, sonnet, 1er jet et texte définitif, 2 p. in-fol. — V., Co., 21-III-50, n° 25.
— Lettres (14) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1881-1903. — V., Co., 19-I-50, n° 48.
— Malaguena, quatrain. — D., cat. 52 ('50), n° 617.
— Matin de bataille [publié dans *Les Trophées*, sous le titre : Le Daïmio], sonnet, 1 p. in-fol. sur japon. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19085.
— Némée ; Nessus ; Andromède au monstre, trois sonnets des *Trophées* (var.) avec lettres à Élie Delaunay. — V., V.-M., 1-III-54, n° 113.
— Le Nil, sonnet, 1 p. in-4°. — V., Co., 18-III-49, n° 47.
— *Nymphis Aug. sacrum*, sonnet [publié dans les *Trophées*, sous le titre : La Source], 1 p. in-fol. — M., cat. ('49), n° 24.
— Pour le vaisseau de Virgile, sonnet, 1 p. in-4°. — V., Co., 18-III-49, n° 47.
— La Prairie, poème, 24 vers, 2 p. in-8°. — V., V.-M., 25-III-52, n° 134 (2).
— Le Récif de Corail, sonnet, 1 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 84.
— Regilla, sonnet, 1 p. — Ga., cat. 26 ('53), n° 226.
— Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard, sonnet copié pour Pierre Louys avec lettre de remerciement de Pierre Louys, 10 déc. 1890, 2 p. in-8°. — V., V.-M., 2-V-50, n° 20.
— « Le Temps passe. Tout meurt, le marbre même s'use... », 1 p. in-4°. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8721.
— *Voir aussi* Taine.

Hervieu (Paul). — Les Compagnons du rébus, 8 p. — V., Co., 6-V-52, n° 54 (2).
— Kreb. — Lettres diverses. — Sur la durée des fiançailles, 32 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 279.

Hetzel (P.-J.). — Lettres (7) à Victor Hugo. — D., cat. 55 ('53), n° 2664.
— *Voir aussi* Hugo.

Houssaye (Arsène). — Les Confessions. Ex. sur Japon enrichi de lettres de Dumas père, Dumas fils, Sainte-Beuve, Lamartine, Mme de Girardin, Mme Cornu, George Sand, Sandeau, Hugo, Flaubert, Banville, etc., et d'une poésie de Nerval. — V., Co., 18-III-49, n° 52.
— 1814. Ms. pour la plus grande partie aut., 649 ff. — V., V.-M., 22-IV-47, n° 35.
— *Voir aussi* Esquiros.

Hugo (Eugène). — La Mort du duc d'Enghien, ode, 7 p. in-4°. — Exposition Hugo, B. N., 1952, n° 35 (Coll. Pierre Bezançon).

Hugo (Victor). — A George Sand. Deux poésies, 17 janvier [1866] et 25 mars 1868. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nos 433-434 (Coll. Aurore Sand).

— A ma fille [Léopoldine] à l'occasion de son mariage avec Vacquerie, 8 vers [Dans un ex. des *Orientales*, Les Amis du Livre, 1882.] — L., cat. 80 ('52), nº 16.

— A Madame Léonie B[iard] (*Dernière Gerbe*, LXXII), 1 p. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 266 (Coll. Lucien-Graux).

— « Aimons ! Soyons deux ! — le Sage », quatrain, 1 p. in-8º. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23860 (2).

— L'Année terrible, fragment, 1 p. in-8º. — L., cat. 80 ('52), nº 21.

— Aux Parisiens, daté 2 oct. 1870, 3 p. in-4º. — M., cat. (49'), nº 26.

— Brouillons et ébauches de vers, pensées, etc., 8 p. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25170.

— Brouillons de vers, de pensées diverses écrits en tous sens, 2 p. in-fol. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25329.

— Bug-Jargal. Épreuves corrigées pour l'édition Renduel, 1832. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 75 (Coll. Lucien-Graux).

— « C'est que la mort n'est pas ce que la foule en pense », 6 vers, 1 p. in-8º. — L., cat. 80 ('52), nº 19.

— Carnets, 1856 et 1858. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nºs 373 et 380 (Coll. Lucien-Graux).

— Carnet, nov. 1857-janv. 1858, 96 ff. in-16 obl. [notes concernant *La Légende des Siècles*]. — Bl., cat. 299 ('49), nº 559 (1). — Be., cat. 50 ('51), nº 265.

— Carnet, mai-août 1860, 66 p. in-8º [Notes politiques et pour les *Misérables*]. — Bl., cat. 299 ('49), nº 559 (2). — Be., cat. 50 ('51), nº 269.

— Ce siècle avait deux ans. Fragment, 10 vers. — L., cat. 80 ('52), nº 18.

— Discours aux obsèques de Paul de Saint-Victor, lu par Paul Dalloz, 12 juil. 1881, 1 p. in-4º. — V., Co., 28-II-50, nº 83.

— Discours de réception à l'Académie française, fragment, 1 p. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nº 240 (Coll. Louis Guimbaud).

— « Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière ». Poème sur l'album de Mme V. H. — L., cat. 80 ('52), nº 30.

— « Enfants, brûlez les vers dont ma table est semée », 6 vers. — V., Co., 29-IV-47, nº 76.

— « ... la Fortune est une solitaire », poème avec ratures et corr., 1 p. in-fol. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25328.

— « Heureux qui peut aimer et qui dans la nuit noire... », quatrain, 1 p. in-4º obl. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8380.

— La Légende des Siècles (1859, 2 vol.). Épreuves corrigées et annotées par l'auteur offertes à Juliette Drouet avec une dédicace relatant son dévouement au moment du Coup d'État. — Exposition Manuscrits et Livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, nº 30.

— Lettre (minute) à Mme Aupick, Hauteville-House, 25 nov. 1867, 1 p. in-12 [condoléances pour la mort de Baudelaire]. — L., cat. 80 ('52), nº 28.

— Lettre à Chateaubriand, 16 déc. 1840, 1 p. in-4º [Envoi du *Retour de l'Empereur*]. — V., A., 26-II-45, nº 77.

— Lettres (14) à D. Delorme, 1861-1877 [recueil contenant également 5 lettres de Michelet, 3 de Dumas père, 2 de Lamartine]. — V., Co., 21-I-47, nº 187.

— Lettres (3) à Adèle Foucher et (3) à Pierre Foucher, 1821. — Exposition Manuscrits et Livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, nº 29.

— Lettres (5) à Hetzel. — Exposition Hugo, B. N., 1952, nºs 300, 303, 318, 432, 515 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Lettres (5) à Rampin, sept.-nov. 1841 et 19 juin 1842, 8 p. in-8º. — V., V.-M., 1-III-54, nºs 85-86.

— Lettres (5) à Charles Ribeyrolles, 1856. — V., Ar., 30-XI-50, nº 44.

— Lettres (30) à divers correspondants, 1840-1846. — V., V.-M., 23-VI-47, nº 46.

— Lucrèce Borgia [Renduel, 1833. Édition originale annotée, ayant servi au régisseur Voizel.] — V., Co., 6-v-52, nº 101 (1).

— Corrections pour Marion Delorme, 2 p. in-4º. — L., cat. 76 ('50), nº 346.

— Mes paroles pour Kesler, 2 p. in-fol. — V., Ar., 30-xi-50, nº 43.

— Monrose, romance, 3 p. in-8º. — Sa., cat. 5 ('46), nº 2003.

— « Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie », 4 vers. — Ch., cat. 691 (nov. 54), nº 25326.

— « Oui, je suis jeune encore, et quoi que sur mon front » [10 vers cités], 1 p. in-4º. — L., cat. 75 ('50), nº 399.

— « La Pauvre fleur disait au papillon céleste. Ne fuis pas », 24 vers. — Arg., cat. '53, nº 31.

— Projet de réponse aux attaques de la presse contre *Le Rhin*, 2 p. in-8º obl. — Be., cat. 50 ('51), nº 268.

— « Que de fois j'ai crié dans mon âme profonde
La France est la tête du monde
Cyclope dont Paris est l'œil. »

Ébauches de poèmes, 2 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 270.

— Religions et religion, 18 derniers vers, 1 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 272.

— Le 15 décembre 1840 : « Ciel glacé ! Soleil pur... », 1 p. in-8º, 5 vers. — L., cat. 75 ('50), nº 398. — L., cat. 80 ('52), nº 20.

— [Le Rhin]. Notes, 2 p. — D., cat. 52 ('50), nº 627.

— « La Tombe dit à la rose... », 12 vers. — V., Co., 9-v-47, nº 50.

— Torquemada. Ébauches de vers, 1 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 271.

— « Voici mes vingt francs, comtesse ». Quatrain sur l'album de Mme V.-H. — L., cat. 80 ('52), nº 30.

— La Voix de Guernesey, épreuves, envoi à B. Duverdier, 2 p. — Sa., cat. 27 ('53), nº 10147.

— La Voix de Guernesey. Épreuves corrigées et dédicacées à Charles Hugo. — Exposition Manuscrits et Livres précieux retrouvés en Allemagne, 1949, nº 31.

— « Veux-tu guérir tes maux et laver tes noirceurs ? », deux quatrains. (Dans un ex. de l'*Aumône*, 1830.) — L., cat. 80 ('52), nº 2.

— Lettres à lui adressées et pièces le concernant. — L., cat. 80 ('52).

— Lettres (16) adressées à V. H. par Ancelot Béranger, Carrel, Cousin, E. Deschamps, Dumas, Gautier, Montalembert, Parseval, Quinet, Sainte-Beuve, Ségur, Soulié. — Sa., cat. 32 ('53), nº 11753.

— Œuvres illustrées (Hetzel, (1855), ex. enrichi par Vacquerie de dessins de Victor Hugo et de lettres à lui adressées par Lamartine, Vigny (9 fév. 1829), Sainte-Beuve (1845), Balzac 1841), Dumas, Guttinguer et de poésies de Lamartine, Musset, etc. — L., cat. 80 ('52), nº 9.

— *Voir aussi* Deschamps (Emile), Drouet (Juliette), Gourmont, Guttinguer, Hetzel, Huysmans, Lamartine, Louÿs, Mistral, Musset, Nerval, Sainte-Beuve, Soumet, Verlaine et Zola.

Hugo (Mme Victor). — Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, fragm., 30 p. in-fol. dont 7 aut. (corr., adjonctions et suppressions). — V., Co., 21-iii-50, nº 30.

— Album d'autographes lui ayant appartenu et donné par elle à Mme Lefèvre, le 18 mai 1843. 126 pièces adressées à Victor Hugo, lettres de Benjamin Constant, A. de Custine, G. Sand, Desbordes-Valmore, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Vigny, Mérimée, Balzac, Musset, etc. — L., cat. 80 ('52), nº 30.

— *Voir aussi* Gautier (Théophile) et Sainte-Beuve.

(*A suivre*)

Roger Pierrot.

NECROLOGIE

JACQUES-MAX LECLERC

Alors que ce numéro était sous presse, nous avons eu le regret d'apprendre la mort soudaine, survenue le 5 juin, du trésorier de la Société d'Histoire Littéraire de la France, M. Jacques-Max Leclerc, directeur général de la Librairie Armand Colin depuis 1932.

Né en 1898, diplômé des Hautes Études Commerciales, il était entré en 1920 dans la grande maison d'édition fondée par son grand-père Armand Colin. A la mort de son père, Max Leclerc, en 1932, il avait assumé la lourde tâche de diriger et de développer la maison, et n'avait cessé d'apporter à cette tâche le soin le plus minutieux et l'attention la plus vigilante.

Les membres de la Société qui assistaient aux assemblées générales se rappellent ses interventions sobres et précises, et sa parfaite courtoisie.

Il s'intéressait vivement à notre revue, éditée par ses soins, et en administrait le budget avec une prudence attentive et sûre.

Il avait fait, dans les publications de la Librairie Armand Colin, une place de choix aux études littéraires, en particulier à celles de notre regretté président Daniel Mornet.

Depuis la guerre, il avait accueilli aussi dans son catalogue un certain nombre de thèses d'histoire littéraire, afin de leur assurer une large diffusion.

C'est dire que nous perdons en lui un administrateur éclairé et un ami.

Nous prions M^me^ Jacques-Max Leclerc et sa famille de bien vouloir trouver ici l'expression de nos con doléances attristées.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1955.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Cordié (Carlo). — Avviamento allo studio della lingua e della letteratura francese. — Milano, C. Marzorati, 1955.

— * Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Tome L. Paris. Bibliothèque de l'Arsenal. Départements : Bibl. d'Amiens, Bayonne, Bordeaux, Dieppe, Fontainebleau, Nîmes, Strasbourg. — Paris, Bibliothèque nationale, 1954.

— * Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions latines et françaises du Dépt. des manuscrits pendant les années 1946-1950. Inventaire sommaire par Suzanne Solente. — Paris, 1955 [Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1954 (1955)].

— Bautier (R.-H.). — Bibliographie analytique internationale des publications relatives à l'archivistique et aux archives. Publications parues en 1955 et complément aux bibliographies publiées dans les nos 2 et 3 d'*Archivum*. — *Archivum*, 1954 [1955].

— C. V. E. — Bibliographie. II : les catalogues de collections particulières. — B. Jusqu'à 1870. — *Le Livre et l'estampe*, no 4, septembre.

DIVERS

— * Bonfantini (Mario). — Breve disegno storico della letteratura francese. Parte I : La letteratura francese dalle origini al naturalismo ottocentesco. Parte II : La letteratura francese moderna e contemporanea. — Milano, Ed. La Goliardica, 1955.

— * Bopp (Léon). — Philosophie de l'art ou alchimie contre histoire. Essai de surhistoire des valeurs esthétiques. — Gallimard, 1954.

— * Friedman (Melvin J.). — Stream of consciousness : a study in literary method. — New Haven, Yale University Press, 1955.

— * Hauser (Arnold). — Sozialgeschichte der Kunst und Literatur. — München, Beck, 1953, 2 vol.

— * Kindermann (Heinz) et Dietrich (Margarete). — Lexicon der Weltliteratur. 3 Aufl. — Berlin-Darmstadt, Deutsche Buchgemeinschaft, 1953.

— * Pommier (Jean). — Créations en littérature. Racine. Chateaubriand.

Michelet. Balzac. Musset. Flaubert. Mallarmé. [Valéry au Collège de France.] — Hachette, 1955.

— * Laffont-Bompiani. — Index des Œuvres de tous les temps et de tous les pays. — S. E. D. E., 1955.

— Sàmic (Midhat). — Grgo Martic et les Français [traducteur de *René* et de *Iphigénie*]. — *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1953-1954.

— Sipriot (Pierre). — La connaissance de soi et les lettres. — *TR*, mai.

— Vier (Jacques). — Sur l'écrivain chrétien : lettre ouverte au R. P. Calmel, O. P. — *L'École*, 29 octobre.

Baroque. — * Centro internazionale di studi umanistici. Retorica e barocco. Attí del IIIº Congresso internazionale di studi umanistici. Venezia, 15-18 giugno 1954, a cura di Enrico Castelli. — Roma, Fratelli Bocca, 1955.

— Hatzfeld (Helmut). — The baroque from the point of view of the literary historian. — *Journal of aesthetics and art criticism*, December.

— Lanza (Franco). — Studi sulla letteratura barocca (rassegna critica 1950-1955). — *Aevum*, maggio-giugno.

Bibliophilie. Livre. — * Ritter (François). — Histoire de l'imprimerie alsacienne aux xv^e^ et xvi^e^ siècles. Préface de G. Collon (Publications de l'Institut des hautes-études alsaciennes. T. XIV). — Strasbourg-Paris, Éd. Le Roux, 1955.

Enseignement. — Faure (Pierre). — Faut-il étudier les auteurs contemporains ? Une enquête, quelques réponses. — *Pédagogie*, octobre.

Esthétique. — Picon (Gaëtan). — Le jugement esthétique et le temps. — *Revue d'esthétique*, avril-juin.

— Souriau (Anne). — Le mystérieux comme catégorie esthétique [communication à la Société française d'esthétique, 23 avril 1955]. — *Revue d'esthétique*, avril-juin.

Folklore. — * Pourrat (Henri). — Le Trésor des contes. Tome VI. — Gallimard, 1955.

Langue. — * Burney (Pierre). — L'Orthographe (Que sais-je ? Nº 685). — Presses Universitaires, 1955.

— * Deschamps (Philippe), c. s. v. — L'analyse raisonnée de la langue française. Préface de Ch. Bruneau (Études psycho-pédagogiques de Laval). — Québec, les Presses Universitaires Laval, 1955.

— * Robert (Paul). — Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Tome II [D-Fémur]. — Casablanca, Société du Nouveau Littré ; Paris, Presses Universitaires, 1955.

— Gossen (Carl Theodor). — « Ma plus douce *espérance* est de perdre l'*espoir* ». — *Zeitschrift für romanische Philologie*, H. 5-6.

Littérature canadienne. — * Rièse (M^me^ Laure). — L'âme de la poésie canadienne-française. Selected, ed. with biographical notes. — Londres et Toronto, Mac Millan and Cº, 1955.

— Viatte (Auguste). — La littérature canadienne française contemporaine. — *Larousse mensuel*, janvier 1956.

Nécrologies. — Friedmann (Georges). — Georges Jamati (1894-1954). — *Annales. Économies...*, juillet-septembre.

— Camproux (Ch.). — Un savant, un homme : A. Dauzat. — *LF*, 24-30 novembre.

— Galliot (Marcel). — A. Dauzat. — *NL*, 29 décembre.

— Rostaing (Charles). — A. Dauzat. — *Larousse mensuel*, janvier 1956.

Poésie. — * Lytton Sells (A.). — Animal poetry in French and English literature and the Greek tradition. — Bloomington, Indiana University publications, 1955.

— Delaunois (Marcel). — Auteurs anciens de « poésie » et sensibilité contemporaine. — *Les Études classiques*, janvier 1956.

— Vier (Jacques). — Panorama de la poésie française de 1890 à 1918. — *L'École*, 7 janvier 1956.

Roman. — * Daix (Pierre). — Sept siècles de roman. — Les Éditeurs français réunis, 1955.

— Gold (Herbert). — Truth and falsity in the novel. — *The Hudson Review*, Autumn.

— Gould (Dr S. C.). — The European novel... France, *in* article « Novel », *Encyclopaedia Britannica*, London, 1955.

Théâtre. — * Chancerel (Léon). — Panorama du théâtre des origines à nos jours (Coll. A. Colin. N° 305). — A. Colin, 1955.

— * Got (Maurice). — Théâtre et symbolisme. Recherches sur l'essence et la signification spirituelle de l'art symboliste (« Les Grandes études »). — Le Cercle du Livre, 1955.

— * Manferrari (Umberto). — Dizionario universale delle opere melodrammatiche. 3. [P-Z.] (Contributi alla biblioteca bibliografica italica. 10.) — Firenze, Sansoni, 1955.

— * Touchard (Pierre-Aimé). — Histoire sentimentale de la Comédie-Française. — Éd. du Seuil, 1955.

— Batusic (Ivana). — Les tournées des acteurs français sur la scène de Zagreb (1891-1940). — *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1953-1954.

— Fouchard (Jean). — Minette et Lise... Deux actrices de couleur sur les scènes de Saint-Domingue [extrait d'un ouvrage inédit : « Le théâtre à St-Domingue »]. — *Revue d'histoire des colonies*, 2e trimestre.

— Nelson (Robert James). — The play-within-a-play in French dramatic literature : different conceptions of the theater defined through the study of a dramatic technique [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, n° 8.

Thèmes littéraires. — * Pons (Roger). — Procès de l'amour. Études littéraires [Surenchère d'amour dans un foyer païen. — Pauline. — Phèdre, ou le vertige de l'âme. — La princesse de Clèves. — La Nouvelle Héloïse. — Mme de Mortsauf ou l'imposture de l'amour platonique. — Mme Bovary. — Anna Karénine. — La Sonate à Kreutzer. — Partage de Midi. — La Porte étroite. — Le Grand Meaulnes. — Le Bouquet de roses rouges. — Violaine. — Prouhèze et Rodrigue. — Le mystère Frontenac. — Saint-Exupéry à la découverte de l'amour. — Moïra. — Jacques Maillet]. — Casterman, 1955.

XVe SIÈCLE

Divers. — Lewicka (H.). — Notes sur quelques pièces du *Recueil de farces* inédites du xve s. — *Romania*, n° 3.

— Simone (Franco). — Contributi per la storia della fortuna del Bocaccio in Francia. — *Convivium*, settembre-ottobre.

Chartier (A.). — Blayney (Margaret S.). — A. C. and Joachism ? — *MLN*, November.

Gerson (J.). — Glorieux (P.). — Autour de la liste des œuvres de G. — *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, janvier-juin.

— Liebermann (M.). — Chronologie gersonienne (suite). IV. G. poète. — *Romania*, n° 3.

XVI[e] SIÈCLE

Divers. — * Schutz (Alexander H.). — Vernacular books in Parisian private libraries of the 16th century according to the notarial inventories (University of North Carolina studies in Romance language and literature. Vol. XXV). — Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955.

— Bergier (Jean-François). — Le contrat d'édition de la *Bible de l'Épée*, Genève, 1540. — *BHR*, 1956, fasc. 1.

— Clements (Robert J.). — Literary quarrels and cavils : a theme of Renaissance embleme books. — *MLN*, December.

— Dannenfeldt (Karl H.). — The Renaissance humanists and the knowledge of Arabic. — *Studies in the Renaissance*, II, 1955.

— Dufour (Alain). — « Raillieries et vérités facétieuses des officiers de Savoye » [1592, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque de Genève]. — *BHR*, 1956, fasc. 1.

— Jolliffe (J. W.). — Satyre : satura : σατυρος. — *BHR*, 1956, fasc. 1.

— Mesuret (Robert). — Les emblèmes livrés par les ateliers de peinture de Toulouse, de 1565 à 1577. — *BHR*, 1956, fasc. 1.

— Reynolds (Beatrice R.). — Latin historiography : a survey, 1400-1600. — *Studies in the Renaissance*, II, 1955.

— Saulnier (Verdun L.). — Sur le séjour à Lyon de Christophe Plantin. — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Schmidt (Albert-Marie). — Poètes justifiés par la foi. — *Réforme*, 29 octobre.

— Spitzer (Leo). — The problem of Latin Renaissance poetry. — *Studies in the Renaissance*, II, 1955.

— Weisinger (Herbert). — The attack on the Renaissance in theology to-day. — *Studies in the Renaissance*, II, 1955.

Théâtre. — * Lebègue (Raymond). — La Tragédie française de la Renaissance. 2e éd. revue et augmentée [Coll. Lebègue. N° 46]. — Bruxelles, 1954.

Amyot (J.). — [Billet autographe, 18 février 1561, sur un mouvement de personnel dans la Chapelle royale]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Bèze (Th. de). — Th. de B. — La Confession de foi du chrétien. Introduction, préface, texte modernisé et notes de Michel Réveillaud. — *La Revue réformée*, nos 23-24.

— Kingdom (Robert M.). — The first expression of Th. Beza's political ideas. — *Archiv für Reformationsgeschichte*, H. 1.

— Meylan (Henri). — Les deux « mains » de Th. de B. — [In] *. Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel... Tome II. — Paris, Société de l'École des Chartes, 1955.

Calvin (J.). — * Cristiani (Léon). — C. tel qu'il fut. Introduction par H. Daniel-Rops (Textes pour l'histoire sacrée). — Paris, Fayard, 1955.

Champier (S.). — Tricou (Jean). — Le testament de S. Ch. [suivi du texte, Archives de la ville de Lyon]. — *BHR*, 1956, fasc. I.

Dorat (J.). — Lettre de D. (à Gérard Falckenburg ? Paris, 1570). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Du Bartas (P.). — Deghilage (Pierre). — Comment il convient de lire Du B. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e trimestre.

Du Bellay (J.). — Françon (Marcel). — Le folklore dans l'œuvre de J. Du B. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, juillet-septembre.

— Groos (René). — En marge des *Regrets*. Un sonnet « oublié ». — *Les Humanités* (Classes de lettres), octobre.

— Virolle (Roland). — Commentaires de textes. I. Quelques « lettres » de Du B. à Ronsard. — *L'École*, 29 octobre.

Garnier (R.). — Virolle (Roland). — Commentaires de textes... II. Un matamore assyrien au XVI^e siècle (R. G., *Les Juives*, Nabuchodonosor). — *L'École*, 29 octobre.

Labé (L.). — Giudici (Enzo). — La sintassi poetica di L. L. — Estr. da *Il Punto nelle lettere e nelle arti* (la Tipografia), primavera 1954.

— Orazi (Vittorio). — La « Belle Cordière » nostra poetessa d'amore. — *La Fiera letteraria*, 16 ottobre.

La Ceppède (J. de). — Clarac (Pierre). — J. de La C., poète de la passion. — *CS*, n° 332, décembre.

La Chesnaye (N. de). — Marot (Pierre). — Nicole de La C., auteur de la *Condamnation de Banquet*. — [In] * Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel..., tome II. — Paris, Société de l'École des Chartes, 1955.

Lemaire de Belges (J.). — Françon (Marcel). — Dante et Jean L. de B., à la lumière d'un livre récent (A. Pézard, *Dante sous la pluie de feu*, Paris, 1950). — *RLC*, juillet-septembre.

— Voir : *Ronsard* (*P. de*).

Marot (Cl.). — Leblanc (P.). — Les sources humanistes du *Chant nuptial* de Renée de France. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, avril-juin 1954.

Montaigne (M. de). — Guitard (E.-H.). — M. et l'art de guérir. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, décembre 1955, mars 1956.

— Sayce (Richard). — L'ordre des *Essais* de M. — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Trinquet (Roger). — En marge des *Essais*. La vraie figure de M^me^ d'Estissac ou les pièges de l'homonymie. — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Vacca (Carlos). — A modern inquiry into the educational ideas of M. — *The Modern Language Journal*, October.

Papillon de Lasphrise (M. de). — Schmidt (Albert-Marie). — Eros baroque. Introduction à la lecture d'un poème de L. (suivi d'extraits de : *Stances de la Délice d'amour*, vers 1578). — *Les Lettres nouvelles*, décembre.

Rabelais. — * Œuvres de F. R. Édition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc... Tome 6. Le Quart livre. Chapitres I-XVII. Introduction, texte et notes par le D^r^ Paul Delaunay, Antoinette Huon, Robert Marichal, Charles Perrat et V.-L. Saulnier (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 19). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— Françon (Marcel). — A quelle époque se rapporte la *Pantagruéline Prognostication* ? — *MLN*, November.

— Françon (Marcel). — Des Chroniques gargantuines à *Pantagruel*. — *MP*, November.

Rapin (N.). — N. R. — [Quittance pour ses appointements et ceux de ses archers, 20 février 1594.] — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Ronsard (P. de). — * Igly (France). — P. de R. et ses musiciens. Présentation de Jacques Audiberti. Préface de Henri Busser. — Nouvelles Éditions Debresse, 1955.

— Françon (Marcel). — Quand R. composa-t-il la pièce *La Charité* ? — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Hutton (James). — C. R. de : Robert E. Hallowell, *R. and the conventional Roman elegy* (Urbana, 1954). — *MLN*, December.

— Roach (Janet Markhaus). — C. R. de : A. Desguine, Étude des *Bacchanales...* (Genève, 1953). — *CL*, Fall 1955.

— Silver (Isidore). — R.'s independence of the Salel-Jamyn translation of Homer. — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Silver (Isidore). — The birth of the modern French epic. R.'s independence of Jean Lemaire's homeric historiography. — *PMLA*, December.

Servet (**M.**). — Vega Diaz (Dr. Francisco). — Miguel S. entre la condenación y la gloria. — *Clavileño*, julio-agosto.

Sponde (**J. de**). — Jackson (R. F.). — Some observations on the *Stances* and *Sonnets de la mort* of J. de S. — *A. U. M. L. A.*, nº 3, August.

Tyard (**P. de**). — P. de T. [Feuillet provenant d'un registre de comptes, septembre à décembre 1600]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Schmidt (Albert-Marie). — P. de T. ou l'amour famélique. — *TR*, janvier 1956.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Jobin (Maurice). — Introduction à l'étude des grands écrivains de la littérature française [XVII^e siècle]. — (Clermont-Ferrand, Amicale des étudiants en lettres, 1955.)

— Barrière (Pierre). — L'aventure en France au XVII^e siècle. — [In] Aventure et anticipation. — *Bulletin du centre d'études et de discussions de littérature générale* (Université de Bordeaux. Faculté des Lettres. Littérature comparée), fasc. IV, 1954-1955.

— Marmier (Jean). — Horace en France au XVII^e siècle [résumé th. doct. lettres Paris]. — *AUP*, avril-juin.

— Porshnev (B. F.). — The legend of the 17th century in French history. — *Past and present*, November.

— Seguin (Jean-Pierre). — Notes sur un projet de réglementation du colportage, à Toulouse, à la fin du XVII^e siècle. — *Bulletin de la Société archéologique et historique le Vieux-Papier*, octobre.

— Truchet (Jacques). — La substance de l'éloquence sacrée d'après le XVII^e siècle français. — *XVII^e siècle*, nº 29, octobre.

— Truchet (Jacques). — Prédication classique et séparation des genres. — *IL*, septembre-octobre.

— Yolton (John W.). — Locke and the 17th century logic of ideas. — *JHI*, October.

Jansénisme. — Boisdeffre (Pierre de), Dorival (Bernard), Steinmann (l'abbé). — Pour et contre le jansénisme. — [In] * Justice et procès criminels (*Recherches et débats*, nouvelle série, nº 13). — A. Fayard, 1955.

— Orcibal (Jean). — Le premier Port-Royal. — [In] * Justice et procès criminels...

— Voir : *Nicole* (*P.*), *Pavillon* (*N.*).

Théâtre. — Adam (Antoine). — C. R. de : S. Wilma Deierkauf-Holsboer, *Le Théâtre du Marais*. I. La période de gloire et de fortune, 1634-1648 (Nizet, 1954). — *RSH*, octobre-décembre.

— Mongrédien (Georges). — Le théâtre du Marais au XVII^e siècle. — *EN*, 27 octobre.

Arnauld (**A.**). — Voir : *Racine* (*J.*).

Bayle (**P.**). — P. B. — Lettre (à Jean-François Simon), Rotterdam, 1er janvier 1703. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Bérulle (**P. de**). — Cognet (Louis). — B. et la théologie de l'Incarnation. — *XVIIe siècle*, nº 29, octobre.

Boileau (**N.**). — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : B. — *Vie et langage*, décembre.

— Vaultier (Roger). — B., la médecine et les médecins. — *La Presse médicale*, 19 octobre.

— Voir : *Brossette* (*Cl.*).

Bossuet (**J.-B.**). — J.-B. B. — Lettre (à Francastel, procureur fiscal de l'abbaye Saint-Lucien de Beauvais), Paris, 18 avril 1674. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Guillemin (Henri). — L'affaire du quiétisme [C. R. de : R. Schmittlein. *L'aspect politique du différend B.-Fénelon*, Baden-Baden, 1954]. — *JG*, 23-24 octobre.

— Martimort (Aimé-Georges). — B., Fénelon, et M. Schmittlein. — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, octobre-décembre.

Brunet de Villiers. — Apothicaires de comédie : deux œuvres de V., rival de Molière. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, septembre.

Casaubon (**I.**). — Isaac C.-Lettre à J.-A. de Thou, s. l., 7 décembre 1613 [publiée avec des coupures, en 1638]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Chapelle (**Cl.**). — Épitre de M. Ch. à MM. de Nantouillet et de Sarcelles (Anet, 1652-1653 ?, ms. avec variantes, non utilisé en 1692]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Corneille (**P.**). — Couissin (Pierre). — Pauline et l'amour [discute l'interprétation proposée par O. Nadal, in *Le sentiment de l'amour dans l'œuvre de P. C.*, Paris, 1948]. — *L'Enseignement chrétien*, novembre.

— Newmark (Peter). — A new view of Horace. — *FS*, January 1956.

— Pizzorusso (Arnaldo). — C. R. de : P. C. *La Veuve, comédie* (éd. M. Roques et M. Lièvre, 1954). — *RLMC*, aprile-giugno.

— Deux générations devant C. Nouvelle jeunesse de C., par Jean Schlumberger. — C. aux liens, par Georges Lerminier. — *L'Illustre Théâtre*, nº 5, hiver 1955-1956.

Cyrano de Bergerac. — Bridenne (J.-J.). — Il y a trois cents ans, M. de B. est mort. — *Lectures culturelles*, juillet-août.

— Garguilo (René). — C., un homme effacé par la légende. — *LF*, 8-14 septembre.

Descartes. — Canguilhem (Georges). — Organisme et modèles mécaniques. Réflexions sur la biologie cartésienne (I). — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Goué (Mis de). — Les D. en Bretagne. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes*, 1954 [1955].

— Gouhier (Henri). — La résistance au vrai et le problème cartésien d'une philosophie sans rhétorique. — [In] * Retorica e barocco. Atti del III Congresso internazionale di studi umanistici. Venezia, 15-18 agosto 1954... — Roma, Bocca, 1955.

— Guéroult (Martial). — Études cartésiennes. Un D. au goût anglais : D. pionnier (C. R. de : Norman Kemp Smith, *New studies in the philosophy of D.*, London, 1952. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Láscaris Comneno (Constantino). — Analisis del *Discurso del Metodo*. — *Revista de filosofía*, abril-septiembre.

— Roure (Marie-Louise). — Rosmini et D. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, janvier-juin.

— Sacy (S. de). — D. et les Rose-Croix [Cf. P. Arnold, *Histoire des Rose-Croix et les origines de la Franc-maçonnerie*, Mercure de France, 1955]. — *GL*, 19-20 novembre.

— Sacy (S. de). — Lettres de D. — *Les Lettres nouvelles*, janvier 1956.

— Wolff (Edgar). — Conscience et liberté chez D. et chez M. Sartre. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Voir : *Gassendi* (*P.*).

Descordes (**J.**). — Pacaud (chanoine Anet). — Un chanoine limousin humaniste et bibliophile : Jean D. (1570-1642). — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 1955.

Desportes (**Ph.**). — Ph. D. — Quittance, s. l., 28 mars 1601 [pour la perception de droits à la suite de la vente de l'hôtel de Brienne, sur la censive de Thiron]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Du Bois Hus. — Virolle (Roland). — Explication de texte. Deux aspects romantiques du thème de la nuit dans la poésie du XVII^e^ siècle... — II. *La Nuit des nuits*, Du B. H. — *L'École*, 12 novembre.

Du Bosc (**J.**). — Julien-Eymard, O. F. M. Cap. — Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre du cordelier J. du B. (1632, 1643, 1645). — *XVII^e^ siècle*, n° 29, octobre.

Du Cange. — Coens (R. P. Maurice). — Du C. et les Acta Sanctorum. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, 1955, n° 10.

Dupuy (**P.**). — Pierre D. — Lettre à Peiresc, Paris, 20 mai 1630. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Durand (**E.**). — Varga (S. A.). — Un poète oublié du XVII^e^ s. Étienne D. et les *Stances à l'inconstance*. — *N*, October.

Fénelon. — F. — Lettre à la marquise de Lambert, Cambrai, 20 janvier 1711. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Orcibal (Jean). — Une controverse sur l'Église d'après une correspondance inédite entre F. et Pierre Poiret [Appendice : lettre de F. à P. Poiret et à sa communauté]. — *XVII^e^ siècle*, n° 29, octobre.

— Piatier (J.). — Retour à F., « archevêque bouddhiste » [C. R. soutenance de thèse de M^me^ J.-L. Goré, « L'Itinéraire de F. : humanisme et spiritualité »]. — *Le Monde*, 23 novembre.

— Voir : *Bossuet* (*J.-B.*).

Fléchier (**E.**). — F. — Lettres à M^lle^ de Baculard, Saint-Malo, 2 janvier 1686 ; Nîmes, 10 octobre 1696. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Furetière (**A.**). — * A. F. — *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, suivi de Satyres et de Nouvelle allégorique. Texte établi, présenté et annoté par G. Mongrédien (Le Club du meilleur livre. Classiques). — Club du meilleur livre, 1955.

Gassendi (**P.**). — Adam (Antoine). — Il y a trois cents ans, mourait P. G., prévôt de l'église de Digne. — *LF*, 1^er^-7 septembre.

— Cogniot (G.). — P. G., restaurateur de l'épicurisme. — *La Pensée*, septembre-octobre 1955.

— Rochot (B.). — G. et la *Logique* de Descartes. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

Gillet de la Tessonnerie. — Dawson (F. K.). — G. de la T. and the « éthique de la gloire ». — *FS*, January 1956.

Guez de Balzac (J.-L.). — J.-L. G. de B. — Lettre à (Mgr de Montchal), archevêque de Toulouse, s. l., 1er avril 1644. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Winter (John F.). — The twilight of the external world in G. de B.'s landscapes. — *S*, Spring.

Humbert (H.). — Leblanc (P.). — Henry H., poète lorrain. — *BHR*, 1956, fasc. I.

La Fayette (Mme de). — Virolle (Roland). — Explication de texte. Lettre de Mme de La F. à Mme de Sévigné [30 juin (1673)]. — *L'École*, 24 décembre.

La Fontaine (J. de). — J. de La F. — Pièce autographe [règlement de dettes, à Nicolas Huet (Château-Thierry, 22 octobre 1660, 4 octobre 1661). — [In]* Autographes de Mariemont, t. I.

— Virolle (R.). — Explication de texte. L'amitié selon La F. (*Les Deux amis*, *Fables*, VIII, 11). — *L'École*, 7 janvier 1956.

— Wadsworth (Philip A.). — La F. and La Rochefoucauld. — *RR*, December.

La Rochefoucauld. — F. de La R. — Lettre au P. Rapin, Paris, 12 juillet (1664) — [Complète le texte de l'édition des Grands écrivains]. — [In]* Autographes de Mariemont, t. I.

— Starobinski (Jean). — La R. on the nature of man. — *The American Society Legion of honor Magazine*, Autumn.

— Voir : *La Fontaine (J. de)*.

Le Nain de Tillemont (S.). — Tronchay (Michel). — Lettre (à un destinataire inconnu), s. l., 7 octobre 1692 [M. T. était le secrétaire de Le N. de T.]. — [In]* Autographes de Mariemont, t. I.

Léon de Saint-Jean. — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Sénèque, Épictète et le stoïcisme dans l'œuvre d'un humaniste chrétien : le carme L. de St J. (1600-1671). — *Ephemerides carmeliticae*, t. V, 1951-1954.

Malaval. — Bremond (Jean), S. J. — Le quiétisme de Malaval. — *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre-décembre.

Malebranche. — Guéroult (Martial). — M. La vision en Dieu (« Philosophie de l'esprit »). — Aubier, 1955.

Malherbe. — * Bibliothèque nationale. M. et les poètes de son temps. Exposition organisée pour le 4e centenaire de la naissance de M. Catalogue [rédigé par Henri-Jean Martin, Mlle S. Solente, Jean Babelon, François Lesure. Préface de J. Cain]. — Bibliothèque nationale, 1955.

— M. — Lettre à son cousin Du Bouillon-M., s. l. [septembre 1620, fragments inédits, ne figurant pas dans l'éd. Lalanne. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Lebègue (Raymond). — Situation de M. en 1955. — *EN*, 3 novembre.

— Lebègue (R.). — C. R. de : R. Winegarten, *French lyric poetry in the age of M.* (Manchester, 1954). — *BHR*, 1956, fasc. I.

— Pons (Maurice). — M. à la « Nationale ». — *RP*, décembre.

Mascaron (P.). — P. M. — Lettre (à Mlle de Scudéry), Agen, 28 octobre (1680). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Ménage (G.). — G. M. — Lettre à Francesco Redi, Paris, 28 février 1683. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Mézeray (Fr.-E.). — M. — Pièce autographe, s. l., 22 janvier 1681 [reçu d'une pension donnée par Mazarin]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Molière. — Bernard (L. Leon). — M. and the historian of French society. — *The Review of politics*, October.

— Rat (M.). — M. et Louis XIV ou le goût du Roi et des Mortemart. — *L'Illustre Théâtre*, nº 5, hiver 1955-1956.

Naudé (G.). — G. N. — Lettre à Allatius, Paris, 20 novembre 1644. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Nicole (P.). — P. N. — Lettre (à l'abbé Ciron ?), s. l., 2 novembre (1658-1659). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Pascal (B.). — * P. — Opuscules et lettres. Notes de Louis Lafuma. — Aubier, 1955.

— * Des *Pensées* de P. à l'*Apologie*. Textes commentés et annotés par [le chanoine] Jacques Mantoy. — Éd. de l'École, 1955.

— * Vansina (Dirk). — P. — Bussum, Paul Brand, 1954.

— Besnier (Ch.). — L'actualité de P. et de Port-Royal. — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris), juillet.

— Cognet (Louis). — Remarques sur le *Mémorial*. Les témoins du texte. — *Société des amis de Port-Royal*, 1954.

— Laplatte (C.). — P., locataire... — *Annales des loyers*, novembre.

— Mesnard (Jean). — Brève histoire de la maison du *Mémorial*. — *Société des amis de Port-Royal*, 1954.

— Neufchâtel (Blaise de). — La situation exacte de P. ou P. apologiste. — *L'École*, 10 décembre.

— Poulet (Georges). — P. et la sphère admirable. — *Esprit*, décembre.

— Steinmann (J.). — Le *Mémorial* de P. — *Société des amis de Port-Royal*, 1954.

— Voir : *Du Bos (Ch.)*.

Pavillon (N.). — Lettre de P., évêque d'Alet, à Hardouin de Péréfixe [sur la signature du Formulaire], présentée par Louis Lafuma. — *Société des amis de Port-Royal*, 1954.

Perrault (Ch.). — Ch. P. — Pièce autographe, s. l., 10 juillet 1672 [ordre de paiement signé par Ch. P.]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Poiret (P.). — Voir : *Fénelon*.

Racine (J.). — Hirsch (Pierre). — R. et la mémoire du grand Arnauld. — *BB*, nº 5.

— Pommier (Jean). — Le « papa » du « petit R ». — *Les Cahiers de l'Ouest*, nº 9, janvier 1956.

— Stone (John Alexander). — Sophocles and R. : a comparative study in dramatic technique [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, nº 8.

— Ullmann (Otto). — Le livre d'Esther et la tragédie de R. — *Évidences*, novembre.

— Virolle (R.). — Explication de texte... II. Le dénouement d'*Andromaque*. — *L'École*, 7 janvier 1956.

— Yarrow (P. J.). — A note on R.'s *Thébaïde*. — *FS*, January 1956.

Rambouillet (M^ise de). — Voir : *Scudéry (M^lle de)*.

Régnier (M.). — * M. R. — Satires. Préface et notes de A.-J. Lacour (Classiques Delmas). — Delmas, 1955.

Richelet (P.). — P. R. — Lettre (à l'abbé Nicaise ?), s. l., 13 juillet 1697. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Saint-Amant. — Virolle (R.). — Explication de texte. Deux aspects romantiques du thème de la nuit dans la poésie du XVII^e s. I. *La Nuit*, S.-A. — *L'École*, 12 novembre.

Saint-Evremond. — S^t-E. — Lettre à l'abbé Hautefeuille (Londres, 1687-1693). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Saint-Simon. — * S.-S. — Mémoires. Tome V : années 1715 (suite)-1718. Notes, bibliographie, index, par Gonzague Truc (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1955.

Santeul (J. de). — J. de S. — Lettre à (François Charpentier), s. l. (1685-1689). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Saumaise (Cl. de). — Cl. de S. — Lettre à Jacques Dupuy (Leyde, 27 décembre 1638). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Schelandre (J. de). — Reybaz (André). — J. de S., dramaturge [suivi de *Tyr et Sidon*, tragi-comédie, 1628, adapté par A. R.]. — *Théâtre populaire*, septembre-octobre.

Scudéry (M^lle de). — M^lle de S. — Lettre (à P.-Daniel Huet), s. l., 28 septembre (1694). — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Portrait de la M^lse de Rambouillet [M^lle de S., *Le Grand Cyrus*, tome VII]. — *L'École*, 10 décembre.

Sévigné (M^me de). — Gaillard de Champris. — La vie religieuse de M^me de S. — *L'Enseignement chrétien*, décembre.

Thou (J.-A. de). — J.-A. de T. — Lettre à Ubbo Emmius, s. l., 17 octobre 1613. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Tristan l'Hermite. — Charles (Jacques). — T. ou l'éloge d'un poète. — *L'École libératrice*, 18 novembre.

Voiture (V.). — V. — Lettre au comte d'Avaux, Paris, novembre ou décembre 1654. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Fiorot (Dino). — La filosofia politica dei fisiocrati. — Padova, Cedam, 1954. — [Voir C. R. de Antonio Santucci, in *Rivista critica di storia della filosofia*, maggio-agosto.]

— Barrell (R. A.). — Chesterfield and France. — *A. U. M. L. A.*, n° 3, August.

— Brochon (Pierre). — De la philosophie des lumières aux livres populaires. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Gazel (Jules). — Le roman hispano-mauresque en France à la fin du XVIII^e s. et jusqu'au *Dernier Abencérage* [résumé *DES*, Fac. des lettres de Paris, 1954]. — *Bulletin hispanique*, n^os 1 et 2.

— Langrod-Wogan (Michèle). — La philosophie politique du roi Stanislas. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, janvier-mars.

— Mac Kenzie (Fraser). — Some aspects of English philosophical thought in France. — *A. U. M. L. A.*, n° 3, August.

— Mortier (Roland). — C. R. de : G. Giarrizzo, *E. Gibbon e la cultura*

europea del settecento (Torino, 1954). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 3.

— Pelletier. — Les grands mémorialistes français : la fin de l'Ancien régime [Marmontel, Morellet]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, décembre.

Langue. — Proschwitz (Gunnar von). — Notes sur le vocabulaire français du XVIIIe s. Datations nouvelles. — *Studia neophilologica*, nº 2.

Voyages. — Voisine (Jacques). — Les Anglais en Provence au XVIIIe s. — *RLC*, janvier-mars 1956.

Alembert (d'). — D'A. — Lettres, à Rameau, s. l. (1751) ; à l'abbé Morellet, 6 août 1760 ; (à Formey), 8 février 1778 ; lettre et poèmes autographes à Sherlock, s. l. (1778 ?). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Beaumarchais (P. C. de). — Lettre de B. au prince (de Nassau), 28 juin 1779. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

— Donvez (Jacques). — Ce que la ville de Washington doit à B. — *FR*, October.

— Doyon (René-Louis). — B. Les malchances d'un créateur. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

— Pinatel (Joseph). — Les drames de B. — *L'École*, 26 novembre.

— Place (Edwin B.). — B. and bibliography. — *FR*, October.

Brossette (C.). — Claude B. — Lettres, à Fabri et Barillot, Lyon, 31 janvier 1724 [au sujet de Boileau] ; à Saint-Fonds, s. l., 8 juin 1725. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Buffon. — B. — [Acte de cession de charbonnages de la forêt du Jailly], Montbard, 27 décembre 1767. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Campistron (J.-G. de). — C. — Lettre (à un destinataire inconnu), Anapes, 29 septembre 1707. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Carbonnières (R. de). — Gaulmier (Jean). — A propos du bicentenaire de Ramond de Carbonnières [étude d'un cahier inédit, *La Clavicule de Salomon*]. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, décembre.

Caylus (Cte de). — Lettre (à J.-B. Rousseau, au sujet d'une édition de Molière), s. l., 20 juillet 1731. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Chamfort (S.-R.-N.). — Ch. — Lettre autographe à la Convention, 18 janvier 1794. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Châtelet (Mme du). — Lettre à Saint-Lambert (Cirey, 30 avril 1748). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Chénier (A.). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Choderlos de Laclos. — Voir : *Staël (Mme de).*

Condillac. — Ryding (Erik). — La notion du moi chez C. — *Theoria* (Lund), part 2-3.

Condorcet. — C. — Lettres (à Bossut), 3 septembre 1766 ; à Malesherbes (Paris, 31 mai 1775) ; (au maréchal de Castries), 21 avril 1785. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Crébillon (fils). — C. — Lettre à L.-F. Prault, s. l., 23 mars 1765. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Crébillon (père). — C. — Lettre à M. de Maillebois, s. l., 9 juillet 1726. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Dacier (Mme). — Mme D. — Lettre (au chevalier de Limojon), Paris, 11 mars 1719. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Delille (J.). — Guéguen (P.). — Florilège de l'abbé D. — *MF*, novembre.

Destouches (Ph.). — Lettres à Titon du Tillet, Fortoiseau, 9 janvier 1741 ; à l'abbé Trublet, Fortoiseau, 3 août 1749. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Diderot. — * D. — Textes choisis. Tome V. Essais sur la peinture. Introduction par Jean-Pierre. Textes établis et commentés par Roland Desné (Coll. « Les Classiques du peuple »). — Éd. sociales, 1955.

— D. — Lettre à Le Breton, (Paris), 4 mars 1769. — [In] *Autographes de Mariemont, t. II.

— Benot (Yves). — A propos de la création de *Est-il bon, est-il méchant ?* à la Comédie française. Sedaine « nègre de D. ». Deux [fragments] inédits de D. — *LF*, 24-30 novembre.

— Cohen (I. Bernard). — A note concerning D. and Franklin. — *Isis*, September.

— Crocker (Lester G.). — Mme Necker's opinion of D. — *FR*, December.

— Dieckmann (Herbert). — The first edition of D.'s *Pensées sur l'interprétation de la nature*. — *Isis*, September.

— Grimsley (Ronald). — Psychological aspects of *Le Neveu de Rameau*. — *MLQ*, September.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : Lester G. Crocker : *Two D. studies* (Baltimore, 1952). — *FS*, January.

— Mortier (Roland). — C. R. de : G. May, *Diderot et « La Religieuse »* (New Haven, 1954). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 3.

Du Peyrou. — Guyot (Charly). — Portrait de Du P. — *Musée neuchâtelois*, novembre-décembre.

Encyclopédie. — * Guyot (Charly). — Le rayonnement de l'*E.* en Suisse française (Recueil de travaux publié par la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel. Fasc. 26). — Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1955.

— Fabre (Edmond). — L'Espagne dans l'*E.* et le *Journal encyclopédique* [résumé *DES*, Fac. des lettres Paris, 1954]. — *Bulletin hispanique*, nos 1-2.

— Rosso (Corrado). — Aufklärung e *E.*, D. e Lessing. — *Filosofia*, ottobre.

Florian (J.-P. de). — André (abbé R.). — La religion de F. — *Cahiers de l'éducateur*, 10 novembre.

— Lafille (Pierre). — J.-P. de F. (1755-1794). — *EN*, 20 octobre.

— Millepierres (François). — F. et ses fables. — *Les Humanités* (Classes de grammaire), octobre.

Fréron (E.). — Elie F. — Lettre à Grandpierre, 9 septembre 1773. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Galiani (l'abbé). — Nicolini (Fausto). — Amici e corrispondenti francesi dell'abate G. Notizie, lettere, documenti. Serie prima [L'arrivo del G. a Parigi. I. Il marchese Domenico Caracciolo. II. Angelo Gatti. III. Il maresciallo di Brissac. IV. Il marchese di Croismare. V. Il barone e la baronessa d'Holbach.] — *Banco di Napoli. Bollettino dell'Archivio storico*, nº 7, 1954 [complète la référence donnée dans la bibliographie *RHLF*, avril-juin].

Grimm. — Kahn (Robert L.). — Franklin, G., and J. H. Landolt. — *Proceedings of the American philosophical Society*, 15th December.
— Voir : *Stendhal.*

Helvétius. — * Cumming (Ian). — H., his life and place in the history of educational thought. With an introduction by Nicholas Hans. — London, Routledge and K. Paul, 1955.
— H. — Lettres à Le Moyne, 1er mai 1762 ; à Berny d'Ouville, s. l. (1760-1761). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Holbach (d'). — Lettres à Servan, 27 avril 1765 ; à Louis-Claude Cadet de Gassicourt, s. l. (vers 1765). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.
— Lüthy (Herbert). — Les Mississipiens de Steckborn et la fortune des barons d'H. — *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, Bd. 13, 1955.
— Voir : *Galiani (l'abbé).*

Journal encyclopédique — Voir : *Encyclopédie.*

Lespinasse (Mlle de). — Mlle de L. — Lettre à Suard (Paris, 1772-1776). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Marivaux. — Marshall (Robert G.). — Some recent studies on M. — *S*, Spring.
— Deloffre (Fréd.). — C. R. de : * *Marivaux par lui-même.* Images et textes présentés par Paul Gazagne (Paris, 1954). — *RSH*, octobre-décembre.

Marmontel. — Lettres à Mlle de Corsaille (31 juillet 1767) ; [au baron de Breteuil], s. l., 24 décembre 1783. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.
— Voir : *XVIIIe siècle : Divers.*

Moncrif (F.-A.-P. de). — Lettre à un destinataire inconnu (1749-1750). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Montesquieu. — * M. — *De l'Esprit des loix.* Tome II. Livres IX-XVIII. Texte établi et présenté par Jean Brethe de la Gressaye (Les Textes français). — Les Belles lettres, 1955.
— Sauro (Antonio). — Les *Lettres persanes* de M. Étude critique (Collana di « Culture française »). — Bitonto (Bari), Ed. Palladino, 1955.
— M. — Lettre à Warburton, 4 juillet 1752 (publiée en Angleterre, en 1842). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.
— A. A. [Adam]. — C. R. de : *Catalogue de la bibliothèque de M.*, publié par Louis Desgraves (Genève-Lille, 1954). — *RSH*, octobre-décembre.
— Beyer (Charles-Jacques). — Congrès M. (Bordeaux, 23-26 mai 1955). — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.
— Boguszak (Jiri) et Peska (Pavel). — La théorie de la séparation des pouvoirs chez M., sa signification et son sort. — *Bulletin de droit tchécoslovaque*, no 1-2.
— Boura (Ferdinand). — La signification historique de l'œuvre de M. — *Bulletin de droit tchécoslovaque*, no 1-2.
— Bystrina (Yvan). — Les vues de M. sur l'État et le droit et leur place dans l'histoire des doctrines politiques. — *Bulletin de droit tchécoslovaque*, no 1-2.
— Cabeen (D. C.). — A supplementary M. bibliography. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.
— Chevallier (Jean-Jacques). — M. ou le libéralisme aristocratique. — *Revue internationale de philosophie*, no 3-4.
— Cotta (Sergio). — M. et Filangieri. Notes sur la fortune de M. au XVIIIe siècle. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.

— Derathé (Robert). — M. et J.-J. Rousseau. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.

— Foustka (Radim N.). — M. et la Révolution française. — *Bulletin de droit tchécoslovaque*, nº 1-2.

— Hendel (Charles W.). — To M. : acknowledgement and appreciation. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.

— Pose (Alfred). — Présence de M. — *RDM*, 15 novembre.

— Roger (G.). — L'audience de M. — *Europe*, novembre-décembre.

— Shackleton (Robert). — The evolution of M.'s theory of climate. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3-4.

Morellet. — Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Morelly. — Goetz (Dorotha). — Zur Frage der gesellschaftlichen Grundlagen und die Wirkung von M^s *Code de la Nature.* — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Pädagogischen Hochschule Postdam. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1954-1955, H. 2.

Piron (A.). — A. P. — Lettre (au comte de Saint-Florentin), 31 décembre 1756. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Prévost (l'abbé). — Brun (M.). — Contribution à l'étude des éditions des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* et *de Manon Lescaut* publiées de 1734 à 1763. — *BB*, 1955, nº 4 ; 1956, nº 1 [additif : lettre de Claire-Eliane Engel].

Racine (L.). — L. R. — Lettre (à J.-B. Rousseau), Soissons, 30 novembre 1739. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

Raynal (l'abbé). — Lettre (au banquier Grand), 14 décembre 1782 ; lettre au Comité de salut public, 1^er octobre 1794. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

— Aldridge (Alfred Owen). — La signification historique, diplomatique et littéraire de la *Lettre à l'abbé Raynal*, de Thomas Paine. — *Études anglaises*, juillet-septembre.

Rétif de la Bretonne. — R. de la B. — Lettre autographe, à Grimod de La Reynière, 4 mars 1789. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Rivarol. — R. — Lettre à Jourdain, (Paris), 16 janvier 1789. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Roucher (J.-A.). — Lettre (destinataire inconnu), 19 janvier 1774. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Rousseau (J.-B.). — J.-B. R. — Lettre à Riccoboni, Bruxelles, 12 mai 1732 [en grande partie inédite]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. I.

— Voir : *Racine (L.).*

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Du Contrat social.* Édition critique, suivie d'un Essai sur la politique de J.-J. R., par Bertrand de Jouvenel. — Librairie de Médicis, 1955.

— * J.-J. R. — *Du Contrat social.* Introduction et notes de J.-L. Lecercle (Coll. « Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1955.

— Bowen (Bernard P.). — La littérature à la lumière du thomisme. R. — *Bulletin du Cercle thomiste Saint-Nicolas de Caen*, 1955, nº 4.

— Gagnebin (Bernard). — Le masque mortuaire de R. et le mystère de sa mort. — *JG*, 30-31 octobre.

— Guéhenno (Jean). — La dernière confession de J.-J. — *La Nouvelle NRF*, novembre.

— Pire (G.). — Les théories pédagogiques de J. Locke ont-elles influencé J.-J. R. ? — *Revue belge de psychologie et de pédagogie*, juin 1954.

— Politzer (Robert L.). — R. on the theatre and the actors. — *RR*, December.

— Voisine (J.). — Michael Wodhull, maître de Southey et disciple de R. — *Études anglaises*, octobre 1954.

— Voir : *Montesquieu*, *Staël* (*M^me^ de*).

Sade (**M^is^ de**). — George (André). — S. et le sadisme. — *NL*, 27 octobre.

Saint-Lambert (**J.-Fr. de**). — S.-L. — Lettre autographe au juge de paix Poinsard, 12 mai (1793). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Sedaine. — Voir : *Diderot*.

Titon du Tillet (**Evrard**). — Lettre à Martin de Chassiron, 6 janvier 1753. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Vauvenargues. — V. — Pièce autographe, s. l., 1746-1747 [Éloge de Voltaire, fac-similé]. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

— Vier (Jacques). — A propos de V. (1715-1747). — *L'École*, 29 octobre.

Voltaire. — * Rowe (Constance). — V. and the State. — New York, Columbia University Press, 1955.

— Deux lettres inédites de V. (au comte d'Argental, Cirey, 27 (juillet 1744) et du baron Dietrich von Keyserlingk [à V., Potsdam, 26 juillet 1744], publiées par J. Piatier. — *Le Monde*, 3 novembre.

— Cherpack (Clifton). — Proportion in *Micromégas*. — *MLN*, November.

— Grosclaude (Pierre). — Il y a deux cents ans, le désastre de Lisbonne modifiait la pensée de V. — *Le Monde*, 23 décembre.

— Voir : *Vauvenargues*.

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — * Richard (Jean-Pierre). — Poésie et profondeur [Nerval. Baudelaire. Verlaine. Rimbaud]. — Éd. du Seuil (Coll. « Pierres vives »), 1955. [Voir C. R. de Émilie Noulet, in *Les Lettres nouvelles*, janvier 1956.]

— Garçon (Maurice). — Journal d'un bourgeois de Paris pendant le siège et la Commune. — *RP*, décembre.

— Katan (Moshe). — La famille Halévy. — *Évidences*, mars.

— Pérussaux (Charles). — Un génie méconnu : Chien-Caillou [Rodolphe Bresdin]. — *LF*, 8-14 septembre.

Presse. — Manceron (P.). — Les journaux que lisaient les Nantais au temps de la Restauration et de Louis-Philippe. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes*, 1953 [1954], 1954 [1955].

— Marlin (Roger). — La presse du Doubs pendant la guerre de 1870-1871. — *Études de presse*, n° 15.

Romantisme. — * Dédéyan (Charles). — Le thème de Faust dans la littérature européenne. Tome II. Le Préromantisme (Coll. « Thèmes et mythes »). — Lettres modernes, 1955.

— * George (Albert Joseph). — The development of French romanticism : the impact of the industrial revolution on literature. — Syracuse, Syracuse University Press, 1955.

— * Lucas (F. L.). — The decline and fall of the romantic ideal. — Cambridge, The University Press, 1954.

— * Exposition « Le Romantisme au pays de Liége ». Ville de Liége. Échevinat de l'Instruction publique. Musée des Beaux-Arts. Liége, 10 septembre-31 octobre 1955. [Catalogue.] Avant-propos de Maurice Destenay. Introduction de Rita Lejeune, Jacques Stiennon et Jean Lejeune. — Liége, 1955.

[C. R. de E. Legros, in *La Vie wallonne*, 4e trimestre ; voir aussi, Georges Laurent, « Les Liégeois et le romantisme », *La Grive*, janvier 1956.]

Symbolisme. — The poetics of French symbolism. — *RR* [special number], October.

— Balakian (Anna). — Studies in French symbolism, 1945-1955. — *RR*, October.

— Breunig (L. C.). — Editorial comment. — *RR*, October.

— Levin (Harry). — The poetics of French symbolism. Introductory note. — *RR*, October.

— Pinatel (J.). — Aspects du symbolisme. — *L'Enseignement chrétien*, novembre.

— Ragusa (Olga). — French symbolism in Italy. — *RR*, October.

— Simon (Pierre-Henri). — Nuances propres du symbolisme belge [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1954-1955.

Agoult (C^tesse d'). — Vier (Jacques). — La comtesse d'A. et son temps. Tome I. Le Faubourg Saint-Germain et les années de pèlerinage (1805-1839). — A. Colin, 1955.

— Lettres inédites de Richard Wagner à Blandine Liszt et à M^me d'A. (1858-1860), publiées par J. Vier et Claude Pichois [neuf lettres, dans le texte allemand ; une lettre de W. à Hans de Bulow]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Vier (J.). — Un petit livre oublié [Daniel Stern, *Esquisses morales*]. — *L'École*, 24 décembre.

Allais (A.). — Lebois (André). — A. A. — *France-Asie*, mars.

Balzac (H. de). — * L'œuvre de B. publiée dans un ordre nouveau, sous la direction d'A. Béguin et de Jean A. Ducourneau... Tomes 9-12. — Formes et reflets ; le Club français du livre, 1954-1955, 4 vol.

— * H. de B. — *Le Cousin Pons* (Classiques Delmas). — Delmas, 1955.

— Borel (J.). — Un modèle d'Horace Bianchon. — *RSH*, octobre-décembre.

— Castex (P.-G.). — Où en sont les études balzaciennes ? — *IL*, novembre-décembre.

— Chancerel (André) et Pierrot (Roger). — La véritable E. Grandet : Maria du Fresnay. — *RSH*, octobre-décembre [Voir A. Adam, in *LF*, 24-30 novembre ; Bernard Guyon, « Mystères balzaciens », in *JG*, 29-30 janvier 1956].

— Françon (Marcel). — B. e la scienza del suo tempo. — *Convivium*, settembre-ottobre.

— Pinatel (Joseph). — B. devient réaliste. — *L'École*, 24 décembre.

— Reh (Alfred). — B. et l'hébreu. — *RLC*, octobre-décembre.

— Teichmann (Elizabeth). — Une source inconnue de l'*Élixir de longue vie* de B. [Steele, Le Spectateur ou le Socrate moderne, « Discours LV », Amsterdam, 1725, IV, p. 329-335]. — *RLC*, octobre-décembre.

— Zulli (Floyd) Jr. — B. and Italy [Thèse New York University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, n° 8.

— Voir : *Zola (E.)*.

Banville (Th. de). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Baudelaire. — * B. — The mirror of art. Critical studies. Translated and edited with notes by Jonathan Mayne. — London, Phaidon Press, 1955.

— * Pichois (Claude). — Le vrai visage du général Aupick, beau-père de B. — Mercure de France, 1955.

— Blockhuysen (Charles). — « Le plus grand des poètes de Montmartre » : Ch. B. — *Le Vieux Montmartre*, n° 17.

— Derche (Raoul). — B : *L'Invitation au voyage*. — *L'Année propédeutique*, mai-juin.

— Etchegoyen (Félix E.). — B. y el proceso de *Las Flores del Mal*. — *Cursos y conferencias*, junio.

— Hubert (Judd D.). — B'.s revolutionary poetics. — *RR*, October.

— Huygue (René). — L'hôtel Lauzun. B. et le club du haschich. — *Les Annales*, décembre.

— Laforgue (Dr. René). — B. et sa pensée. — *Psyché*, avril.

— Une lettre inédite de B. [à Arsène Houssaye, 1862]. Document présenté par Claude Pichois. — *FL*, 24 décembre.

— Pichois (Claude). — Encore B. et le général Aupick [observations sur l'article de Mme E. Van Loo, in *GL*, 13-14 août, « L'origine de la rupture entre B. et le général A., son beau-père »]. — *MF*, décembre.

— Pichois (Claude). — Littérature et péché [C. R. de M. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*, Paris, 1955]. — *L'École*, 12 novembre.

— Richard (Jean-Pierre). — Profondeur de B. — [In] * Poésie et profondeur. — Éd. du Seuil, 1955.

— Ruff (Marcel A.). — Les années climatériques de B. — *IL*, septembre-octobre.

— Ruff (Marcel A.). — B. et l'amour. — *TR*, janvier 1956.

— Schwab (R.). — B. selon son ordre [sur l'édition des *Œuvres complètes*, Club du meilleur livre]. — *MF*, juin.

— Vellay (Édouard). — Le père de B. pendant la Révolution. — *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre.

Berluc-Pérussis (L. de). — Voir : *Mistral* (*Fr.*).

Bloy (L.). — Rouzet (Georges). — L. B. et Maurice Leblanc (A propos des *Terribles* d'A. Peské et P. Marty). — *Le Thyrse*, décembre.

— Rouzet (Georges). — L. B., mystique de la douleur [fac-similé de deux autographes de B.]. — *Le Thyrse*, juin.

Caignart de Saulcy (L.-F.). — * L.-F. C. de S. — Carnets de voyage en Orient (1845-1869), publiés avec une introduction, des notes critiques et des appendices, par Fernande Bassan. — Presses Universitaires, 1955.

Chateaubriand. — * Ch. — *Vie de Rancé*. Édition critique, avec une introduction, des notices, des variantes et des notes, par Fernand Letessier (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1955, 2 vol.

— Collas (Georges). — Ch. à Brest. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Colet (L.). — Voir : *Vigny* (*A. de*).

Constant (B.). — Pellegrini (Carlo). — B. C. fra autobiografia e romanzo. — *L'Italia che scrive*, ottobre.

— Roulin (Alfred). — B. C. est bel et bien né dans l'immeuble du « Cercle littéraire ». — *GL*, 9-10 juillet.

— Voir : *Stendhal*.

Corbière (T.). — * Vacher-Corbière (J.). — Portrait de famille. T. C. — Monte-Carlo, Éd. Regain, 1955.

— Galocher (Claude). — Note conjointe sur T. C. — *Les Cahiers d'histoire et de folklore*, n° 1, octobre-décembre.

— Guyomard (René). — La poésie maudite et T. C. — *Les Cahiers d'histoire et de folklore*, n° 1, octobre-décembre.

— Voir : *Laforgue* (*J.*).

Courier (**P.-L.**). — P.-L. C. — Lettre autographe, au capitaine Allix, 10 prairial (29 mai) 1794. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Cousin (**V.**). — * Mastellone (Salvo). — V. C. e il Risorgimento italiano (dalle carte dell'Archivio C.) — (Studi e documenti di storia del Risorgimento). — Firenze, Le Monnier, 1955.

— Joyaux (Georges J.). — C. and the American transcendentalism. — *FR*, December.

Daudet (**A.**). — Peyrefitte (J.). — Autour d'un conte de D. (*La Sémillante*). — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris), juillet.

Delécluze (**E.-J.**). — Baschet (Robert). — D. à Milan [Carnet de route inédit. Milan, juin 1823]. — *RLC*, juillet-septembre.

Didier (**Ch.**). — Le voyage de Ch. D. dans les Ardennes. 1840. Journal inédit, présenté par Henri Manceau. [Suivi de : La famille d'Aglaé Didier, tableau généalogique]. — *Études ardennaises*, janvier 1956.

— Regard (Maurice). — Ch. D. — *Études ardennaises*, janvier 1956.

Dumas père (**A.**). — Switzer (Richard). — Lord Ruthwen and the Vampires. — *FR*, December.

Duranty (**E.**). — Tabary (Louis E.). — D. et l'Angleterre. — *RLC*, juillet-septembre.

Flaubert (**G.**). — * G. F. — *Madame Bovary*. Édition établie et accompagnée d'une iconographie par René Dumesnil. (Club des libraires de France. Coll. Livres de toujours. 9.) — Club des libraires de France, 1955.

— Correspondance de G. F. à M^me^ Brainne (suite, 1877-1878). — *AFl*, n° 7.

— Deux lettres inédites de F. (à Laure de Maupassant, 27 septembre (1869) ; à X..., 19 ou 26 août 1870). — *AFl*, n° 7.

— Galérant (D^r^). — Le D^r^ Achille-Cléophas F., « Dupuytren de la province ». — *AFl*, n° 7.

— Jacobs (A. F. J.). — Datation de lettres de F. (1879-1880). — *BB*, n° 5.

— Maranini (Lorenza). — *Novembre*. — *AFl*, n° 7.

— Spencer (Philipp). — Du nouveau sur la jeunesse de F. — *AFl*, n° 7.

— Steinhart-Leins (Heilmut). — G. F. et M^me^ Schlésinger. Les portraits de M^me^ Arnoux. — *AFl*, n° 7.

— Voir : *Verlaine* (*P.*).

France (**A.**). — Aveline (Claude). — A. F. e *Il Giglio rosso* [discours prononcé à Florence à l'occasion de la III^e^ journée internationale]. — *Il Ponte*, luglio.

— Grunebaum-Ballin (P.). — A. F. et l'idée de justice. — *Le Lys rouge*, n° 67-68, été-automne.

— Havens (George R.). — A. F. and the French Revolution. — *The American Society Legion of honor Magazine*, Autumn.

— Suffel (Jacques). — A. F. — *Lectures culturelles*, mai-juin.

Fréchette (**L.**). — * Klinck (George A.). — Louis F., prosateur. Une réestimation de son œuvre. — Lévis, Le Quotidien, 1955.

Goncourt (**E. et J. de**). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Gourmont (**R. de**). — Datain (Jean). — Savoir lire... R. de G. — *Vie et langage*, décembre.

Guérin (**Eug. de**). — Une lettre d'E. de G. à Louise de Bayne [21 juillet

1837, publiée incomplètement par Trebutien]. — *L'Amitié guérinienne*, nº 3-4.

Guizot (F.). — * O'Connor (Sister M. C.). — The historical thought of F. G. — Washington, Catholic University of America Press, 1955.

Heredia (J.-M. de). — Charles (Jacques). — La leçon de H. — *L'École libératrice*, 23 décembre.

— Godoy (Armand). — J.-M. de H. — *RDM*, 1er novembre.

Hugo (V.). — * V. H. — *Notre-Dame de Paris*, préfacé par F. Gregh (Club français du livre. Les Portiques. 40). — Club français du livre, 1955.

— * Gaudon (Jean). — H. (Les Grands dramaturges. 9). — L'Arche, 1955.

— * Moreira (A.). — V. H., a sua influência na mentalidade portuguesa da segunda metade do século pasado. — Porto, 1952.

— * Revel (Bruno). — V. H. 1802-1830. La vittoria romantica. — Milano, C. Marzorati, 1955.

— Une lettre inédite de V. H. [Paris, 7 juillet 1879, à Me Joseph Marion, notaire à Coupy]. — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre.

— Christensen (Alf). — V. H. og Satan. — *Edda*, h. 2-3.

— Deshayes (M.-L.). — H. et Einstein ou le Château de Falkenburg. — *Les Humanités* (Classes de lettres), novembre.

— Furness (N. A.). — Georg Büchner's translation of V. H. — *MLR*, January 1956.

— Guilly (Paul). — De Corbière à Prévert. Les pastiches de V. H. — *Le Monde*, 18 novembre.

— Maurin (Mario). — La poésie de H. et le silence. — *S*, Spring.

— V. H. était-il baptisé ? — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, décembre.

Huysmans (J.-K.). — * J.-K. H. — *Marthe*, histoire d'une fille. Présentée et commentée par Pierre Cogny et deux textes retrouvés présentés par Pierre Lambert. — Le Cercle du Livre, 1955.

— J.-K. H. — Pages retrouvées. Le Salon de poésie. Troisième série du Parnasse contemporain [*La République des Lettres*, 20 avril 1876]. Note préliminaire par F.-E. Fabre. — Carnet d'un voyageur à Bruxelles (*fin*). — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 30.

— Billy (André). — De Des Esseintes et de l'esthétisme en littérature [lettre du chanoine Mugnier, 16 février 1939, communiquée par Chr. Dédéyan : Robert de Montesquiou et Des Esseintes]. — *FL*, 14 janvier 1956.

— Chastel (Guy). — L'abbesse de Fiancey. Quand H. rêvait d'un béguinage pour artistes [extraits de lettres à Catherina Thijns]. — *La Croix*, 22-23 janvier 1956.

— Chastel (G.). — J.-K. H. et les poètes. — *Rolet*, 15 septembre.

— Cogny (P.). — Des Esseintes, un Demailly célibataire ? — *Bull... J.-K. H.*, nº 30.

— Jacquinot (Jean). — H. et l'ouverture de « Tannhäuser ». — *Bull... J.-K. H.*, nº 30.

— Lefai (Henry). — H., Gauguin et quelques autres. — *Bull... J.-K. H.*, nº 30.

— Allocutions prononcées par M. Émile Nugues et M. René Dumesnil dans le cloître Saint-Séverin, le 11 mai 1955. — *Bull... J.-K. H.*, nº 30.

Joubert (J.). — * Saba (G.). — Profilo di J. J. — Trieste, Smolars, 1955.

— Blanchot (Maurice). — Recherches. I. J. — II. J. et Mallarmé. — *La Nouvelle NRF*, décembre 1955, janvier 1956.

Laforgue (J.). — Shanahan (C. M.). — Irony in L., Corbière and Eliot. — *MP*, November.

Lamartine (**A. de**). — Van der Perre (Paul). — L'édition in-18 de *La Chute d'un ange*. — *Le Livre et l'estampe*, nº 4, septembre.

Lamennais (**F. de**). — Fleuriot de Langle. — L., le solitaire de La Chesnaie. — *Les Annales*, novembre.

— Godlewski (Wenceslas). — Les Pèlerins de l'Avenir (Mickiewicz et L.). — *RSH*, octobre-décembre.

— Le Hir (Yves). — L'élément biblique dans le *Livre du Peuple* de L. — *RLC*, octobre-décembre.

— Villefosse (Louis de). — L'invitation [de Mickiewicz] à La Chênaie. — *E*, octobre.

Leblanc (**M.**). — Voir : *Bloy* (*L.*).

Lemaître (**J.**). — Tremblay (N. J.). — The reconstruction of myth and legend in Jules L. and John Erskine. — *RLC*, juillet-septembre.

Lemonnier (**C.**). — Vanwelkenhuyzen (Gustave). — Camille L. et É. Zola. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, nº 3.

Le Roy (**E.**). — Sussex (R. T.). — Eugène Le R. and Périgord. — *A. U. M. L. A.*, nº 3, August.

Lorrain (**J.**). — Doyon (René-Louis). — Un oublié : J. L. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Loti (**P.**). — Bordeaux (H.). — Mes souvenirs sur P. L. [extraits de « Histoire d'une vie », t. II, Paris, 1955]. — *Cahiers P. L.*, nº 13, août ; nº 14, novembre.

— Henriot (René). — A bord du cuirassé *Formidable* [souvenirs sur P. L.]. — *Cahiers P. L.*, nº 14.

— La correspondance P. L.-Ludovic Halévy (*suite*). — *Cahiers P. L.*, nº 14.

Louÿs (**P.**). — Un conte peu connu de P. L. [*La Rose surnaturelle*, conte inédit, avec traduction en esperanto, in *L'Esperanto*, langue internationale auxiliaire, Paris, 1902]. — *BB*, nº 5.

Maeterlinck (**M.**). — * M. M. — Pages choisies, avec une notice biographique, des notices littéraires et des notes, par Michel Décaudin (Classiques illustrés Vaubourdolle). — Hachette, 1955.

Maine de Biran. — * M. de B. — Journal. T. II. Présentation de H. Gouhier (Coll. « Être et penser »). — Neuchâtel-Paris, Éd. de La Baconnière, 1955.

Maistre (**J. de**). — Triomphe (Robert). — A la découverte de J. de M. Recherches biographiques : étude d'influences et d'affinités idéologiques [résumé thèse doct. lettres Paris]. — *AUP*, avril-juin.

Mallarmé (**S.**). — * S. M. — Divagations. — J. Corti, 1955.

— * Ayda (Adile). — Le drame intérieur de M. ou l'origine des symboles mallarméens. — J. Corti, 1955.

— * Goffin (Robert). — M. vivant, avec de nombreux documents inédits. — Nizet, 1955.

— * Reyes (Alfonso). — M. entre nosotros [nouvelle édition]. — Mexico, Ediciones Tezontle, 1955.

— Chassé (Ch.). — Deux textes apocryphes attribués à M. [lettre et sonnet à A. Rouquet, œuvre d'Osmin Nogué, publiés par Alph. Roche, in « Provençal regionalism », 1954]. — *Marsyas*, septembre-octobre.

— Chisholm (A. R.). — M.'s *Sainte* : an epitome of symbolism. — *A. U. M. L. A.*, nº 3, August.

— Dernière page d'un cahier de M., présentée par H. Mondor. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

— Henriot (E.). — M. vivant. — *Le Monde*, 18 janvier 1956.

— Orr (John). — L'après-midi d'un faune : M.'s debt to Chateaubriand. — *MLR*, January 1956.

— Pinatel (Joseph). — M. et Vigny. — *L'École*, 29 octobre.

— Ramsey (Warren). — A view of M.'s poetics. — *RR*, October.

— Roujon (Jacques). — Whistler et M., 1888-1898. — *MF*, décembre.

— Voir : *Claudel* (*P.*), *Joubert* (*J.*),

Maupassant (**G. de**). — Spaziani (Marcello). — C. R. de : A. Vial, *G. de M. et l'art du roman* (Paris, 1954). — *RLMC*, aprile-giugno.

— Rat (M.). — Notre M. — *EN*, 1er décembre.

Mérimée (**P.**). — * P. M. — Pouchkine et Tourguéniev. Nouvelles moscovites traduites par P. M. Introduction par Maurice Parturier [En appendice, article de M. sur Tourguéniev et quelques lettres de M. à T.]. — Club des libraires associés, [1955].

— * Visages de M. Notes pour un commentaire par Pierre Josserand [pour accompagner un choix enregistré de textes de M. choisis par P. J.]. — L'Encyclopédie sonore, (Coll. « Visages de l'homme », Hachette, (1955).

— M. et l'Espagne [M., la littérature espagnole et l'histoire d'Espagne. — L'Espagne dans l'œuvre de M. critique d'art et aquarelliste. — G. Laplane : M. et notre temps. — Références biographiques et bibliographiques. Textes de M.]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 78, décembre 1954.

— Letessier (Fernand). — M. dans la Sarthe. P. M. et les fresques de la cathédrale du Mans. — *Revue historique et archéologique du Maine*, 1954.

— Parturier (M.). — L'Espagne de M. [résumé d'une conférence à l'Institut français de Madrid]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 78, décembre 1954.

Michelet (**J.**). — * Nouvelles lettres inédites de M., publiées par Paul Desachy. — Monaco, L'Acanthe, 1955.

Mistral (**F.**). — * Documents pour servir à l'histoire de la Renaissance provençale. Correspondance de F. M. et Léon de Berluc-Pérussis (1860-1902), recueillie et annotée par Bruno Durand. Introduction de Ch. Rostaing (Publication de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence. Nº 10). — Gap, Éd. Ophrys, 1955.

— * Taladoire (Barthélemy A.). — Le sentiment religieux chez M. (Publication de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence. Nº 11). — Gap, Éd. Ophrys, 1955.

— Lettre de F. M. [au marquis d'Aragon, 8 mars 1896, à propos de la mort de Jules Rolland, écrivain albigeois, 1853-1896]. — *Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Tarn*, janvier-décembre 1953 [1954].

— Dauzat (Albert). — Quelques aspects de la langue de M. [In] * Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel... T. I. — Paris, Société de l'École des Chartes, 1955.

— Gaubert (Henri). — M. et Gounod. — *Musica*, novembre.

— Léonard (Émile-G.). — Vocabulaire, variantes linguistiques et traductions dans la *Rèino Jano* de M. — [In] * Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel... T. II. — Paris, 1955.

— Mignon (Maurice). — M. et l'Italie [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1954-1955.

Montlosier (**Cte de**). — Manuscrit (mai ? 1788), « Reflexion d'un citoyen sur la revolution presente ». — Lettre (au comte Bergon, Paris), 9 novembre

1810 ; lettre à Ladvocat, s. l., 14 février 1828. — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Musset (**A. de**). — Pinatel (Joseph). — Rachel et M. — *L'École*, 10 décembre.

Nadar (**F.**). — Grimmer (Georges). — Essais nadariens. II. La famille Tournachon. — *Bulletin de la Société historique, archéologique et artistique Le Vieux-Papier*, juillet.

Napoléon Ier. — * N. — Textes inédits et variantes, publiés par Nada Tomiche Dagher (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

Nerval (**G. de**). — * G. de N. — *Voyage en Orient*, préfacé et annoté par Jean Richer (Club français du livre. Les Portiques. 41). — Club français du livre, 1955.

— * G. de N. — *Voyage en Orient*, suivi d'Isis... [Avertissement de Gilbert Rouger] — (Club des libraires de France. Coll. « Livres de toujours ». 8). — Club des libraires de France, 1955, 2 vol.

— * Bibliothèque nationale. G. de N. Exposition organisée pour le 100e anniversaire de sa mort. 24 octobre-novembre 1955 [Catalogue rédigé par Roger Pierrot, Madeleine Cottin et Françoise Gardey. Préface de Julien Cain]. — Bibliothèque nationale, 1955.

— Textes inédits de G. de N. présentés par René Lacôte [Les nouvelles galeries du Louvre. La fête des Rois]. — *LF*, 25-31 août.

— Albérès (R.-M.). — État présent des études nervaliennes. — *IL*, novembre-décembre.

— Nadal (Octave). — Poétique et poésie des *Chimères*. — *MF*, novembre.

— Richard (Jean-Pierre). — Géographie magique de N. — [In] * Poésie et profondeur. — Éd. du Seuil, 1955.

— Schwab (Raymond). — G. de N. redevable d'Antoine Galland. — *MF*, janvier 1956.

— Vaudoyer (Jean-Louis). — Vie et mort de G. de N. — *Les Œuvres libres*, mars.

Nodier (**Ch.**). — Maixner (R.). — Un article « illyrisant » posthume de Ch. N. — *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1953-1954.

Nouveau (**G.**). — Messiaen (Alain). — Servitude et grandeur de G. N. — *Le Goéland*, avril-juin.

Prévost-Paradol (**P.**). — Roche (J.). — P. P.-P. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, avril-juin.

Rimbaud (**A.**). — * A. R. — *Une Saison en Enfer* [Lithographies de Jean Vuillermoz, d'après les dessins de Luc-Albert Moreau]. — Les Bibliophiles du Palais, 1955.

— Un autographe inconnu et inédit de R. — *Le Bateau Ivre*, nº 14, novembre.

— Foucart (Jacques). — Les ascendances bourguignonnes et comtoises de R. — *Le Bien public* (Dijon), 27 octobre 1954.

— Frohock (W. M.). — R.'s poetics : hallucination and epiphany. — *RR*, October.

— Gabaldón Marquez (Joaquín). — Segunda nota sobre R. — *Revista nacional de cultura* (Caracas), mayo-junio.

— Graaf (D. A. de). — Réimpression de la préface au *Reliquaire*. — *RLV*, nº 6.

— Graaf (D. A. de). — R. et le monde des lettres de 1884 à 1891. — *Études de lettres* (Lausanne), novembre 1954.

— Petitfils (Pierre) et Deschuytter (Joseph). — Paul-Auguste Bretagne (1837-1881). Souvenirs inédits. — *Le Bateau Ivre*, nº 14, novembre.

— Richard (Jean-Pierre). — R. ou la poésie du devenir. — [In] * Poésie et profondeur. — Éd. du Seuil, 1955.

— Voir : *Verlaine* (*P.*).

Rostand (E). — * Dresden (S.). — Het probleem der literaire werkelijkheid *La Princesse lointaine*. — Leiden, Universitaire Pers, 1954.

Saint-Simon (C.-H. de). — S.-S. — Lettre autographe à Perrégaux, s. l. (après 1797 ?). — [In] * Autographes de Mariemont, t. II.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — Cahier de notes grecques. Ed. by Ruth Mulhauser (University of North Carolina studies in comparative literature. Nº 12). — Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955.

— Alajouanine (Th.). — S.-B. et Banville. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Bach (Max). — S.-B. and Spanish literature. — *FR*, October.

— Bonnerot (Jean). — En marge des relations savoyardes de S.-B., avec lettres à la comtesse de Taxel. — *La Revue savoisienne*, 1er et 2e trimestres.

— Finch (Robert). — Ivory tower [S.-B. et Vigny]. — *University of Toronto Quarterly*, October.

— Mabille de Poncheville (A.). — Le père de S.-B. — *MF*, novembre.

— Mainous (Bruce H.). — Recent S.-B. publishing and research. — *Kentucky Foreign Language Quarterly*, 2d quarter.

— Venzac (Géraud). — S.-B. à la découverte de Chénier [extraits de lettres de S.-B. à Gabriel de Chénier]. — *Le Monde*, 4-5 décembre.

Sand (G.). — Dupuy (Aimé). — L'Algérie à travers la vie et l'œuvre de G. S.-I. G. S. et le sujet algérien. II. Les interventions « d'affaires ». III. Les interventions politiques (*à suivre*). — *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, 12, 26 novembre 1955, 28 janvier, 31 mars 1956.

— Reboul (Pierre). — G. S.'s thought in 1833. — *University of Toronto Quarterly*, October [communiqué par l'auteur].

— Roy (G. R.). — Walt Whitman, G. S. and certain French socialists. — *RLC*, octobre-décembre.

Sardou (V.). — Ambrière (F.). — « Les grandes premières. » *Madame Sans-Gêne*, de V. S. — *Les Annales*, décembre.

Senancour. — * S. — *De l'Amour*, selon les lois premières et selon les convenances des sociétés modernes. Préface par Etiemble (Club français du livre. Classiques. Vol. 46). — Club français du livre, 1955.

Staël (Mme de). — Solaroli (Libero). — Dal carteggio S.-Vassy. Laclos, Rousseau e alcune variante inedite. — *Letteratura*, maggio-agosto.

Stendhal. — * S. — Pensées et réflexions. Préface de H. Martineau. — Plon, Éd. d'histoire et d'art, 1956.

— J. C. A. [Alciatore]. — S., Grimm et la cristallisation au théâtre. — [In] Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Borel du Bez (Baron). — Un cachet aux armes des Beyle. — *Revue d'héraldique et de sigillographie*, Bulletin nº 20.

— Boyer (Ferdinand). — S. et l'acquisition par Napoléon de la villa Pisani à Strà. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— G. D. [Daumas]. — Félix-Romain Gagnon candidat à une préfecture. 1810-1811. — [In] Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Dethan (Georges). — La correspondance diplomatique de Henri Beyle, 1830-1841 [inventaire de 540 lettres, état des pièces avec les cotes du Mre des Affaires étrangères ; complète l'éd. H. Martineau de la *Correspondance*]. — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin.

— Litto (V. del). — S., Félix Faure et Victor Michel à Vienne en 1809 (d'après le Journal inédit de F. F.). — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Litto (V. del). — Sur un livre peu connu de S. : *Rome, Naples et Florence en 1817*. — *RLC*, juillet-septembre.

— Pellegrini (Carlo). — Nel mondo di S.-I. S. e Vincenzo Salvagnoli. II. S. e B. Constant (con lettere inedite a V. S. e B. C.). — *Nuova Antologia*, novembre.

— A. S. [Strauss]. — S. à Strasbourg. — [In] Petites notes stendhaliennes. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Hommage à S. [par M. Riollet, H. Martineau, A. Caraccio, André Lebois, P. Grosclaude, Ed. Gallot, G. Letonnelier, G. Gariel, Bon Borel du Bez, V. del Litto, Fr. Vermale]. — *Pages libres des écrivains dauphinois* (Grenoble), 2e trimestre 1954.

Tailhade (**L.**). — Bédat de Monlaur (Pierre). — Laurent T. (1854-1919) ou l'anti-mufle. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 3e trimestre.

Taine (**H.**). — Ritter (Raymond). — *Le Voyage aux eaux des Pyrénées* de T. — *Pyrénées*, octobre-décembre.

Thiers (**Ad.**). — Mars 1871. Favre, Th. et la guerre civile. Documents inédits présentés par H. Guillemin. — *Le Monde*, 19 novembre.

Thoré (**Th.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Un critique d'art oublié : Théophile T. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Tocqueville (**A. de**). — * Gargan (Edward T.). — A. de T. : the critical years 1848-1851. A dissertation (The Catholic University of America). — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1955.

— Lefebvre (G.). — A propos de T. — *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre.

Verhaeren (**E.**). — * Bibliothèque nationale. Émile V. — Exposition organisée pour le 100e anniversaire de sa naissance. Paris, 1955. [Catalogue par Livia Stijns. — E. V., par Lucien Christophe. Préface de J. B.] — (Paris, Bibliothèque nationale), (Bruxelles, impr. de F. Van Muysewinkel), 1955.

— * Ministère de l'Instruction publique. Bibliothèque royale de Belgique. Centenaire de V. Exposition, 11 mai-11 juin 1955. Catalogue par Mlle Livia Stinjs [Avant-propos de Marcel Hoc. — Émile V., par L. Christophe]. — Bruxelles, impr. de F. Van Muysewinkel, 1955.

— Brütsch (Charles). — Sur le centenaire de V. — *GL*, 28-29 mai.

— Grosclaude (P.). — [E. V., fragments d'une conférence.] — *Les Amis de Saint-Cloud*, no 2, juin.

— Hanse (Joseph). — Pour une édition critique de V. — *LR*, novembre.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — « V., le V. Hugo du Nord ». — *EN*, 29 décembre.

— Montagna (Gianni). — V. ou l'élégie. — *LR*, novembre.

— Randall (Huberta F.). — Linguistic and stylistic changes in the poetry of E. V. — *S.*, Spring.

Verlaine (**P.**). — Une lettre de V. [à Léon Vanier, 13 janvier 1887, publiée par H. Guillemin d'après le ms. original ; cf. Corresp. de V., éd. Ad. van Bever t. II, no CCIX]. — *JG*, 4-5 décembre.

— Graaf (Daniel A. de). — V., Flaubert et Rimbaud. — *N*, October.
— Piron (Maurice). — Lecture de V. : Le ciel est par-dessus le toit. — *FS*, January 1956.
— Richard (Jean-Pierre). — Fadeur de V. — [In] * Poésie et profondeur. — Éd. du Seuil, 1955.

Verne (J.). — Flottes (Pierre). — J. V. — [In] Aventure et anticipation. — *Bulletin du Centre d'études et de discussions de littérature générale* (Université de Bordeaux. Faculté des lettres. Littérature comparée), fasc. IV, 1954-1955.

Vienne (J.-R.-G.). — Mauriac (Fr.). — V., de l'Académie française, pair de France. — *FL*, 19 novembre.

Vigny (A. de). — * Guillemin (H.). — M. de V., homme d'ordre et poète. — Gallimard, 1955. [Voir E. Henriot : « Les malheurs de V. posthume », *Le Monde*, 4 janvier 1956 ; P. Daix, « Les servitudes de M. de V. », *LF*, 5-11 janvier ; J. Sangnier, « Les inédits d'A. de V. », *Le Monde*, 7 janvier ; lettre de H. Guillemin, *Le Monde*, 17 janvier ; F. Baldensperger, *Arts*, 18-24 janvier.]
— A. de V. — *Daphné*. Introduction de H. Guillemin. — *La Nouvelle NRF*, novembre.
— [Dix] lettres inédites d'A. de V., présentées par H. Guillemin. — *RP*, novembre.
— Guillemin (H.). — La genèse des *Destinées*. — *TR*, novembre.
— Levaillant (Maurice) et Varenne (Marc). — Les amours d'A. de V. et de Louise Colet. — *RDM*, 15 janvier, 1er-15 février 1956.
— Voir : *Mallarmé* (*S.*), *Sainte-Beuve*.

Villiers de l'Isle-Adam. — Maurevert (Georges). — Les illusions généalogiques de V. de l'I.-A. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.
— Ratt (Alan W.). — Les déboires d'un auteur dramatique : V. de l'I.-A. à l'Ambigu. — *Les Cahiers d'histoire et de folklore*, nº 1, octobre-décembre.

Zola (É.). — Baldick (Robert). — Z. the poet. — *The Listener*, 8th December.
— Chaikin (Milton). — Balzac, Z. and George Moore's *A drama in Muslin*. — *RLC*, octobre-décembre.
— Gauthier (E. Paul). — Z. on naturalism in art and history. — *MLN*, November.
— Grant (Richard B.). — The Jewish question in Z.'s *L'Argent*. — *PMLA*, December.
— Lefrançois (Philippe). — L'adaptation de l'*Assommoir* et de *Nana* à la scène [d'après les lettres de William Busnach à Z., 1876-1902]. — *Miroir de l'histoire*, novembre.
— Voir : *Lemonnier* (*C.*).

XXe SIÈCLE

Divers. — * Augée (Jean). — L'Image du combattant dans le roman de guerre français et allemand, 1914-1918 [Th. doct. Univ. Paris]. — Saint-Germain-en-Laye, l'auteur (28 *ter*, rue d'Hennemont), s. d.
— * Brodin (Pierre). — Présences contemporaines. Littérature. Tome II [Proust, Gide, Claudel, Valéry, Maurois, Péguy, Alain, Colette, Giraudoux...] — Nouvelles Éditions Debresse, 1955.
— * Valensin (Auguste). — Regards. II. Valéry. Péguy. Claudel. — Aubier, 1955.
— Ribemont-Dessaignes (Georges). — Avant Dada. — *Les Lettres nouvelles*, novembre, décembre.

— Vier (J.). — Décadence morale et abstraction littéraire. — *L'École*, 12, 26 novembre.

Alain. — * A. — Vingt-et-une scènes de comédie. — Mercure de France, 1955.

— A. — Textes inédits. Journal (1950). — Sur la liberté. — R. Descartes. — W. Meister. — *Association des amis d'Alain*, Bulletin nº 2, octobre.

— Pétrement (Simone). — Sur la religion d'A. (avec quelques remarques concernant celle de Simone Weil). — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre.

Alain-Fournier. — * Borgal (Clément). — A.-F. (Classiques du XX^e siècle). — Ed. Universitaires, 1955.

Apollinaire (G.). — * Orecchioni (P.). — Le thème du Rhin dans l'inspiration de G. A. (Coll. « Thèmes et mythes »). — Lettres modernes, 1956.

— Un poème inédit d'A., 23 juillet 1913 [communiqué par M^me Louise Faure-Favier]. — *FL*, 12 novembre.

— Cameron (John Wesley). — A. and the painters : his poetic orphism [Thèse Indiana University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, nº 8.

— Haug (Gerhart). — Auf den Spuren A^s in München. — *Antares*, November.

— Micheloud (Pierrette). — Le secret de G. A. [« Sous le pont Mirabeau... »] — *Vie et langage*, novembre.

— Moulin (Jeanine). — A propos d'A. — A Stavelot, quand on dansait la « maclotte ». — *FL*, 12 novembre.

— Warnier (Raymond). — A. et l'Allemagne. Précisions bibliographiques. — *RLC*, juillet-septembre.

Arbaud (J. d'). — Ço que m'a di Jousè d'A. de sa jouinesso à Cavaioun [tros de souvenir reculi per Louis Malbos]. — [In] *Armana Prouvençau...* per 1956. — Aix-en-Provence, Éd. de l'Escolo de Lar.

Artaud (A.). — * A. A. — Les Tarahumaras. — Décines (Isère), Marc Barbezat, Éd. L'Arbalète, 1955.

— Lettre d'A. A. à Adrienne Monnier [4 mars 1939]. — *MF*, janvier 1956.

Barbusse (H.). — H. B. — Textes. — Ouvrages d'H. B. — Hommages et études au lendemain de la mort de B. — Articles de P. Paraf, M. Cohen, Jean Baumier, Gheorghe Dinu, Vladimir Brett, Suad Derwich. — *E*, novembre-décembre.

— Deux lettres inédites de H. B. présentées par Pierre Paraf (10 mars, 23 août 1925). — *LF*, 1^er-7 septembre.

Barrès (M.). — Boisdeffre (P. de). — B. et la Lorraine. — *Médecine de France*, nº 68.

— Mondor (H.). — Premières lectures de B. — *RP*, janvier 1956.

Bergson (H.). — Joussain (André). — B. et la pensée juive. — *Écrits de Paris*, septembre.

Bernanos (G.). — Antonini (Giacomo). — B. e *Monsieur Ouine*. — *La Fiera letteraria*, 30 ottobre.

— Bourniquel (Camille). — A propos de *M. Ouine*. — *Esprit*, janvier 1956.

Bertrand (L.). — Giraud (Marcel). — La postérité de Louis B. — *Algéria*, octobre.

— Ricord (Maurice). — Un grand Lorrain et un grand méditerranéen : L. B. De la plaine de la Woëvre à l'enchantement de la mer Morte. — *Le Pays lorrain*, nº 3.

Bordeu (Ch. de). — Voir : *Jammes (F.)*.

Bourget (P.). — Krebs (Albert). — B. aux États-Unis. — *Informations et documents*, 1er décembre.

— Mansuy (Michel). — Jeunesse de P. B. [d'après divers inédits, en particulier le journal intime du vicomte de Basterot]. — *S*, Spring.

Brasillach (R.). — Quatre poèmes inédits de B. [La chanson de la France familière. — Tabacs anglais. — O souvenirs futurs. — Conseils à un ami.] — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 5, mai.

— Été 1944. Trois inédits de R. B. Notes de lecture. — Une saison de cinéma. — Poésie des temps modernes. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 5.

— Des lettres inédites de R. B. [octobre-décembre 1939]. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 5.

— Bibliographie des *Poèmes de Fresnes*. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 5.

Cadou (R.-G.). — * R.-G. Cadou. — La Maison d'été. Roman. — Nouvelles Éditions Debresse, 1955.

— Briant (Th.). — R.-G. C. et *Le Goéland*. — *Le Goéland*, avril-juin.

— Rousselot (Jean). — R.-G. C. et l'École de Rochefort. — *Marginales*, octobre.

Chateaubriant (A. de). — * A. de C. — Itinerarium ad lumen divinum. — La Colombe, 1955.

Chennevière (G.). — Georges C. — Lettre à A. Monnier, s. d. — *MF*, janvier 1956.

Cingria (Ch.-A.). — Ch.-A. C. — Novalaise. — *La Nouvelle NRF*, décembre.

Claudel (P.). — * P. C. — *L'Annonce faite à Marie*. Édition augmentée d'une variante de l'acte IV, et suivie de commentaires de P. C. ainsi que de sa Lettre à une jeune fille allemande (Le Club du meilleur livre. Théâtre). — Club du meilleur livre, 1955.

— P. C. [Lettres à A. Monnier, 10 décembre 1919, 15 décembre 1922, 4 mai 1929, 4 août 1939 ; extrait d'une conférence, 30 mai 1919]. — *MF*, janvier 1956.

— Cassa Salvi (Elvira). — La lirica di C. e il suo realismo trasfiguratore. — *Humanitas*, giugno.

— Forestier (M.-D.), O. P. — C. et nous. — *Le Chef* (Scouts de France), juillet-août.

— Grangette (H.). — *L'Annonce faite à Marie* et la folie de la Croix. — *Allez... enseignez...*, janvier 1956.

— Le Hardouin (Maria). — *Partage de Midi* ou la vocation de l'impossible. — *TR*, janvier 1956.

— Muselli (V.). — P. C. — *Points et Contrepoints*, septembre-octobre.

— Naughton (A. E. A.). — C. and Mallarmé. — *RR*, December.

— Roger (Juan). — P. C. — *Razón y Fe*, diciembre.

— Selna (B.). — P. C. : Prison and *The Satin slipper*. — *Renascence*, Summer.

— Surer (Paul). — Études sur le théâtre français contemporain. VI. Le théâtre chrétien : P. C. — *IL*, novembre-décembre.

— Triebel (L. A.). — P. C. — *Contemporary Review*, January 1956.

— Untereiner (R.). — Notes pour servir à la lecture de P. C. — *BGB*, octobre.
— Valois (Charles). — Clé de C. — *Les Cahiers viatoriens*, avril.
— Wild (Alfred). — Qui est P. C. ? — *GL*, 14-15 janvier 1956.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Colette. — * Cocteau (Jean). — C. Discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Suivi du discours d'accueil de Fernand Desonay. — Grasset, 1955.
— * Desonay (F.). — Quelques thèmes d'inspiration chez C. (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.) — Bruxelles, Palais des Académies, 1954.
— Le Hardouin (Maria). — Images de C. — *RDM*, 15 janvier.

Crevel (R.). — Lettre de René C. à A. Monnier [29 juin 1924]. — *MF*, janvier 1956.

Deubel (Léon). — Paquette (Henri). — Un grand poète longtemps méconnu. L. D. (II). — *La Nouvelle Revue franc-comtoise*, octobre.

Du Bos (Ch.). — Rychner (Max). — Sur Ch. du B. [suivi de Ch. Du B. : Notes sur Pascal]. — *Preuves*, novembre.

Elskamp (M.). — Lebois (André). — Max E., connu et secret. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

Eluard (P.). — Tzara (T.). — P. E. et les images fraternelles. — *LF*, 17-23 novembre.

Fargue (L.-P.). — Lettres de L.-P. F. à A. Monnier [1921, 1923]. — *MF*, janvier 1956.

Gide (A.). — * Marchand (Max). — L'irremplaçable mari. Récit [la vie conjugale d'A. G.]. — Oran, Éd. Fouque, 1955.
— A. G. — Lettres à A. Monnier [17 décembre 1916, 24 avril 1931, 24 janvier 1935, 15 avril 1938, 4 mars 1942]. — *MF*, janvier 1956.
— Epron-Denigri (Madeleine). — A. G. dans la vie de tous les jours. [La dernière étape de G.] — *FL*, 17 novembre, 3 décembre [mise au point de Georges Guy-Grand, « G. et le communisme », *FL*, janvier 1956].
— Froeh (Reinhard). — A. G. und der russische Messianismus. — *Die neueren Sprachen*, H. 11.
— Piatier (J.). — Le fonds A. G. exposé à la bibliothèque J. Doucet. — *Le Monde*, 30 novembre.
— Smith (I. H.). — G.'s narcissism. — *A. U. M. L. A.* (Melbourne), n° 3, August.
— Stocker (D^r A.). — Deux promoteurs d' « idéologies désaxantes ». Sigmund Freud et A. G. [publié dans la *Semaine catholique* de la Suisse romande.] — *La Pensée catholique*, n° 40, 1955.
— Thierry (Jean-Jacques). — *Les Nourritures terrestres* d'A. G. — *Arcadie*, novembre, décembre.
— Zulli (Floyd) Jr. — G. and Dante. — *FR*, October.
— L'exposition des manuscrits provenant du legs A. G. à la Bibliothèque littéraire J. Doucet. — *Bulletin d'informations de la Direction des bibliothèques de France*, novembre.

Giraudoux (J.). — Dumas (Francine). — G., la femme et l'équilibre, à propos de *Pour Lucrèce*. — *Jeunes Femmes* (Paris), juillet-août 1954.

Grasset (B.). — * B. G. — Textes choisis, classés et commentés par Henri Massis. — Éd. de la Table Ronde, 1955.

— Bernoville (Gaëtan). — B. G. est mort. — *La France catholique*, 28 octobre.

— Bibesco (Princesse). — ... Vient de disparaître [souvenirs sur B. G.]. — *NL*, 5 janvier 1956.

— Garnier (Christine). — G. personnage d'exception. — *NL*, 27 octobre.

— Halévy (Daniel). — B. G. — *Larousse mensuel*, janvier 1956.

— H. J. — B. G. — *Le Fribourgeois* (Bulle), 29 octobre.

— Martin du Gard (Maurice). — B. G. — *Bulletin de Paris*, 27 octobre.

— Muller (Henry). — Mon patron B. G. — *Carrefour*, 26 octobre.

— Thérive (André). — B. G. — *RDM*, 15 novembre.

— La mort de B. G. — *FL*, 29 octobre.

— L'histoire de B. G., vue par ses auteurs [M. Jouhandeau, J. Cocteau, D. Halévy, Fr. Salvat, P. Morand, H. Muller, Hervé Bazin, Jacques Laurent, Th. Sercq]. — *Arts*, 2-8 novembre.

Guérin (R.). — Arland (M.). — Raymond G. [suivi d'un texte de G. : le pus de la plaie]. — *La Nouvelle NRF*, novembre.

— Lartigue (Pierre). — Dernière rencontre avec R. G. — *Notre Bordeaux*, 3 décembre.

— Toesca (Maurice). — R. G., victime de la littérature. — *Carrefour*, 21 septembre.

Jacob (M.). — M. J. — La Sainte-Hermandade. — *La Nouvelle NRF*, novembre.

— Collier (Dr Stanley J.). — J., astrologue ? — *Les Cahiers d'histoire et de folklore*, nº 1, octobre-décembre. [Voir lettre d'André Salmon à S. J. Collier, in *Cahiers d'histoire et de folklore*, janvier-mars 1956.]

— Trigon (Jean de). — Quelques lettres de M. J. — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre.

Jaloux (Edm.). — E. J. — William Blake [texte extrait d'une conférence faite en 1937 à l'occasion de l'exposition de gravures et de dessins de W. B. à la Bibliothèque nationale. Présenté par J.-M. Carré]. — *RLC*, juillet-septembre.

Jammes (F.). — Baillères (Paul). — Quelques notes sur F. J. à Orthez. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.

— Ducla (Louis). — Causerie en l'honneur de F. J. [Souvenirs. — Le génie de J. — Jean Labbé et la 4e jeune fille de J., etc.]. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.

— Labbé (Jean). — Une amitié virgilienne : F. J. et Ch. de Bordeu. — *RDM*, 15 novembre.

Jarry (A.). — Chassé (Ch.). — Comment est né Ubu-Roi. — *Les Cahiers d'histoire et de folklore*, nº 1, octobre-décembre.

Jouvet (L.). — Barjon (Louis). — J., maître d'exercices. *Le Comédien désincarné*. — *Études*, janvier 1956.

Liebrecht (H.). — Massant (Raymond). — In memoriam H. L. — *Le Thyrse*, novembre.

Lugné-Poe. — * Robichez (Jacques). — L.-P. (Coll. « Le Théâtre et les jours ». 6). — L'Arche, 1955.

— * Robichez (J.). — Le symbolisme au théâtre. L.-P. et les débuts de l'*Œuvre* [résumé thèse doct. lettres]. — *IL*, septembre-octobre [voir aussi *AUP*, avril-juin].

Malègue (J.). — Senart (Guy). — J. M., l'auteur d'*Augustin*. — *Livres et lectures*, décembre.

Maurras (Ch.). — * Bordeaux (Henry). — Ch. M. et l'Académie française. — Éditions du Conquistador, 1955.

— Ch. M. — Lettre inédite à un étudiant [Saint-Symphorien-les-Tours, 30 mai 1952]. — *Amitiés françaises universitaires*, n° 6, octobre.

— Halévy (Daniel). — Sur un vers de Ch. M. [« humble étincelle, athlète de la nuit, du mal et de la mort », les Cendres du foyer]. — *Amitiés françaises universitaires*, n° 3, mai.

— Tournier (Gilbert). — M., maître de vie. — *Les Libertés françaises*, novembre.

Monnier (A.). — Le souvenir d'Adrienne M. [par Saint-John Perse, P. Reverdy, J. Prévert, Marianne Moore, P. Pia, H. Hoppenot, S. Kracauer, R. Char, Jean Schlumberger, J. Amrouche, Alf. Reyes, A. Chamson, J. Supervielle, Solange Lemaître, A. Macleish, D. de Rougemont, H. Michaux, R. Schwab, M. Leiris, J. Romains, G. de Torre, Stuart Gilbert, Fr. Poulenc, J. O'Brien, H. Pichette, A. Koestler, M. Cournot, etc.]. — *MF*, janvier 1956.

— Écrits d'A. M. [Les Vertus. — Trois fableaux. — Éloge du livre pauvre]. — *MF*, janvier 1956.

— Pia (Pascal). — « Librairie A. M. ». — *MF*, janvier 1956.

— Schwab (Raymond). — La poésie d'A. M. — *MF*, janvier 1956.

— Voir : *Artaud (A.)*, *Chennevière (G.)*, *Claudel (P.)*, *Crevel (R.)*, *Fargue (L.-P.)*, *Gide (A.)*, *Valéry (P.)*.

Noailles (C^tesse de). — La Rochefoucauld (Edmée de). — Anna de N. et le goût de l'éternel. — *RP*, janvier 1956.

— Rat (Maurice). — Anna de N. — *EN*, 17 novembre.

Pampelonne (R. de). — Le souvenir de Roger de P. [Henri Bernet : R. de P. journaliste. — Ch. Forot : Souvenirs sur R. de P. — Louis Pize : Au poète R. de P. — Jacques Reynaud : R. de P. poète dramatique]. — *Revue du Vivarais*, juillet-septembre.

Péguy (Ch.). — Ch. P. — Notes politiques et sociales [In *La Revue Blanche*, 15 mai, 1^er juin, 15 juillet, 15 août 1899]. — *ACP*, n° 46, juillet.

— Péguy (Marcel). — Ch. P. homme de théâtre. — *L'Illustre Théâtre*, n° 5, hiver 1955-1956.

— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Proust (M.). — Bibesco (Princesse). — M. P. et la mémoire. — *HM*, décembre 1955, janvier 1956.

— Bibesco (Princesse). — M. P. et la mémoire involontaire. — *RGB*, 15 décembre.

— Butor (Michel). — Les « moments » de M. P. — *Monde nouveau*, décembre.

— Dumesnil (René). — M. P. et la musique. — *Le Monde*, 18 novembre.

— Halévy (Daniel). — Une lettre de M. P. [novembre 1914, sur un récit publié par D. H., in *Journal des Débats* ; le texte du récit figure dans l'article]. — *Le Divan*, janvier-mars 1956.

— Lagarde (Pierre). — P. épistolier [extraits de lettres inédites de M. P. à Georges Goyau, 1904, après la publication de la traduction de la Bible d'Amiens, de Ruskin]. — *La Croix*, 20-21 novembre.

— Murciaux (Christian). — P. et son temps. — *NL*, 3 novembre.

— Peyre (Sully-André). — Faillite de P. — *Marsyas*, septembre-octobre.

— Vaillant (Annette). — Lettre de Londres. Le temps de P. retrouvé. — *Preuves*, décembre.

— Du côté de chez P. Un récit de Georges Reyer illustré par Hubert de Segonzac. — *Paris-Match*, 14 janvier 1956.

Valéry (P.). — * Garrigue (F.). — Gœthe et V. (Les Cahiers des lettres modernes. Coll. « Confrontations ». 1). — Lettres modernes, 1955.

— * Venzac (Géraud). — Tout entouré de mon regard marin... Le souvenir, à Sète, de P. V. (d'après des documents inédits ; textes et dessins ; deux dessins en fac-similé). — P., 1954 [publié, sans les dessins, in *L'Enseignement chrétien*, octobre 1954].

— Lettres de P. V. à A. Monnier [1917, 26 mars 1919, 1932, 1941, fin 1944]. — *MF*, janvier 1956.

— Duchesne-Guillemin (J.). — P. V. : Orgueil et transfiguration. — *Orbis litterarum*, t. X, fasc. 3.

— Ince (W. N.). — The sonnet *Le Vin perdu* de P. V. — *FS*, January 1956.

— Mathews (Jackson). — The poetics of P. V. — *RR*, October.

— Montel (Paul). — P. V. et la mathématique. — *AUP*, avril-juin.

— Peyre (Sully-André). — V. — *Amphion*. — *Marsyas*, novembre-décembre.

Revues nouvelles. — *Les Cahiers d'histoire et de folklore.* Revue de culture et d'étude, publié par l'Association François-Duine, 13, Grande-Rue, Dol-en-Bretagne (Ille-et-Vilaine).

René Rancoeur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G Mignot

Imp. en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès Corbeil en juillet 1956.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 3e trimestre 1956.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1637.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1002.